

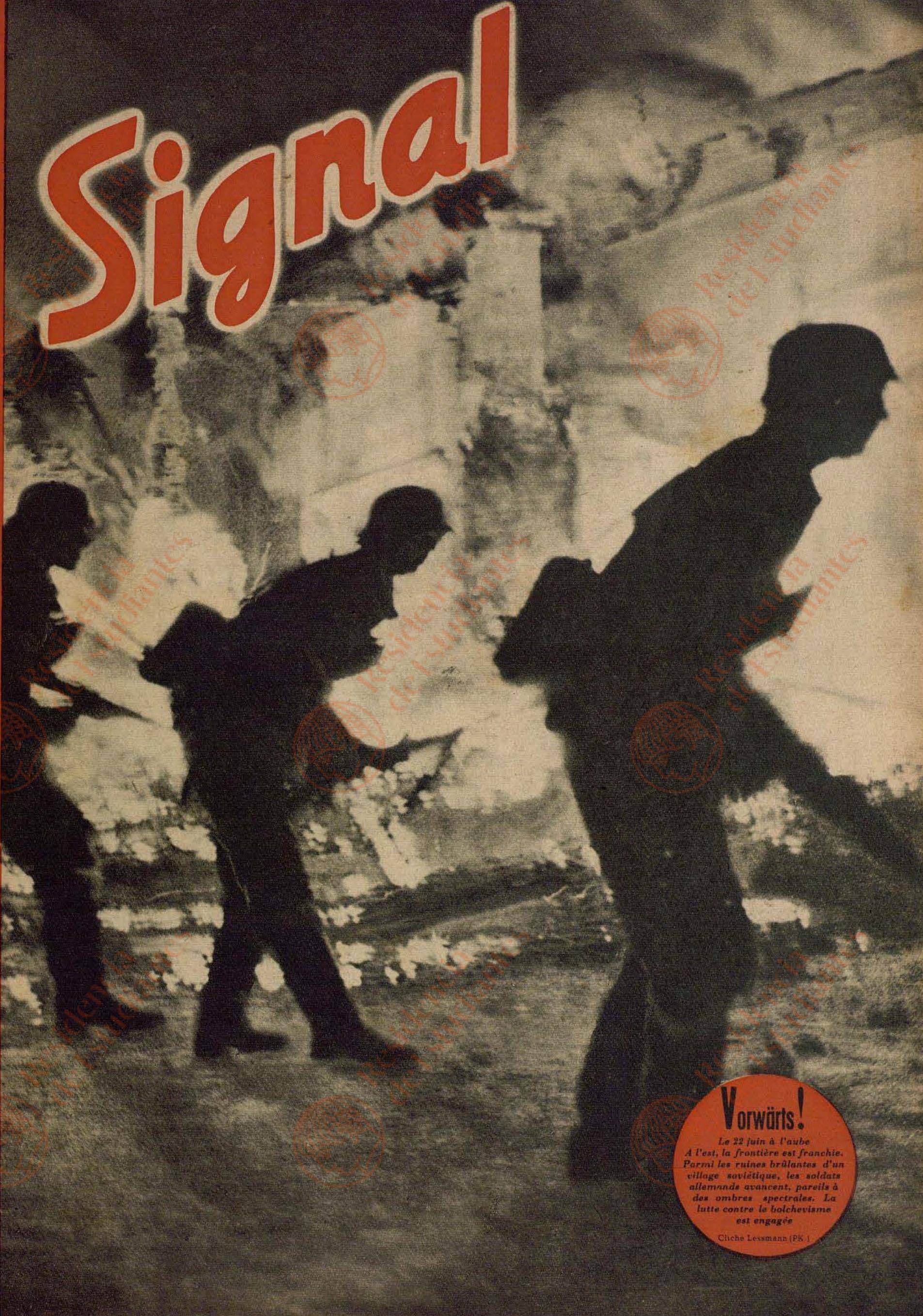
N°.15

3 fr.

1^{er} NUMERO AOÛT 1941

Belgique 2 fr. / Bohême-Moravie 2.50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 5 kounas / Danemark 50 øre / Finlande 4.50 mk / France 4 fr. / Grèce 6 drachmes / Iran 3 rials / Italie 2 Lire / Luxembourg 25 Pf.
Norvège 45 øre / Pays-Bas 20 cent / Portugal 2 esc. / Roumanie 16 lei / Serbie 5 dinars / Suède 53 øre / Suisse 15 centimes / Slovaquie 2.50 cour. / Espagne 1.50 pes. / Turquie 12 kurus / Hongrie 36 fillér

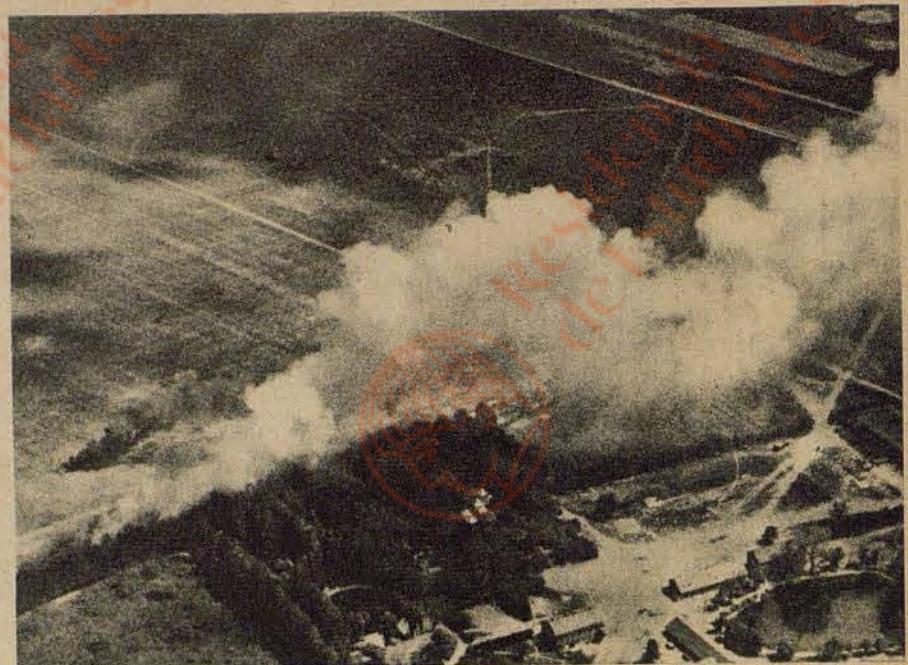
Signal



Des oiseaux d'acier plongeaient des cieux...

... portant la mort

à l'aviation soviétique



Kobrin, un des innombrables aérodromes qui, à l'aube du 22 juin, furent réduits en ruines...
Silbermann-(PK)



... attaqués en rase-mottes par les avions de combat allemands, les bombardiers et les chasseurs soviétiques deviennent des squelettes d'acier fumants...

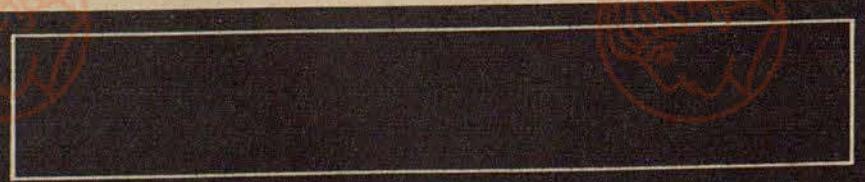


... et des pays baltes aux côtes de la mer Noire, des rideaux de fumée marquent les cimetières de l'aviation soviétique...

la marque de
renommée mondiale
synonyme
de qualité

Agfa

CAMERAS · FILMS
PLAQUES · PAPIERS





Le 22 juin, à l'aube

Au moment où l'armée allemande poussait au delà de la frontière, la Luftwaffe anéantissait sous ses coups les aérodromes soviétiques. En un temps invraisemblable, elle a acquis la maîtrise de l'air. Sept jours ont suffi pour détruire plus de 4.000 avions soviétiques, hangars, abris et pistes d'atterrissement. Cette photo de l'attaque d'un aérodrome au nord-ouest de Bialystock témoigne de toute la puissance de l'action allemande. Les rayures indiquent des avions soviétiques gisant sous la grêle des bombes allemandes ; ces avions sont détruits ou fortement endommagés

Cliché Lessmann (PK.)

Le sens de la lutte

Pour la liberté et l'unité de l'Europe



1939-40:

Le bolchevisme prépare de nouvelles attaques

En septembre 1939, les Soviets envahissent la Pologne orientale; en mars 1940, la Finlande est obligée de leur céder une partie de son territoire; en juin 1940, l'U.R.S.S. force la Roumanie à renoncer à la Bessarabie et à la partie nord de la Bucovine; en juillet 1940, occupation militaire des trois Etats baltes. C'est ainsi que les Soviets se sont créés des bases pour des opérations futures contre le Reich allemand et l'Europe.

HEURE solennelle dans l'histoire de notre planète que celle où l'Allemagne se décida à entrer en lutte contre l'Union soviétique et le bolchevisme. Durant un quart de siècle, le cauchemar du bolchevisme a pesé sur l'humanité. Il semblait impossible de rien tenter contre les préparatifs que l'immense empire soviétique a poursuivis durant de longues années en vue de la révolution mondiale. Moscou sacrifiait le bonheur et la vie de millions d'êtres humains pour amener le jour où le communisme ouvrirait sa marche triomphale dans l'univers entier. Des millions de Russes restaient sans chaussures, sans vêtements, sans même l'indispensable, afin que ce gigantesque pays pût fabriquer des canons et des avions. Rien ne changea à cette situation lorsque les Anglais déclenchèrent de nouveau la guerre à l'automne de 1939. Cette guerre venait trop tôt pour Moscou. Tous les préparatifs n'étaient pas encore terminés, on ne se sentait pas encore assez fort pour entrer dès le début dans le grand jeu. Staline conclut donc avec l'Allemagne un traité d'amitié et attendit. A l'ouest de l'Allemagne, Français et Allemands avaient dressé une ligne de défense d'acier et de béton. On croyait alors que de tels ouvrages défensifs étaient inexpugnables. La guerre devrait donc se prolonger longtemps sur ces frontières, l'Allemagne et les puissances occidentales s'y épuseraient. Entre temps, l'Union soviétique continuerait à s'armer et, finalement, restant la seule puissance qui eût conservé toutes ses forces, elle se jettait sur les autres pays décimés par la guerre.

Staline avait mal calculé

Mais les choses se passèrent autrement. La guerre à l'ouest fut de courte durée; elle ne se prolongea même pas un an. La France fut renversée. Staline avait mal calculé. Pour arriver cependant à ses fins, il lui fallait empêcher maintenant l'Allemagne de terminer la guerre. Par de perpétuelles mesures de chantage, en concentrant graduellement ses troupes à la frontière occidentale de la Russie, en occupant des positions d'où il pouvait facilement prendre l'Allemagne à revers, il empêcha le Reich de lancer tout le poids de ses armées contre l'Angleterre.

Les machinations russes commencèrent avec l'envahissement de la Finlande, suivi de la complète absorption de la Lithuanie, de la Lettonie et de l'Estonie. Le monde a pu voir là ce qu'il adviendrait de l'Europe si le bolchevisme réussissait à abattre l'Allemagne et à traiter les autres pays européens comme il avait fait des Etats baltes. Leur occupation a permis à l'Union soviétique d'avancer fortement

ses positions sur la Baltique, cette mer qui est de la plus grande importance vitale pour l'Allemagne, comme pour tous les Etats du nord de l'Europe.

L'attaque devait commencer en Roumanie

Les intentions des bolchevistes devinrent encore plus manifestes lorsqu'ils envahirent la Roumanie. On espérait à Moscou que l'entrée des troupes soviétiques susciterait le désordre général en Roumanie, que toutes les institutions publiques sombreraient dans l'anarchie et que porter la révolution rouge dans les pays voisins serait alors chose aisée. Ainsi Moscou atteindrait l'Allemagne dans son ressort vital. En effet, il importait pour le ravitaillement de l'Europe centrale en matières premières et en denrées alimentaires que tout le Sud-Est demeurât en paix, que dans les Balkans et dans le bassin du Danube le paysan pût cultiver ses champs, le mineur continuer sa besogne. Moscou ne put troubler la paix dans cette partie de l'Europe et même la Bulgarie, qui a toujours été spécialement travaillée par la politique soviétique, se rattacha plus étroitement à l'Allemagne. On se rappelle que la Russie l'en blâma, bien que Staline se fut engagé, dans le traité avec l'Allemagne, à observer dans les questions européennes une certaine réserve de laquelle il s'était déjà départi à l'occasion de la question roumaine, lorsque l'Union soviétique conclut — pour finir — un traité avec le gouvernement insurrectionnel de Yougoslavie, qui s'était tourné vers Moscou. Ce geste, étant donnée la situation, ne pouvait être interprété que comme une grave provocation à l'adresse du grand Reich allemand.

On s'aperçut cependant, à Moscou, que l'on était allé trop loin. On fit semblant d'attacher la plus grande importance à de bonnes relations avec l'Allemagne. Mais cette nouvelle manœuvre ne pouvait induire en erreur les dirigeants allemands. Déjà, lors de la visite de Molotov à la fin de l'année dernière, les bolchevistes avaient exigé l'abandon de la Finlande, de la Bulgarie, et même le sacrifice de la Turquie. Du reste, le gouvernement allemand avait connaissance de la nouvelle activité des milieux communistes et des actes de sabotage et d'espionnage de plus en plus nombreux qu'ils commettaient en Allemagne et dans d'autres pays de l'Europe. Et, en même temps, Moscou concentrat la masse de ses forces à la frontière orientale de l'Allemagne.

La concentration de l'Armée rouge

A mesure que se précisait la victoire de l'Allemagne sur l'Angleterre, l'Union soviétique prenait des mesures

toujours plus énergiques pour retenir le plus grand nombre possible des effectifs allemands à l'est du Reich et les détourner de leurs tâches décisives. La Russie devint une fidèle alliée de l'Angleterre qui, depuis des années, s'était efforcée d'obtenir l'amitié des Soviets.

Le 1^{er} mai, 118 divisions d'infanterie, 20 divisions de cavalerie, 40 brigades motorisées et blindées se trouvaient massées à la frontière est de l'Allemagne. Ces chiffres représentent :

70 % de toutes les divisions d'infanterie ;

60 % de toutes les divisions de cavalerie ;

80 % de toutes les brigades motorisées et blindées de la Russie.

Les aérodromes à la frontière ont vu leurs formations de chasse et de bombardement mises sur pied de guerre. D'innombrables avions de transport pour formations de parachutistes sont prêts à prendre le départ. On ne voit que des troupes d'assaut au voisinage immédiat de la frontière : formations de chars de combat, infanterie motorisée, artillerie lourde motorisée, formations de parachutistes et d'avions de bombardement.

Quatre groupes d'armées ont été formés. L'un, au nord, entre Memel et Souvalki, menace directement la Prusse orientale. Il est composé d'environ 70 % d'infanterie et de 30 % de formations motorisées et blindées. Au sud de ce groupe, se trouvent plusieurs autres armées que les Soviets ont concentrées dans le saillant de Bialystok, tourné vers l'Allemagne. A l'est de ces forces est placée une armée de réserve. Près de 35 % de ces troupes sont composées de formations blindées ou rapides.

De même dans la région de Lemberg, qui s'élève également dans le territoire du Reich, de grands effectifs de l'armée rouge sont concentrés. Les troupes blindées et motorisées, et les divisions de cavalerie forment environ 40 % de ces effectifs.

Un autre groupe d'armées, massées en Bessarabie, menace directement la Roumanie et les autres Etats balkaniques.

Ce n'est plus là une concentration de troupes en vue de protéger une frontière, mais aux fins d'une grande offensive aux buts les plus étendus. Si ces faits suffisaient déjà à dénoncer les projets de l'U.R.S.S., ils se trouveront définitivement révélés par la découverte d'ordres confidentiels et de documents importants des communistes, et sur les cartes d'état-major ou avaient été tracés des régions de combat et des objectifs, loin dans la zone allemande. Ainsi, on peut lire textuellement ceci dans un rapport de l'attaché militaire yougoslave à Moscou, en date du 17 décembre 1940 : « Suivant des renseignements provenant de source soviétique, les préparatifs de l'armée de l'air, des formations blindées et de l'artillerie, préparatifs qui profiteront des expériences faites dans la présente guerre, sont poursuivis activement et seront terminés en majeure partie au mois d'août 1941. C'est aussi vraisemblablement la date limite avant laquelle on ne doit pas s'attendre à un notable changement de la politique extérieure des Soviets. »

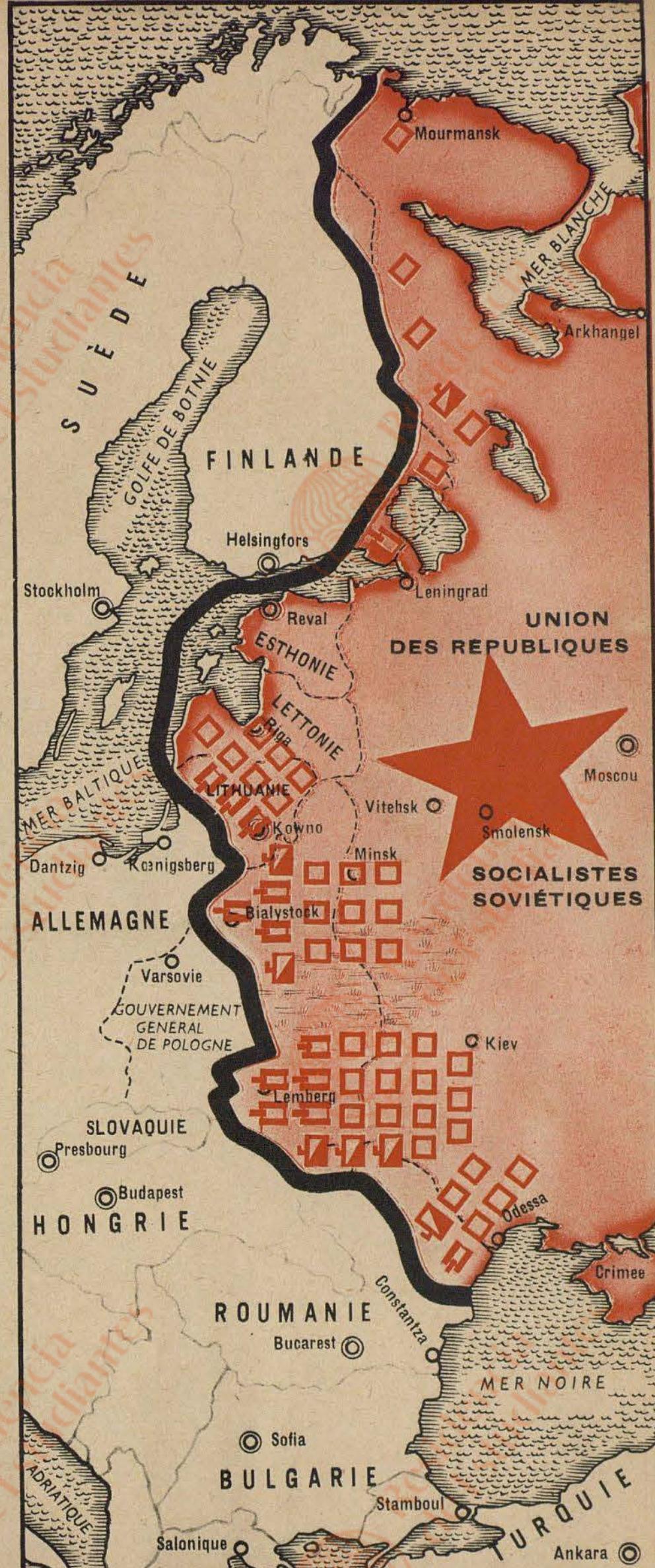
Toute l'Europe se coalise

On avait bien reconnu dans le monde entier la marche des événements et l'on savait ce qui arriverait si l'attaque contre l'Allemagne réussissait. Lorsque le Führer se décida à prévenir la tentative moscovite de prendre l'Allemagne à revers, on vit bien ce que pensait l'Europe. Dans tous les pays de la terre, même dans une bonne partie de la population d'Angleterre et d'Amérique, on apprit avec joie que l'Allemagne avait la force et la hardiesse de régler ses comptes avec le vieil ennemi de l'Europe, à l'est du continent, avant que soit terminée la lutte contre l'Angleterre. Les alliés de l'Allemagne, en tête l'Italie, la Roumanie, la Slovaquie et la Hongrie, déclarèrent la guerre à la Russie soviétique. La Finlande se rangea aux côtés de l'Allemagne, la Suède laissa libre passage aux troupes du Reich. Partout se formèrent des armées de volontaires, d'abord dans l'Espagne qui porte encore les blessures sanglantes de sa lutte contre le communisme, puis au Danemark, en Norvège, dans les Pays-Bas. La France même a rompu les relations diplomatiques avec Moscou. Bref, l'union se réalisa soudain en Europe lorsqu'il s'agit de partir en guerre contre la Russie. De mémoire d'homme on n'avait vu régner un tel accord entre les peuples de l'Europe. C'est que le sort de toutes les nations, voire du monde entier, dépend de la victoire sur l'U.R.S.S.

Mais il ne s'agit pas seulement d'anéantir à jamais le bolchevisme : l'Europe doit se libérer d'autres oppresseurs dont l'action s'est fait sentir jusqu'à présent uniquement à l'ouest, là où les Etats-Unis et l'Angleterre, cherchant à bloquer tout le continent européen, barrent les océans pour empêcher tout arrivage. Déjà pendant la Grande Guerre, de 1914 à 1918, l'Europe n'aurait pu être affamée par les Anglais qui tenaient la mer, si, en même temps, les Russes n'avaient fermé à l'est les portes de l'Europe. Certes, l'Allemagne réussit alors à vaincre la Russie, mais il était trop tard et les moyens manquaient pour faire servir les régions conquises au ravitaillement de l'Europe centrale. Comme l'Angleterre par la mer, la Russie se trouvait autrefois gardée par l'immense étendue de son territoire qui rendait impossible l'occupation militaire du pays tout entier.

Il en est autrement de nos jours. Les batailles livrées durant cette guerre ont montré qu'avec les armes motorisées on peut couvrir rapidement de grands parcours. En outre, l'Europe actuelle est beaucoup mieux en mesure que l'Allemagne harassée de 1917 d'utiliser ses avantages, et non seulement à son profit, mais en faveur de tous les Etats auxquels l'Angleterre et l'Amérique interdisent les arrivages nécessaires. Les victoires que l'Allemagne remporte en Russie, et qui tiennent le monde entier en haleine, rendront inopérant le blocus par mer de l'Europe. La tenaille dans laquelle on voulait prendre l'Europe se brisera. L'Europe, dont le grand souci a toujours été de savoir si ses territoires surpeuplés pourraient être suffisamment ravitaillés, si ses peuples auraient assez à manger, s'ils pourraient recevoir par mer assez de matières premières, sera libérée, non seulement pour le présent, mais à jamais, de la tyrannie de ceux qui pouvaient l'affamer suivant leur bon plaisir.

Non seulement l'Europe sera libre, mais elle s'efforcera de conserver son unité, de poursuivre entre tous ses pays une collaboration qui lui permettra de se défendre efficacement contre les menaces de l'extérieur. Tel est le sens de la lutte que l'Allemagne vient d'entreprendre et dont elle assume surtout les charges, au profit de tous les peuples de l'Europe.



1941 :

Le défilé gigantesque des
Soviets contre le
Reich allemand :

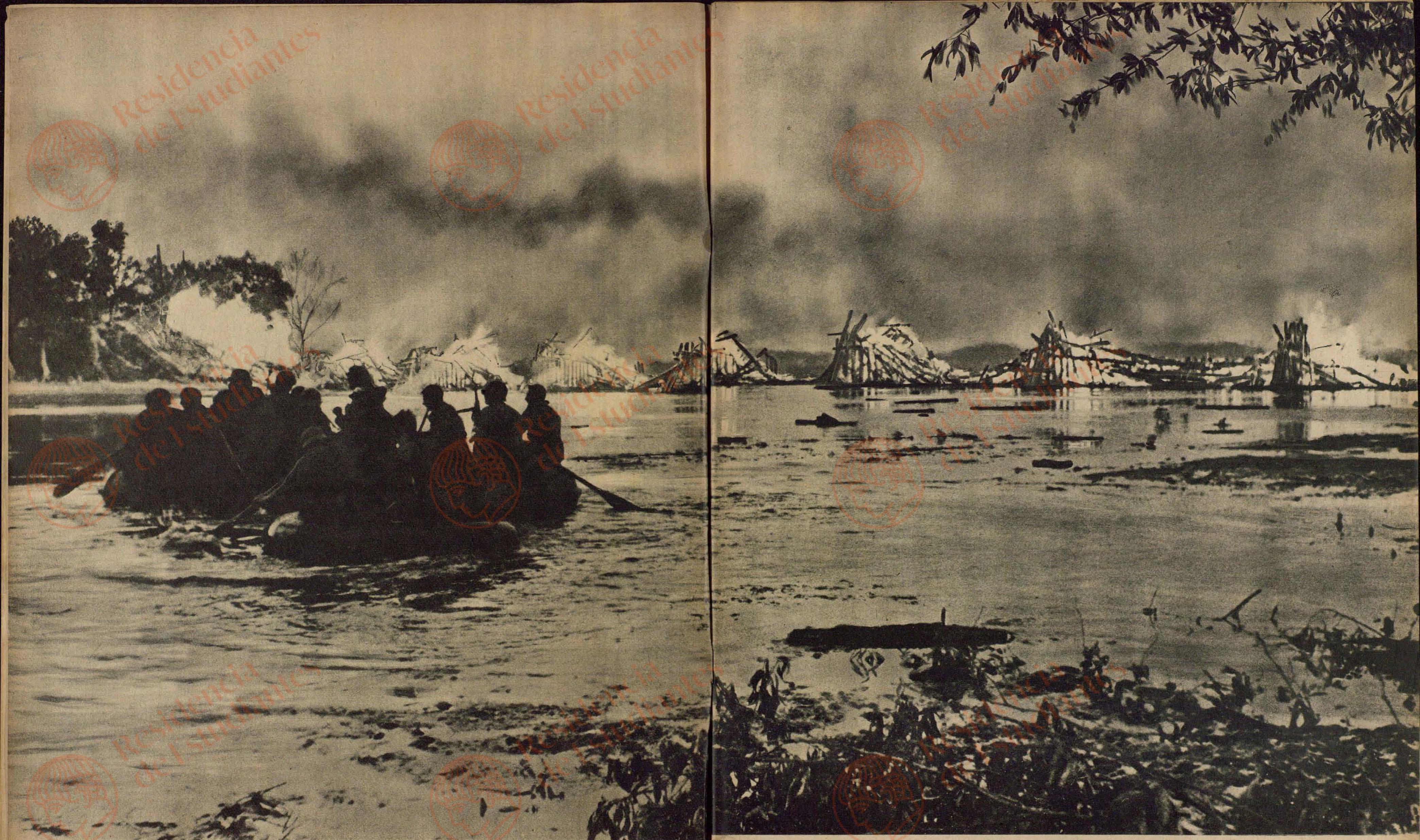


environ 3 divisions d'infanterie

environ 3 divisions de cavalerie

environ 3 brigades blindées

Dessins Seeland



Les feux de la retraite soviétique s'allument . . .

Devant l'impétueuse attaque allemande, les soldats soviétiques se sont retirés derrière le Styrl. Leur artillerie a incendié le célèbre pont de bois qui traversait le fleuve. Dans des radeaux, la tête de l'infanterie allemande poursuit l'ennemi en lutte. Mais les Soviets n'ont pas encore abandonné le Styrl qui a, pour eux, une signification mystique. C'est ici que, en juin 1916, la

célèbre offensive Broussiloff avait commencé, les trois premiers jours ayant coûté 200.000 hommes aux Autrichiens. Le Styrl est donc le symbole éclatant d'une victoire russe de la Grande Guerre. Aujourd'hui, l'armée soviétique essaie à nouveau une contre-attaque, mais elle échoue. Le 29 juin, le Haut Commandement de l'Armée allemande communique: « Combats contre les

unités d'élite de l'armée soviétique au sud des marais du Pripet. Après une lutte acharnée, une contre-offensive menée par de fortes unités de chars a échoué. Le 29 juin, les divisions blindées allemandes ont déjà poussé au-delà de Luck, capitale fortifiée de la Volhyne. La Luftwaffe surveille le Styrl. Le fleuve reste aux mains des Allemands. » Emil Grimm, Heinrich Hoffmann (PK)



L'exemple classique de l'avantage que procure la ligne intérieure : l'avance du front en forme de demi-cercle. Le centre de la lutte est au point A. Le parti rouge se dégage de l'ennemi et déplace ses réserves disponibles vers B pour y opérer une attaque par surprise. Le parti noir ne peut suivre le mouvement en même temps, ayant un chemin plus long à parcourir. Le parti rouge supérieure en force l'ennemi au point B.

Quels sont les effets de la ligne intérieure et de la ligne extérieure en Méditerranée ? Les positions de la Grande-Bretagne en Proche-Orient ne peuvent être ravitaillées de la métropole qu'en suivant le long chemin de la ligne extérieure, c'est-à-dire en contournant l'Afrique. Elle ne peut, du reste, utiliser sur cette route que des transports maritimes plus lents. En revanche, les puissances de l'Axe disposent de la ligne intérieure et de moyens de transport rapides. Dessins de Heinisch

La loi de la ligne intérieure

Le grand handicap de l'Angleterre dans la guerre actuelle

LINE intérieure et ligne extérieure sont de vieilles conceptions stratégiques. On considère comme un avantage marqué de pouvoir combattre sur la ligne intérieure, alors que l'adversaire doit opérer sur la ligne extérieure plus étendue. L'exemple classique est celui de la forteresse assiégée ou d'un saillant du front en arc. Celui qui se trouve sur la ligne intérieure de ce demi-cercle peut déplacer vers n'importe quel point du front des forces en ligne droite, c'est-à-dire par la voie la plus courte. Par contre, l'adversaire placé sur la ligne

extérieure ne peut le faire qu'en suivant la ligne du front ; il a, par conséquent, des chemins plus longs à parcourir. Celui qui combat sur la ligne intérieure profite donc d'une grande avance de temps.

A notre époque d'aviation, l'avantage que procure la ligne intérieure semblait ne plus devoir jouer qu'en partie, parce que les forces aériennes peuvent, en quelques heures, franchir d'énormes distances et que leur déplacement, pour autant qu'il s'opère par l'air, s'effectue en un rien de temps.

Déjà, pendant la Grande Guerre,

alors que l'Allemagne, qui se trouvait sur la ligne intérieure, luttait sur deux fronts, cette extrême mobilité des forces aériennes et l'avantage qu'elle comporte s'étaient manifestés à diverses reprises. Toutefois, dans de vastes espaces, la loi de la ligne intérieure et de la ligne extérieure conserve sa valeur et même, dans certaines circonstances, la présence de l'aviation peut augmenter encore, dans une forte mesure, avantages et désavantages de la situation.

Au cours de l'été 1941, la guerre présente une situation qui montre net-

tement l'avantage de la ligne intérieure au profit des puissances de l'Axe et les désavantages de la ligne extérieure au détriment de la Grande-Bretagne. Celle-ci combat sur son île et dans ses positions du Proche-Orient, sur la Méditerranée. Le gros du ravitaillement de ses formations de combat, en réserves et approvisionnements de toute sorte, doit venir de la métropole ; c'est elle qui doit fournir armes, munitions et tous engins de guerre à l'ensemble de la ligne du front de l'Empire britannique ; une faible partie seulement de ce ravitaillement vient des autres pays de l'Empire. Une seule chose que l'Angleterre n'envoie guère dans le Proche-Orient, ce sont des soldats. Elle y fait donner ses autres peuples.

La Méditerranée fermée à l'Angleterre

La route naturelle de Grande-Bretagne vers le Proche-Orient contourne l'Espagne, traverse le détroit de Gibraltar et la Méditerranée. Tant que les forces navales de l'Angleterre ont pu assurer le passage des bateaux de transport à travers la Méditerranée sans aucune restriction, cette route était en tous points favorable. Le transport par mer demande, sans doute, plus de temps que par voie de terre et par rail ; mais il convient mieux pour le trafic en masse et le transport du lourd matériel de guerre. Cependant, depuis l'entrée en guerre de l'Italie et surtout depuis la conquête de la Crète par les forces aériennes allemandes, la route par Gibraltar vers l'Egypte est devenue extrêmement dangereuse pour les transports par mer de l'Angleterre. Deux passes étroites, celle de Sicile et celle qui se trouve entre la Crète et la Cyrénaïque, sont contrôlées et menacées par les forces aériennes de l'Allemagne et de l'Italie. Aussi, la Grande-Bretagne a-t-elle pratiquement renoncé aux transports par mer à travers la Méditerranée. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle essaye encore d'y faire passer des convois protégés par de grandes forces navales, lorsqu'il s'agit de diriger vers l'Egypte des transports de toute urgence et de la plus haute importance ; encore lui faut-il profiter de conditions atmosphériques qui rendent les attaques aériennes difficiles. Tous les autres transports pour le ravitaillement des positions anglaises dans le Proche-Orient doivent contourner l'Afrique et passer par la mer Rouge et le canal de Suez. Or, tandis que la route par mer vers Alexandrie, à travers la Méditerranée, demande environ neuf jours pour franchir dans les 2.800 milles marins, le périple autour de l'Afrique demande 40 à 60 jours et comporte 11.500 milles marins. C'est là un des exemples les plus frappants du désavantage de la ligne extérieure, sur laquelle l'Angleterre combat contre l'Europe.

La loi inéluctable de la ligne extérieure semble être tournée par la possibilité des transports aériens, mais ce n'est qu'en apparence. Les distances entre les bases anglaises qui s'échelonnent entre la métropole et l'Egypte sont assez considérables ; il y a, par exemple, 1.200 milles marins de Plymouth à Gibraltar et 1.000 milles marins de Gibraltar à Malte. Certes, ces distances peuvent être aisément franchies par des avions de bombardement modernes ; cependant, elles sont telles qu'il est difficile de transporter des charges utiles assez importantes. On pourra donc envoyer par air des avions de bombardement d'Angleterre en Egypte, en courant le risque de pertes, mais les possibilités du trafic aérien se trouvent réduites pour transporter du tonnage utile. Il est impossible, par exemple, de faire parvenir par avions, en Egypte, tout le personnel et toute

Suite page 22



Dans le port de Salamine,

au milieu d'innombrables épaves, gît le grand cuirassé «Kilkis», que les Grecs avaient acheté aux Américains. Les bombes des Stukas allemands l'ont fait sombrer. Lugubres, les superstructures des bâtiments de guerre se dressent au-dessus des eaux, symbole de la fatalité qui s'acharne sur les suivants de l'Angleterre.

Cliché
Wundhammer (PK)



Avion de reconnaissance allemand au-dessus de la Grèce

Cliché Grossmann (PK)



Le correspondant de guerre de «Signal» a fait suivre ces photos des légendes suivantes: «A l'est, la guerre était déclenchée depuis deux jours. Les troupes allemandes avancent; elles traversent le village S... Soudain, les observateurs de l'unité annoncent 120 chars soviétiques, alignés à l'entrée du village. On accélère les moteurs. Couverts par le crépuscule, nous poussons en avant.»

La première bataille de chars à l'Est

Reportage spécial pour «Signal»
par Arthur Grimm (PK)



«Les brumes du matin se dissipent peu à peu. Nos voitures traversent des champs de blé déjà haut. Les chars soviétiques, des plus lourds et des plus modernes, sont en ligne de bataille à notre droite. Il est 5 heures du matin.»

«Le premier coup au but. Nous avons abordé l'ennemi sur la gauche; à l'arrière plan, on aperçoit les chars soviétiques. A droite: derrière le tank allemand, le premier tank soviétique. Il a été touché au coffre à munitions. 5 h. 20...»

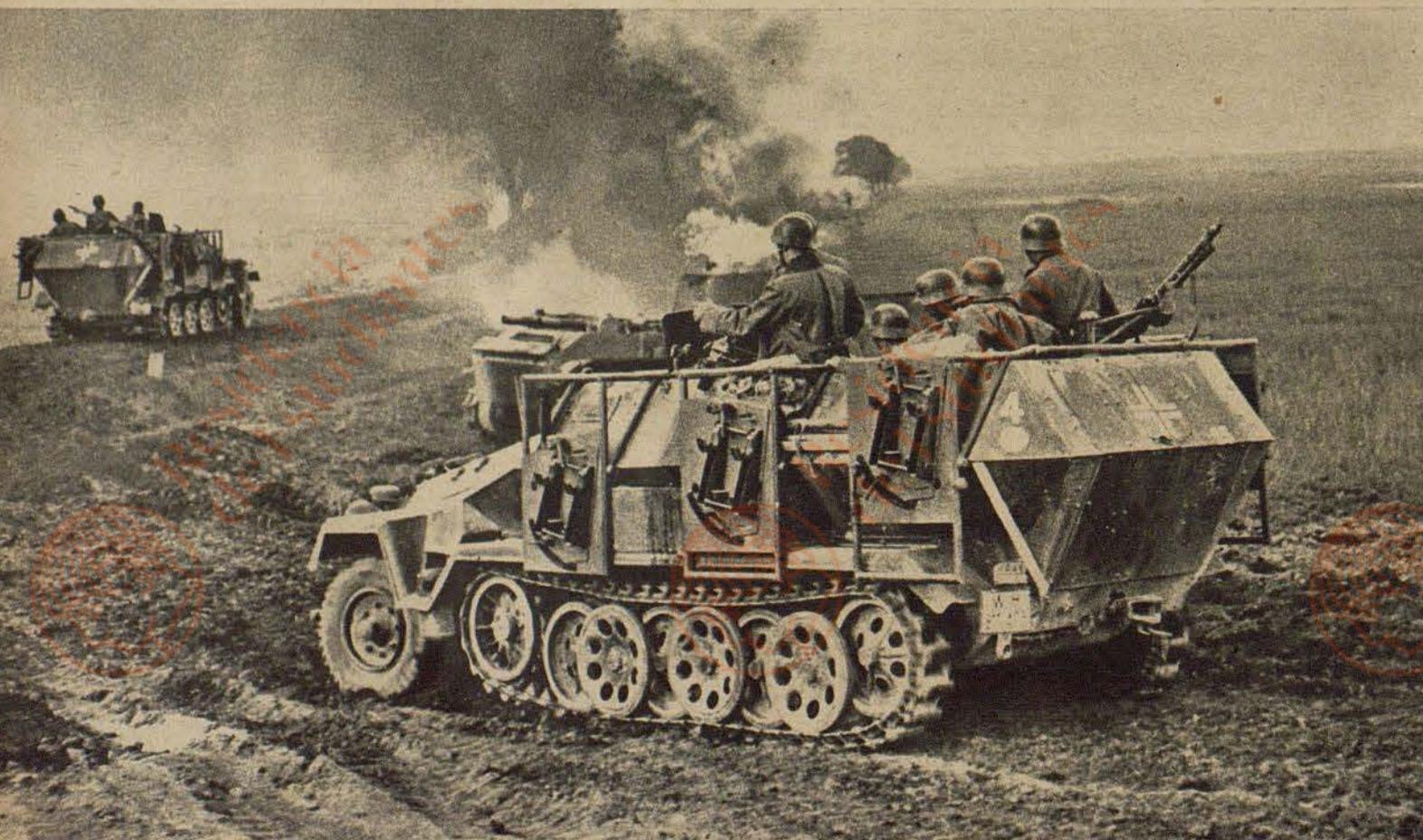




« 5 heures 25 : Sept chars soviétiques anéantis. La distance qui sépare notre formation de l'ennemi diminue. L'envoyé de « Signal », qui a précédé les troupes de bien loin, a pu photographier l'avance des chars allemands. Des salves de l'artillerie soviétique essayent, mais en vain, de retarder l'approche allemande. A l'arrière-plan, les éclatements des obus tirés par l'artillerie soviétique. »



« En plein dans le coffre à munitions, encore une fois ! Il a fallu vingt coups de feu pour arrêter ce lourd engin blindé; et cela en quelques secondes seulement. Et puis, ce fut un éclair fulgurant: les munitions de réserve venaient de sauter ! »



« Notre deuxième vague approche en roulant. Le chemin lu, est tout tracé par les torches de fer des chars soviétiques, trapés à mort. La deuxième vague a l'ordre de s'engager au combat sur la droite et sur la gauche. »



« Notre attaque progresse. En chemin, nous croisons des chars soviétiques en flammes. Leurs blindages ont 65 mm d'épaisseur; les chars détruits sont armés, en partie, de canons d'un calibre de 8 centimètres. »



« Il est midi ! Ici s'est formée une mer embrumée de flammes rouges et jaunes et de fumée noire. Les réserves allemandes n'ont pas eu à prendre part au combat ; elles n'y assistent qu'en spectateurs. »

« 4 heures de l'après-midi ! La fumée noire s'épaissit au-dessus du champ de bataille. Les soldats soviétiques se replient ; le duel avait duré 11 heures. Plus de 40 chars soviétiques ont été détruits. Notre poursuite continue. Seuls cinq chars allemands ont été mis hors de combat. »





10 heures du matin :

Devant la citadelle de Brest-Litovsk, dans les barbelés, les fantassins allemands sont couchés dans leurs trous. Des lanceurs de grenades appuient l'attaque



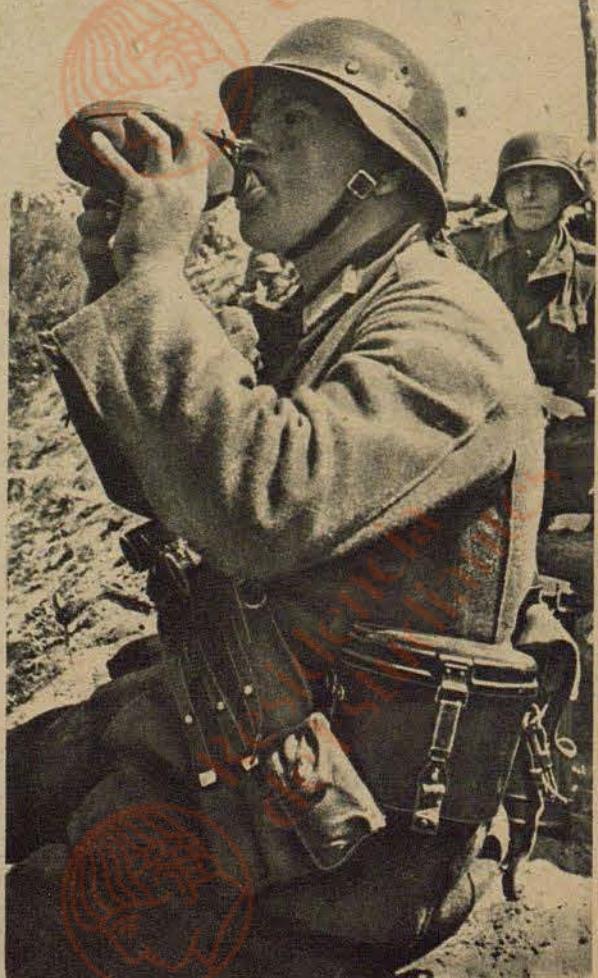
Les mitrailleuses s'engagent dans le combat



Les mortiers d'accompagnement de l'infanterie allemande leur prêtent assistance

L'infanterie et l'artillerie prennent d'assaut la citadelle de Brest-Litovsk

De nos envoyés spéciaux
G r i m m II (PK) et
Müller-Waldeck (PK)



A 11 heures, l'infanterie commence la pause. Pendant la demi-heure qui suit, les feux d'artillerie, neutralisant les résistances, préparent l'assaut de la citadelle. Un capitaine d'infanterie profite du court repos dont il bénéficie, ainsi que ses hommes, pour boire une gorgée rafraîchissante

Le 24 juin 1941 au matin. L'artillerie et les bombardiers allemands ont préparé l'assaut de Brest-Litovsk. Depuis trois jours, notre infanterie est disposée devant les remparts de la citadelle. Il est 10 heures du matin : le dernier acte du drame commence. C'est ici que se place le reportage de « Signal ». Dans les casemates et les casernes, quelques soldats soviétiques luttent encore avec acharnement contre les Allemands. Tout autour, les maisons sont en flammes, et du terrain monte une fumée corrosive. Nichés sur les toits, des tirailleurs soviétiques s'en donnent à cœur joie ; les troupes soviétiques hissent des drapeaux blancs, mais aussitôt après tirent sur des parlementaires allemands, sur des infirmiers, et dépèchent des leurs en uniforme allemand.

11 heures 30. Une fois encore, l'artillerie allemande intervient, pendant que, simultanément, canons et obusiers crachent le feu. Une canonnade d'envergure commence. Le bruit d'enfer est couvert par la voix profonde d'un mortier géant. Des panaches de fumée, hauts comme des maisons, s'élèvent ; des dépôts de poudre sautent, la terre tremble.

Les correspondants de « Signal » se sont enterrés, à une distance de 300 mètres environ, dans les remparts de la citadelle, et observent de près les effets terribles du feu d'artillerie. L'un d'eux nous raconte ceci : « Nous ne cessons de nous couvrir à plein contre les éclats d'obus, pour échapper au rayon d'action de nos pièces de lourd calibre. Dans le rempart, les détonations pulvérisent le sol. Brusquement, les pièces se taisent. Après la rafale, qui a duré 30 minutes, la suspension d'armes a été ordonnée. Il est interdit de tirer le moindre coup de feu, nous n'avons même pas le droit de tirer sur l'ennemi armé, pour autant qu'il n'ouvre pas lui-même le feu sur nous. Ces quelques minutes de silence soudain après le concert d'enfer se passent dans une attente pleine d'impatience. Les vapeurs de la poudre restent suspendues dans l'air.

« Les voici ! Sans armes, les premiers soldats soviétiques viennent à nous. Puis des groupes plus denses. Les premiers d'entre eux sont déjà dans le rempart. On les fouille. A présent, ils se redressent, et crient du rempart à leurs camarades : « Priditje, priditje ! » D'autres groupes arrivent au pas de course, les bras levés, certains n'ont encore que des bas aux pieds, leurs visages reflètent la terreur des trente dernières minutes. Ils traînent après eux leurs blessés, dont les infirmiers s'occupent aussitôt. Dix minutes plus tard, notre drapeau flotte sur la citadelle. Brest-Litovsk est aux mains des Allemands. »

11 heures 35 :

Loin en avant, se trouve l'observateur de l'artillerie. Il y a cinq minutes que l'artillerie s'est engagée dans le combat. La première poudrière s'effondre dans les flammes. Quelques secondes plus tard, elle saute dans les airs. La dernière heure de la citadelle a sonné. Pour la troisième fois, en vingt-cinq ans, le soldat allemand prend part à la lutte pour Brest-Litovsk. Cel ouvrage résistant, entouré d'eau, pourvu d'abris et de fortifications en béton, est appelé le « Verdun de l'Est ». Pendant la Grande Guerre, pendant la campagne de Pologne, et cette fois encore, à l'occasion de la guerre contre les Soviets, les uniformes « feldgrau » des soldats allemands ont cerné les murs de ce lieu prédestiné. Et une troisième fois, Brest-Litovsk est pris d'assaut.

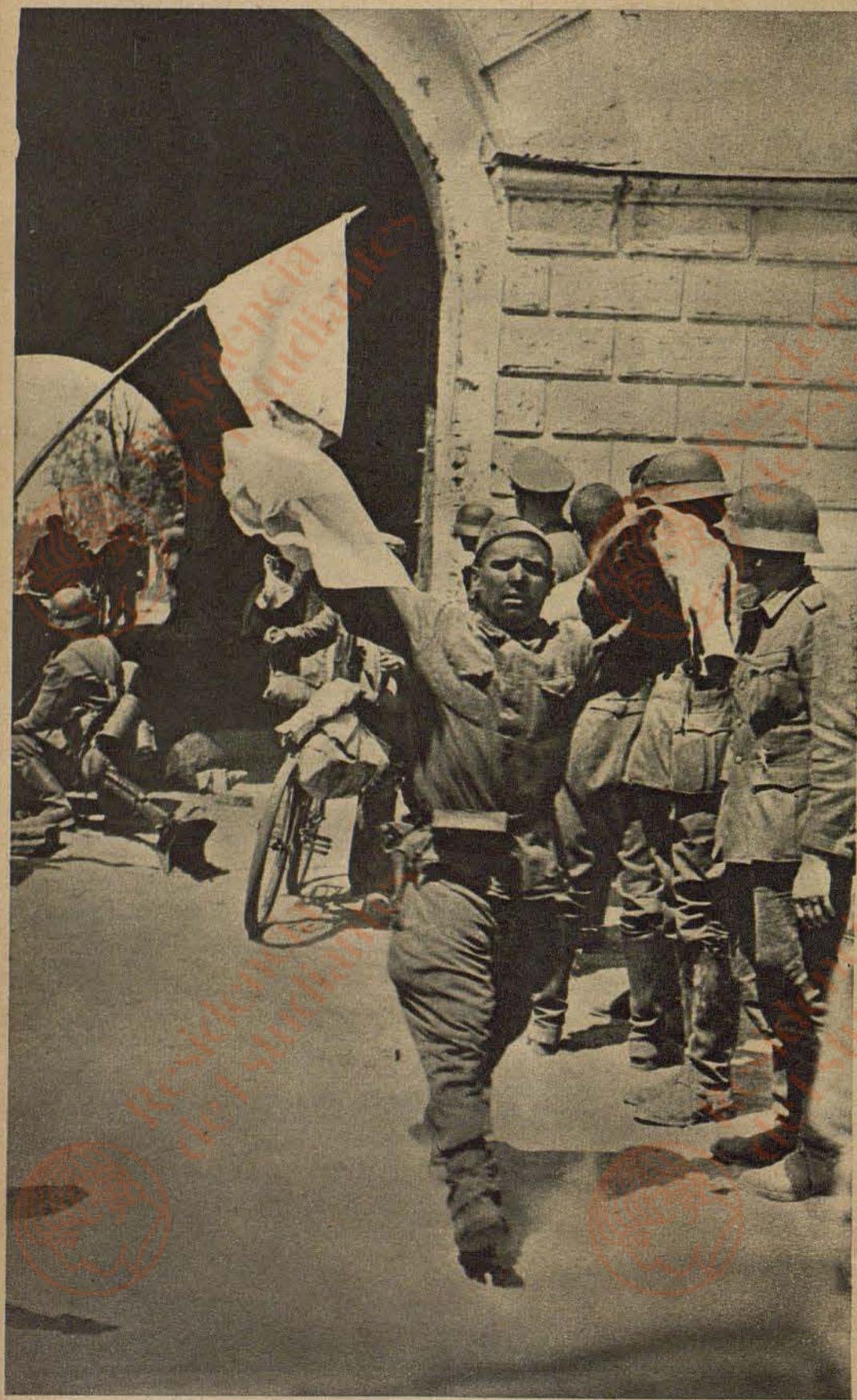




Pour obtenir quartier, les défenseurs de Brest-Litovsk courrent à qui mieux mieux sur le glacis de la citadelle, à la rencontre des soldats allemands, aussitôt après la cessation des feux d'artillerie

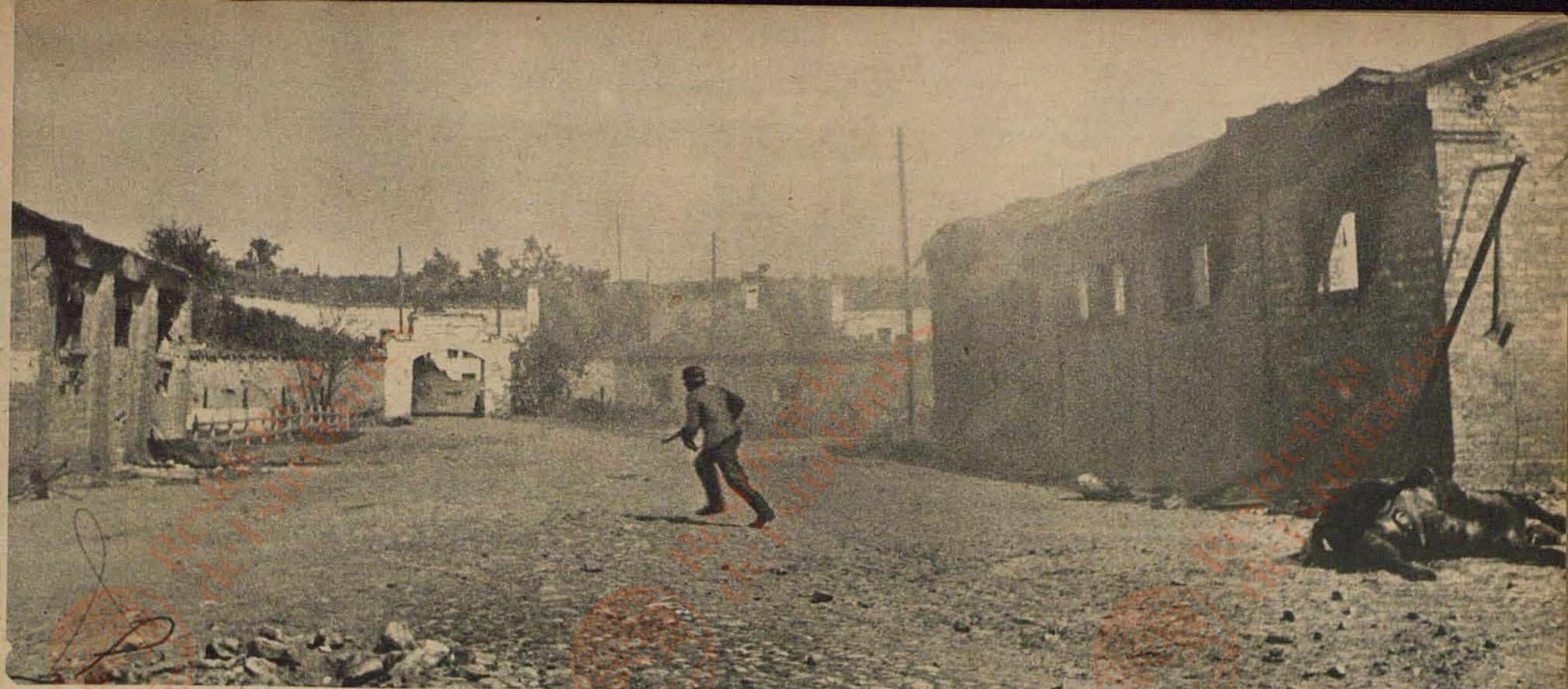
12 heures 5:

les premiers soldats soviétiques se rendent



Des chiffons blancs dans leurs mains levées, les derniers soldats des Soviets quittent la citadelle. Ils doivent conserver cette attitude jusqu'à ce que, sur le glacis, ils aient été désarmés. On a dû se résoudre à cette mesure de prudence, car très souvent des soldats rouges avaient agité des linge blancs, mais ensuite, en approchant, ils tiraient sur les soldats allemands

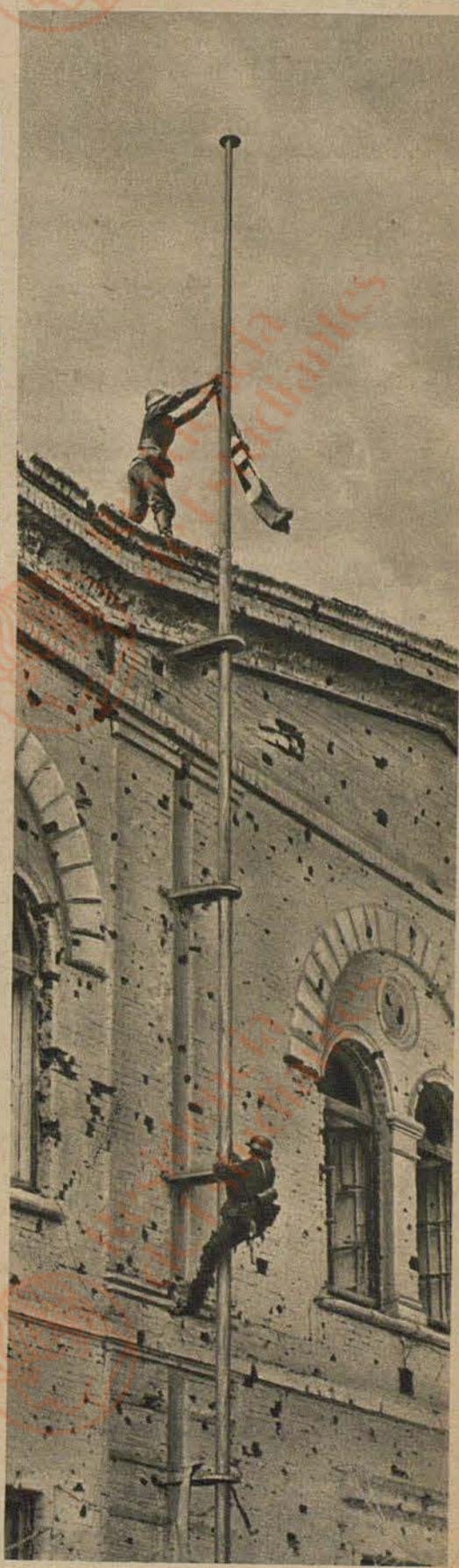
L'attitude craintive de ce soldat soviétique témoigne de l'abomination de la propagande moscovite. Il n'est pas encore persuadé que les Allemands ne trappe pas les prisonniers. Son camarade, lui, fait signe aux autres soldats soviétiques de quitter leurs cachettes et de se rendre



Au pas de charge vers la citadelle.
La fumée de la poudre du duel d'artillerie plane encore au-dessus du champ de bataille, quand le premier soldat allemand se précipite dans la citadelle. Les soldats soviétiques auraient-ils vraiment abandonné cette puissante forteresse?

12 heures 10: la citadelle est tombée

Chaque pan de mur de la forteresse détruite par les coups et baignée par le Bug est reconnu. Chaque pas fait dans la citadelle tombée signifie encore un danger de mort. Influencés par la propagande tendancieuse, les troupes soviétiques se cachent dans les caves des casernes, par peur des Allemands



3 heures de l'après-midi: La lutte pour Brest-Litovsk est terminée. Sur les routes de la victoire allemande, voilà les colonnes désarmées de l'armée soviétique, en marche vers la captivité

Le drapeau de la victoire
Des fantassins allemands hissent le drapeau à croix gammée sur la citadelle de Brest-Litovsk. Pour la troisième fois en 25 ans, le « Verdun de l'Est » vient d'être pris d'assaut par des soldats allemands

Nous trouvons l'ennemi

Reportage vécu par l'observateur d'un avion de reconnaissance allemand au cours de la campagne des Balkans

EN dernière minute, regroupement ; on nous envoie de la frontière grecque à la frontière yougoslave, dans les environs de Kunstendil, paraît-il. Après le rapport, le chef d'escadre me dit :

— Hutter, en Yougoslavie, vous serez l'officier de liaison de notre formation avec une division. Nous sommes aujourd'hui le 2 avril. Le mieux serait de vous mettre immédiatement en route vers votre nouvelle destination.

— Bien, mon commandant.

Une heure plus tard, je prends congé. Arrivé à la division, je verrai toute l'importance que l'état-major et le commandement attribuent à l'homme chargé du service de reconnaissance. Lui seul est capable d'éclaircir la situation, c'est le guetteur qui va à la recherche de l'ennemi, le découvre et rend compte de ses intentions.

Après quelques centaines de kilomètres sur les routes poudreuses de Bulgarie, j'arrive, vers la fin de l'après-midi, dans un petit village. J'aperçois, devant la vieille maison d'un cultivateur de tabac, le fanion noir-blanc-rouge de l'état-major d'une division. Quelques instants plus tard, je me trouve en présence du général.

— Sous-lieutenant Hutter, officier de liaison.

— Fleureux de vous voir. Notre division doit franchir la frontière près de Tzarevo Selo, en partant de Kortovino, et se diriger par Chtip vers Prilep. Le premier bureau vous donnera des détails. Nous attaquerons après-demain. Demain, vers la fin de l'après-midi, je me rendrai à la frontière, vous nous accompagnerez.

De l'autre côté, le poste frontière serbe

Le 3 avril, on nous dit : « L'état-major passera la nuit qui précède l'attaque à la frontière même, dans le poste bulgare. » La route traverse d'abord un paysage accidenté, puis le chemin devient de plus en plus raide et raboteux. Comme il arrive si souvent dans ces contrées montagneuses des Balkans, la frontière passe au sommet d'un col. Les petits villages sont remplis de troupes allemandes. Partout se font sentir les préparatifs de la grande journée du 4 avril 1941. Au bout de quelques minutes, nous apercevons la maison du poste bulgare. Dans la cour, quelques hommes en uniforme de couleur sombre, des gardes-frontière bulgares. Je fais le reste du chemin à pied. Etrange impression de se trouver dans le no man's land. Je vois, en face, le poste frontière serbe et la sentinelle serbe qui va et vient. Elle ne se doute pas de ce qui l'attend le lendemain.

Entre temps, le général, son chef d'état-major et l'officier d'ordonnance en premier sont également arrivés. Je vais au chef d'état-major qui a étalé un plan directeur.

— Nous attaquerons demain à 4 h. 30, dit-il. Nous nous débarrasserons d'abord des postes frontières sur toute la largeur du front, puis nous marcherons sur Tzarevo Selo. Nos troupes se rendront cette nuit à leurs bases de départ.

Il est 4 h. 20 quand je me réveille. Je chasse mon dernier sommeil, je détends mes membres lourds et je sors. L'aube commence à poindre. 4 h. 29 : pas un bruit. 4 h. 30 : cela y est ! La

Les avions de reconnaissance allemands au-dessus des lignes ennemis ont éminemment contribué pendant la campagne des Balkans, comme sur les autres théâtres de la guerre, à accélérer la marche des opérations. « Signal » publie les souvenirs d'un officier qui a fait campagne dans le Sud-Est en qualité d'officier observateur de l'aviation de reconnaissance

sourde détonation des grenades. Les balles de fusil claires et vibrantes sifflent au-dessus de nos têtes, une mitrailleuse aboie, de sa voix de crêcelle. Les projecteurs, comme des spectres, balayaient le ciel encore noir. Les détonations de grenades se succèdent, accélérées, suivies d'une sourde explosion. Des flammes jaillissent, aveuglantes.

— Le poste serbe brûle ! me dit l'officier d'ordonnance.

Puis, tout rentre dans un profond silence. Les postes frontières ont été enlevés. La route de Tzarevo Selo est libre.

Un grondement lointain me fait dresser l'oreille. Matinal, notre avion de reconnaissance revient de mission. Le voilà déjà au-dessus de nous, décrivant une courbe rapide. Je fais signe à l'observateur. Une légère fumée indique où vient de tomber le premier compte rendu. Un soldat m'apporte en courant la capsule qui le contient. Fébrilement, je déplie le papier : c'est un croquis sommaire. Au-dessous, ces mots : « Positions de défense serbes à l'ouest de Tzarevo Selo. » Je le passe au général qui reporte exactement les positions sur sa carte et dit :

— Transmettez immédiatement ces renseignements !

Une demi-heure s'écoule ; sourdement, on entend les coups de départ des batteries. Les tranchées et tout le système de défense repérés sont pris sous nos feux. Nos canonniers pilonnent systématiquement la ligne de défense préparée par les Serbes. Quand l'infanterie s'en ira à l'attaque, pour réduire la défense ennemie, elle ne saura pas que, peu de temps auparavant, un appareil a passé en rase-mottes, bravant le feu des mitrailleuses serbes, et que l'observateur doit, de cette façon-là, recueillir un par un les éléments de son rapport. C'est le sort de l'aviateur de reconnaissance, combattant silencieux, muet, qui vole par tous les temps pour arracher à l'ennemi les détails dont son chef a besoin pour saisir en un clin d'œil la situation du combat.

La marche continue

— L'état-major divisionnaire se transportera à Tzarevo Selo, a ordonné le général.

Nous atteignons les premières maisons et nous installons le P. C. dans une grande caserne. Une partie de la ville est en flammes. Nos chefs sont fort préoccupés de savoir jusqu'à quel point nos détachements avancés ont pénétré dans les lignes de l'ennemi.

« A avion de reconnaissance : déterminer la ligne avancée ! » ordonne le général.

Passent quelques minutes ; nous apercevons l'avion, là-haut, qui s'en va, seul, en pays ennemi. Il ne tarde pas à revenir, volant si bas que nous croyons à chaque instant voir ses roues accrocher les toits de Tzarevo Selo. Il nous lance son message qui tombe dans la vaste cour de la caserne. « Nos forces ont rompu les lignes de défense de l'adversaire à l'ouest de Tzarevo Selo et s'appro-

chent de Kotchami. L'ennemi se retire en désordre. » Impossible, le général prend connaissance du compte rendu.

Le lendemain matin. Aux premières lueurs du jour, une de nos machines a été de l'autre côté et l'observateur annonce : « Les derniers éléments des colonnes de Tzarevo Selo se retirent en désordre, vers Chtip. »

Dix-sept minutes après, le silence

Nous ne nous attardons pas à Tzarevo Selo. Il est 9 heures du matin quand nous quittons la ville. Vers l'ouest, nous nous frayons un chemin, traversons des cours d'eau, près des ruines de ponts que l'on a fait sauter. Le temps est devenu mauvais, une pluie fine pénètre peu à peu nos uniformes. Arrivés à la hauteur, nous observons la bataille. Notre artillerie a pris violemment sous ses feux les positions serbes, faisant jaillir du sol pionné de noires fontaines de terre. Tous les calibres donnent de la voix ; ce concert dure 17 minutes, puis un silence complet, mais pour quelques minutes seulement. Alors reprennent le tac-tac nerveux et rapide des mitrailleuses et le sifflement furieux des balles de fusil : l'infanterie attaque. Nous couvrons nos épaules de toiles de tente ; elles sont humides et râides, et pèsent lourdement. Le général regarde le champ de bataille, les troupes qui passent.

— Demain, nous devons avoir déjà dépassé Chtip. Il ne faut pas laisser une minute de répit à l'ennemi.

Nous continuons d'avancer.

Le temps passe lentement. L'après-midi touche à sa fin. La pluie monotone crépite sans relâche et détremppe le sol. Tout se perd dans la grisaille. Soudain, le ronronnement d'un moteur d'avion attire mon attention. Cela vient « d'en face », de l'est. Puis se dessinent les contours d'un appareil qui descend rapidement au-dessus de la place. Je fais signe à mon camarade qui, par ce temps de chien, revient de l'ennemi. Son compte rendu tombe à nos pieds et l'avion disparaît aux regards. Quelques minutes plus tard, je puis annoncer au général :

— Notre avant-garde a atteint à 17 h. 10 l'entrée de Chtip. Pas d'ennemis à Chtip.

Le général jette un regard sur sa carte et commande :

— Nous nous transportons immédiatement à Chtip. Une division serbe y stationnait voici deux jours, elle est maintenant anéantie.

Notre poste de commandement, à Chtip, est dans une ancienne caserne serbe. Pièces d'artillerie, voitures du train ont été abandonnées pêle-mêle dans la cour par l'armée serbe. Les mulets, les bœufs de trait attendent patiemment parmi les ruines. Il y a environ une heure, deux généraux serbes se trouvaient encore là. Un escadron de cyclistes les a faits prisonniers. On découvre, à l'interrogatoire, que l'un d'eux était le chef de la 7^e division, de Chtip.

— Notre avant-garde s'approche de Prilep, me dit le chef d'état-major de notre division ; nos formations blin-

dées se sont emparées de Skolpié. J'espère que demain soir nous serons déjà à Prilep.

Nous sommes en train de déjeuner quand, tout à coup, le bruit perçant des obus ennemis nous fait lever la tête. Les vitres tremblent, un éclat sifflé à nos oreilles et frappe le mur. Nous envoyons en reconnaissance un détachement de pionniers et mettons immédiatement nos autos à l'abri. Par instant, des projectiles atteignent les maisons de Chtip ; poutres et pans de mur tourbillonnent dans l'air.

Au bout de trois heures, le détachement de pionniers revient et le sous-officier nous renseigne :

— Nous ne pouvons pas passer ; à huit kilomètres d'ici, dans la montagne, le feu de l'infanterie et des mitrailleuses est si fort qu'il ne faut pas songer à pousser plus loin. L'ennemi tient les hauteurs du col de Krivolak.

— Il faut savoir à tout prix ce qui se passe là-bas, dit le général. Les plus grandes surprises pourraient nous venir de là.

Et, se retournant vers moi :

— Envoyez un avion de reconnaissance étudier le terrain.

Je jette un regard sur la pluie qui tombe, sur les montagnes couvertes de nuages. Malgré tout, il faut que l'un de nous aille là-bas. Un radio aux camarades, à l'aérodrome de campagne : « Urgence ! Reconnaître immédiatement les abords de Krivolak. »

Un petit bout de papier

Ils ne feront pas de grandes phrases ; ils savent que l'ordre est sérieux, que des vies humaines sont en jeu, et ils vont partir sans perdre une minute. Deux heures passent dans une attente fébrile. Soudain, des nuages déchirés, sort une machine qui tourne au-dessus des bâtiments carrés de la caserne. L'esprit tendu, je ramasse un petit bout de papier sur lequel je lis :

« Autour de Krivolak, forces importantes. Une division approximativement. »

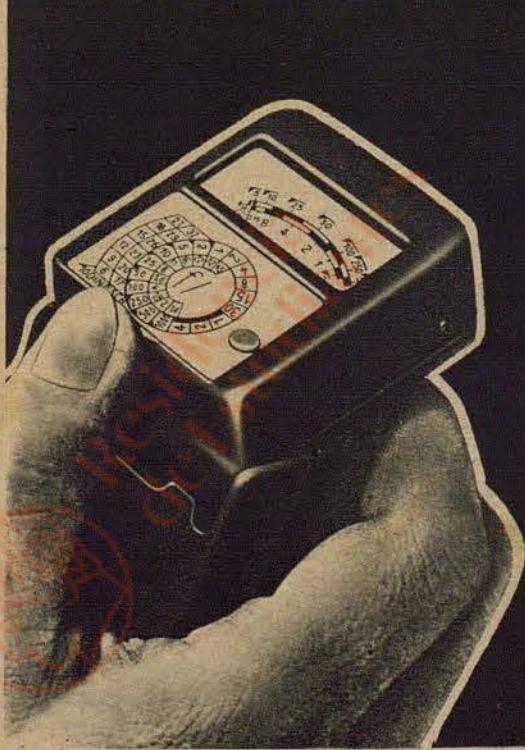
— Bon, fait le général, nous prendrons nos précautions.

Des renforts sont amenés ; nous poussons nos avant-gardes dans la montagne. L'artillerie prend position. Cependant, la pluie ne cesse de tomber, effaçant sous son voile les lignes du paysage. Le soir tombe. De nouveau, le hurlement des obus « nemis. » brutes détonations dans le grand silence. Notre artillerie annonce : « Aucune possibilité d'observer les effets de notre tir. » Nous ne pouvons découvrir l'emplacement des batteries ennemis sur le col.

Le chef d'état-major demande à l'aviation d'observer nos tirs d'artillerie. Je dois faire le nécessaire. Je me mets aussitôt en rapport avec les artilleurs. Le feu sera déclenché le lendemain matin, à l'aube. L'aviateur dira le tir.

La nuit est venue. Etendu sur un lit boîteux, me voilà soudain réveillé par le grondement des projectiles ; au-dessus de la caserne, des vitres éclatent, c'est un vacarme infernal. Nouvelle attaque de l'artillerie serbe, et avec des pièces de gros calibre encore ! « Saloperie ! » Tout le monde s'agit dans la caserne ; on aperçoit aux portes des visages encore tout bouffis de sommeil. Les obus ne cessent de pleuvoir aux abords.

Suite page 34



Vos photos réussiront mieux si vous vous
servez de l' actinomètre *sixtus*

FABRIQUÉ CHEZ

GOSSEN / ERLANGEN

Usine d'instruments de précision électriques
Le maxomètre, l'asymètre et d'autres constructions originales

Représentant et Réparations en Belgique: Draguet, 144, rue Brogniez, Brüssel



Les as

Le lieutenant-colonel Galland (à gauche) et le lieutenant-colonel Mölders sont les premiers officiers de l'armée allemande qui aient reçu les épées de la Croix de Chevalier aux feuilles de chêne. Galland les a reçues après sa 69^e victoire aérienne, Mölders après sa 72^e.

Cliché Dreesen (PK.)

La langue maternelle de l'Europe

Que veux-tu faire de cette grammaire lettone de Bielenstein? Tu ne trouveras personne dans les Balkans à qui parler letton. Sans m'écouter, mon frère paya le bouquiniste et me dit: « Je songe à un petit épisode de mon séjour au Japon. J'y étais seulement depuis quatre semaines quand un collègue japonais me présenta un bout de papier sur lequel étaient écrits quelques mots en letton, en me priant de les traduire. Notre stupéfaction fut mutuelle. J'avais été engagé comme professeur d'allemand; et si je savais, en outre, un peu d'anglais et de français, ma connaissance de ces langues ne dépassait pas le niveau de ce qu'on enseigne dans nos écoles. Or, voilà qu'on me demandait de traduire du letton. De son côté, le collègue japonais ne pouvait comprendre qu'une langue européenne offrit pour moi la moindre difficulté. Il prétendait que, par leur vocabulaire, la construction des phrases, elles étaient fort semblables. Ainsi, il avait d'abord appris à fond l'allemand et cela n'avait été ensuite qu'un jeu pour lui d'apprendre l'anglais. Le letton n'était-il pas aussi une langue indo-européenne? Finalement, j'essayai de déchiffrer les quelques phrases en letton et, en lisant les mots « meitu geheris », je me souvins du terme hollandais « meisjes jager », en allemand « Mädchenjäger » (coureur de filles) et je commençai à saisir le sens de la phrase. Je déchiffrai encore quelques mots qui signifiaient à peu près: « Ma mère aurait dû me noyer à ma naissance » et, pour finir, mon ami japonais sut tout ce qu'il désirait. C'est ainsi que j'appris à Kochi, au Japon, ce qu'il m'aurait été beaucoup plus facile de découvrir en Europe, à savoir qu'il ne faut reculer devant aucune langue européenne, car toutes, à quelque exception près, sont des langues indo-européennes, donc parentes entre elles. »

Indo-européen = indo-germanique

Le Japonais appelait cette famille de langues: indo-européenne. La science allemande, qui a d'abord découvert les caractères de cette parenté, a conservé le nom d'indo-germanique qui lui avait été donné d'abord. Au fond, ces deux noms désignent une même réalité: de Calcutta et de Madras dans l'Inde, de Téhéran en Perse et d'Ervan en Arménie, en passant par Rome, Athènes, Bucarest, Sofia, Belgrade, Moscou et Riga jusqu'à Berlin, Londres, Paris, Madrid et Lisbonne, pour remonter au nord par Copenhague, Stockholm et Oslo jusqu'à la lointaine Islande, le fond de toutes ces langues est le même. Elles ont même vocabulaire, même construction de phrase et nous allons voir que l'univers et ses phénomènes s'y reflètent partout de la même manière.

Il ne s'agit naturellement pas de cette multitude de termes que la civilisation a répandus sur la terre entière, comme hôtel, station, capital, social, moderne. Chaque année en voit naître de nouveaux. Ils viennent le plus souvent du latin, demeuré, jusqu'aux temps modernes, langue internationale de l'Eglise, des savants et des actes officiels. Le grec et les langues vivantes disputent dans ces mots le rang au latin. Cicéron et Horace ignoraient ce que c'est qu'un restaurant; mais si, de nos jours, ils revenaient sur terre, ils ne tarderaient pas à deviner ce que veut dire ce mot inscrit sur la façade d'une maison. C'est un mot savant dérivé du latin et d'origine française. Il arrive aussi que plusieurs termes

Chaque langue de notre continent a des points communs avec les autres

créés par la civilisation désignent la même institution suivant les pays. Ainsi, dans les pays allemands, scandinaves et slaves, le malade envoie chercher les médicaments dans une Apotheke; à Rome et à Paris, il les fera acheter dans une farmacia ou une pharmacie. Les deux termes viennent du grec. Une Apotheke est l'endroit où l'on entasse les marchandises, donc un entrepôt; la pharmacie, l'entrepôt des médicaments.

Cela commence avec je et tu

Ici, il ne s'agit cependant pas des termes créés par la civilisation, mais de ces mots que toute langue a connus dès ses débuts. Ceux qui ont été élevés dans cette langue les comprennent sans autre explication, parce qu'ils devinrent le sens que leur indique la racine. Ces mots surtout que l'on croit être le propre de chaque langue sont communs à la plupart des langues européennes.

Cela commence avec je et tu, deux mots qui ne sont, du reste, pas ceux que l'enfant emploie les premiers. Il faut que le petit être humain ait déjà fait de grands progrès dans la connaissance avant de séparer sa personne de ce qui l'entoure et de dire je. Il importera d'établir au plus tôt de bons rapports entre ce moi et le tu, c'est-à-dire le reste du monde, pour qu'ils fassent bon ménage toute la vie. Le philosophe grec Platon disait ego; l'empereur Auguste, à Rome, disait aussi ego; un petit Romain, de nos jours, dit io; le Portugais, eu; le Hollandais, ik; le Danois et le Norvégien, jeg; le Français, je (ou moi); l'Anglais, I avec une majuscule. Le Grec disait ü; les peuples latins, par exemple le Portugais, l'Espagnol disent encore de nos jours tu, comme, du reste, le Letton et le Lituanien. Le Serbocroate dit ti, l'Anglais Thou (quand il s'adresse à Dieu). Le Hollandais, homme poli, ne tutoie plus les gens, il leur dit Gij, vous. Et les Hindous? Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la grande doctrine bouddhiste formulée dans les termes: Tal tvam asi « Et c'est toujours toi! » Dans le mot tvam nous découvrons la racine de notre mot tu.

Nous appartenons d'abord à notre famille. Les noms de la parenté: père, mère, frère, sœur, nous offrent un excellent exemple de mots communs à toutes les langues. De Calcutta jusqu'en Islande on les retrouve à peine modifiés. Un Français objectera peut-être: les mots père, mère, frère, ont cependant un autre aspect que les termes correspondants en allemand: Vater, Mutter, Bruder, ou en anglais: father, mother, brother. Il nous suffira de lui rappeler que Napoléon I^r a interdit la recherche de la paternité, ou encore que la devise de la Révolution française était Liberté-Egalité-Fraternité, pour qu'il reconnaîsse les formes du mot paternité et fraternité. Du reste, le Suédois contracte souvent les mots de fader et moder en far et mor.

Il peut arriver que dans certaines langues nous trouvions des termes propres au terroir. En espagnol, pour frère on dit hermano, en portugais irmão. Mais, lorsqu'il veut parler d'un camarade, le Portugais dit un « frere », et à Séville on peut voir défilier dans les rues les processions

de la « cofradia ». Le Grec appelle son frère « adelphos », mot que nous retrouvons dans le nom de Philadelphie, la ville de l'amour fraternel. Mais nous pourrions dire au Grec que ses ancêtres employant à côté du mot « adelphos » celui de « phrator ».

Poursuivons l'examen des mots qui désignent les degrés de parenté. Dans l'ancienne Prusse, de même qu'actuellement en Lituanie et en Lettonie, en Russie, en Serbie et en Bulgarie, on retrouve le terme de « mati » (mère). Bref, jusque dans l'Inde, les mots de père, mère, frère, sœur reviennent presque sous les mêmes formes.

Dans toute la famille des langues indo-européennes, les autres désignations de la parenté concordent de même étroitement. Les étymologistes ont constaté que, pour les termes qui désignent des alliances par mariage, la famille de l'homme jouait un rôle plus important que celle de la femme. C'est que le droit patriarcal régnait et non le droit matriarcal.

Bonne nuit dans toute l'Europe

Quittons maintenant le domaine de la parenté et souhaitons à tous bonne nuit. Voici de nouveau une expression commune à toutes les langues indo-européennes. L'Allemand dit: gute Nacht, le Danois: god Nat, le Norvégien: god natt, l'Anglais: good night, l'Italien: buona notte, le Français: bonne nuit, l'Espagnol, par grande politesse, vous la souhaite au pluriel: buenas noches (prononcez: notches). C'est toujours le même mot, en latin nox, noctis, en grec nux, nuktos. Le Serbocroate dit: laku noc (notch). Et ainsi de suite jusqu'à Téhéran et Madras. Prenons maintenant le mot jour. A Amsterdam, ainsi qu'à Copenhague, on dira Dag, à Stockholm et Oslo également, à Londres day, à Lisbonne ce sera jour par jour, c'est-à-dire dia per dia. Rome et Paris semblent former une exception en employant les mots giorno et jour, mais tous deux dérivent de l'adjectif diurnus, journalier, que le Latin employait plus volontiers que le substantif dies=jour. Le mot soir en hollandais se dit avond, en danois aften, aften en suédois, evening en anglais, Abend en allemand. Le Suédois a encore un deuxième mot, celui de kväll. L'étymologiste lui apprendra que, dans la région des Alpes en Allemagne, lorsqu'un jeune homme va voir la nuit sa bonne amie, il fait un Kiltgang et que le mot Kilt a la même racine que le mot suédois kväll. Tous deux sont des survivances: l'un dans les montagnes de Scandinavie, l'autre dans les Alpes d'Allemagne.

Jamais deux sans trois

Nous avons donc déjà trouvé trois groupes de mots communs à toutes les langues indo-européennes, mots désignant des personnes, des degrés de parenté, et des parties du jour. En russe nous trouvons le terme de troika, c'est-à-dire attelage à trois chevaux. L'Allemand dira que toutes les bonnes choses viennent par trois (drei). Peut-être pensez-vous que la Trinité a pris soin elle-même de propager dans le monde entier le terme sacré de trois. Mais passons à une autre langue. A Budapest, trois se dit harom. C'est qu'avec le hongrois, l'esthoniens, le

turc, le finlandais, nous ne sommes plus dans la famille des langues indo-européennes. Il n'y a du reste pas que le mot trois qui soit commun à tous les Indo-Européens; il en est de même des autres nombres. Ainsi, en latin, huit se dit octo, en italien otto, en espagnol ocho (prononcez: otcho), en français huit, en anglais eight, en grec okto, en allemand acht, en danois otte, en norvégien atte et en suédois atta.

Trois arbres et trois animaux

Voici les noms de trois arbres et de trois animaux: le bouleau, le hêtre et le chêne; l'ours, le loup et le mouton. Le bouleau se dit en allemand Birke; en hollandais, berken; en danois, Hvidbirk (Weissbirke, c'est le bouleau blanc); le Serbocroate dit breza; le Petit-Russe, bereza. Les Slaves nomment le hêtre bukva, Buche en allemand, mot que nous retrouvons dans Bukowina, pays des hêtres. Le Suédois connaît dans ses forêts les arbres bok, björk et ek. Le terme latin de fagus, en italien faggio (fadscho), en portugais faia, nous semble loin des mots buk ou Buche. C'est que le son f comme le son g se sont déformés, l'un devenant plus dur, l'autre s'adoucissant. Du reste, le mot latin fagus nous permet de trouver l'étyologie du mot hêtre. La racine fag se retrouve dans le mot anthropophage; le fagus était l'arbre aux fruits comestibles.

En allemand, l'ours tire son nom de sa couleur: Bär, l'animal brun (allemand, braun). C'est ainsi qu'il apparaît dans une partie des langues indo-européennes. De même, la racine du mot loup a subi à travers les langues les plus curieuses modifications phonétiques. Le loup s'appelle en grec lukos; en latin, lupus; en portugais, lobo; en vieux-slave, vlsk; en allemand, Wolf; en danois, Ulv.

Le vieux nom allemand Egenolf veut dire loup hardi. Les mots ege, Ecke, eckig sont des transformations phonétiques du mot latin acus (pointe; en italien, ago; en roumain, ac) et acies (tranchant, ligne de bataille). L'allemand a également le terme akut (aigu).

Quand on parle du loup, on songe au mouton. En allemand, mouton se dit Schaf; mais, bien qu'on retrouve ce terme dans quelques langues, nous n'en poursuivrons pas les diverses formes et nous nous rabattrons sur le mot Aue, terme de dialecte de basse Saxe. Nous trouvons, du reste, en hollandais également les deux mots Schaap et Ooi. Il n'y a pas loin du mot Aue ou Ooi au mot anglais ewe, ois en grec, ovis en latin, oiae en roumain, ovisa en slave, avi en vieille langue hindoue. Vous n'ignorez pas que le mouton était un animal sacré. Le Dieu Indra des Védas, c'est-à-dire l'un des plus anciens dieux de l'Inde, est représenté sous les traits d'un bœuf. Zeus, le dieu grec, tenait un masque de bœuf devant sa face flamboyante pour que sa vue ne nuise pas à Héraclès. Donar, le dieu des Germains, traversait les cieux dans un char attelé de deux bœufs et lancerait la foudre sur la terre. Dans le Sahara, on trouve, figurés dans les roches, des bœufs sacrés, symboles du soleil: les plus anciennes figurines du monde concret réalisées par la main de l'homme.

Il semble que les langues scandinaves n'offrent rien à nos recherches au sujet du mot mouton. On y a les mots faar ou fär, que l'on retrouve dans le nom des îles danoises Féroé, îles des moutons. Mais les étymologistes nous

La loi de la ligne intérieure

enseignent que le mot faraz est une déformation phonétique de la racine du mot latin *pecus*, en allemand *faihu*. L'Italien appelle aussi le mouton *pecore*, bétail ; une dérivation du mot latin *pecus*, c'est l'expression roumaine « *păcurar* », qui veut dire pasteur. Nous retrouvons là un mot indo-européen que tout le monde connaît. Dans l'ancien temps, comme de nos jours encore dans certaines parties de l'Afrique, tout se payait en bétail ; le bétail servait donc de monnaie, c'était la forme du capital. Chez les Latins, l'argent s'appelait *pecunia*, troupeau. Celui qui avait des difficultés pécuniaires n'avait donc pas de bétail pour payer.

Mais si pauvre que soit un homme, il aura toujours part aux éléments essentiels de la vie. Prenons parmi eux l'élément que les anciens Romains, comme ceux d'aujourd'hui, appelaient *aqua*, l'eau. Le Français, changeant la racine du mot, en a fait *eau*, pluriel *eaux*, autrefois *aix*, que l'on retrouve dans *Aix-les-Bains*, la merveilleuse station thermale de la Savoie, où déjà l'empereur Gratien avait fait éléver de grands thermes. En Allemagne, *Aix-la-Chapelle* (en allemand, *Aachen*), dont les bains étaient très appréciés de Charlemagne, tire son nom de la même racine. Le Bavarais appelle *Ache* un torrent, mot que nous retrouvons dans *Achensee*, lac de Bavière, et dans *Salzach*, rivière près de Salzbourg. En avançant vers le nord de l'Allemagne, il ne reste plus que l'*a* du mot *aqua*. La *Fluda* et la *Werra* sont deux rivières qui forment le *Weser*.

L'eau, l'élément humide de notre planète, se dit *Wasser* en allemand, *water* en hollandais et en anglais, *vatten* en suédois, en serbo-croate et en russe, c'est-à-dire dans la langue slave commune, *voda*. Quand vous prenez du *wodka*, vous buvez donc une goutte d'eau. Dans le mot *woda*, nous reconnaissions déjà plus aisement la parenté avec le mot latin *humidus*, ou *unda*, onde, et avec le mot grec *hydor*, ou encore avec le mot *ud* du vieil hindou qui en roumain, aujourd'hui encore, signifie mouillé. Nous retrouverions la même parenté dans le persan ou l'arménien.

Si nous prenons une bonne tasse ?

Vous préférez, sans doute, à un verre d'eau une bonne tasse de café. Mais le mot *tasse*, emprunté de l'arabe, n'entre pas dans le cadre de nos recherches. Cependant l'Anglais prend *a cup* ; le Hollandais, une *copje*, et l'Allemand parle d'un « *Tassenkopf* » (*kopf* = tête). Ce mot veut dire, en effet, récipient et tête. Le latin et l'italien ont le même mot sous les formes *cupa*, *cuppa*, *coppa*, récipient et coupe. La tête, en effet, est aussi un récipient, la coupe qui renferme le cerveau. En Allemagne, dans les régions qui bordent la mer, on prend une coupe (*Schale*) de café. Les étymologues établissent un rapport entre ce terme de *Schale* dans *Trinkschale*, coupe à boire, et le mot *Schädel* (crâne). Du reste, les Romains avaient encore un autre terme pour indiquer un récipient, celui de *testa*. Cela signifiait à l'origine « tesson » ou « pot ». Dans le latin populaire, il prit, plus tard, la signification de « tête ». Le Monte Testaccio à Rome, la colline des tessons, fut longtemps le quartier où demeuraient les pauvres. En français, *testa* est devenu tête. Une si proche parenté entre récipient et tête ne sera peut-être pas du goût de tout le monde, mais rappelons-nous que la coupe dans laquelle le vainqueur buvait était faite du crâne de l'ennemi qu'il avait abattu. Alboin, roi des Lombards, contraint sa femme Rosemonde à boire dans le crâne de

l'organisation au sol dont une formation aérienne a besoin ; encore bien moins les grosses pièces de rechange, sans parler du ravitaillement constant en bombes. Tout ce qui est nécessaire à une formation aérienne et à son exercice régulier doit faire le long voyage en mer par le cap de Bonne-Espérance. Ainsi, la route de l'air vers l'Egypte perd donc à peu près toute sa valeur, pour autant qu'il s'agisse du déplacement de forces aériennes, puisque les avions qui ont pu parvenir par leurs propres moyens doivent attendre généralement le personnel au sol, transporté à bord de bateaux, avant de pouvoir entrer en action. Pratiquement, la voie des airs ne peut donc plus être utilisée que pour l'envoi d'avions de remplacement.

L'Angleterre ne peut résoudre le problème

En revanche, les puissances de l'Axe jouissent de tous les avantages possibles que peut procurer une ligne intérieure des plus marquées. Un étroit réseau de bases aériennes couvre les Etats amis de l'Allemagne ou les pays qu'elle occupe au sud-est. Cette chaîne ininterrompue de points d'appui permet de déplacer en un seul jour, jus-

qu'en Méditerranée orientale, d'assez grandes formations d'aviation. Routes et chemins de fer permettent, de leur côté, de déplacer, en un temps relativement court, réserves et ravitaillement courant. Les positions allemandes et italiennes en Afrique jouissent d'une situation favorable analogue.

On comprendra les conséquences d'une telle situation pour l'Angleterre. Elle ne peut suivre, ou seulement avec des semaines de retard, les déplacements des forces des puissances de l'Axe. Pendant que les transports de troupes et de matériel de la Grande-Bretagne sont encore en haute mer, peuvent survenir, sur le front, des événements décisifs pour lesquels les transports, venant par voie de mer autour de l'Afrique, arrivent trop tard. Les puissances de l'Axe peuvent toujours modifier à leur avantage le rapport des forces avant que l'Angleterre arrive à temps pour parer le coup, notamment lorsqu'il s'agit de l'emploi de forces aériennes.

Le printemps, la Grande-Bretagne a éprouvé toute l'importance de la ligne intérieure sur laquelle combattent l'Allemagne et l'Italie. Lorsque se déclencha au sud-est la contre-attaque visant la tentative de l'Angleterre à

étendre le théâtre de la guerre, la supériorité de l'armée de l'air allemande a été manifeste. L'adversaire, par contre, n'a pas pu faire venir de sa métropole les renforts nécessaires à ses forces aériennes. La même situation s'est reproduite et encore plus nettement lors de l'attaque contre la Crète. On peut se demander, toutefois, si la faiblesse des Anglais dans la lutte aérienne au sud-est peut s'expliquer uniquement par le désavantage de la ligne extérieure. En effet, puisque la Grande-Bretagne avait cherché la lutte dans cet espace, elle avait, sans doute, renforcé ses formations aériennes autant qu'elle le pouvait. Le temps dont elle avait disposé pour ses préparatifs aurait parfaitement suffi pour terminer la concentration de ses forces, même sur la longue ligne extérieure. Si l'infériorité de l'Angleterre s'est manifestée si nettement dans l'air, cela tient sans doute à ce qu'elle n'a pas eu assez d'avions. Circonstance d'autant plus grave pour elle. Non seulement elle a contre elle les désavantages de la ligne extérieure, mais aussi l'infériorité de ses forces aériennes. Ses chances sur les théâtres de guerre du Proche-Orient ne sont donc rien moins que favorables.

son propre père, le roi des Gépides, qu'il avait vaincu dans le combat et assommé. Du reste, il dut payer de sa vie cet horrible forfait. Et voilà comment quelques mots qui semblent sans grande importance et que l'on emploie sans y plus songer dans de grandes parties de l'Europe et même de l'Asie, nous ramènent vers un lointain passé.

On se demandera évidemment comment il se fait que tant de peuples aient recours au même vocabulaire. Seraient-ils parents ? Les philologues nous mettent en garde contre l'erreur de conclure d'une parenté de langue à une parenté de race. Un peuple, après en avoir subjugé un autre, pourra lui avoir imposé sa langue, du reste sans cruelle contrainte. Combien de peuples, soumis par les Romains, parlent, aujourd'hui, une langue romane dérivant du latin et qui, pourtant, ne sont pas toujours ni tous de race latine. Tout en faisant de telles réserves, les philologues sont convaincus qu'il a dû y avoir une fois un peuple, les Indo-Européens ou Indo-germains, dont descendant réellement les peuples européens. Quand et où ce peuple a-t-il vécu ?

Où ont vécu à l'origine les Indo-Européens ?

C'est le sort de la science de devoir parfois, les savants disent de devoir toujours, se convaincre que ce qu'elle avait reconnu vrai était faux. Ainsi, elle a indiqué comme pays d'origine des Indo-Européens les pays les plus divers et elle en apportait des preuves qui semblaient irréfutables, jusqu'au jour où il fut démontré que les Indo-Européens venaient originarialement d'un pays du Nord.

Nous avons dit : bouleau, hêtre, chêne, loup et ours ; nous n'aurions pu poursuivre nos études étymologiques avec les mots de palmier, de canne à sucre, de lion ou de tigre, car on n'a pas trouvé de mot indo-européen commun à toutes les langues de la famille indo-européenne, pour tout ce qui caractérise la zone chaude, bien qu'un grand nombre des peuples indo-européens y vivent actuellement. Par contre, la neige, en latin *nix*, *nivis*,

s'appelle en italien et en portugais *neve* ; en allemand, *Schnee* ; en hollandais, *Sneeuw* ; en suédois, *snö* ; en lithuanien, *sniegas* ; en serbo-croate, *sniegs* ; en grec, *niphos*. La racine de ce mot se retrouve jusque dans l'Inde, alors que le Hongrois, par exemple, appelle la neige *hó*. Quant à la glace, il semble que les langues slaves aient leur propre racine : *led*. Mais dès qu'il s'agit d'une assez grande superficie de glace, elles emploient aussi un terme rappelant l'allemand *Eis*, *sjece*. Neige, glace, hiver, ces mots se retrouvent sous des formes analogues jusque dans l'Inde.

En revanche, les peuples indo-européens n'ont pas de terme commun pour désigner la mer, ce qui semble donc prouver que leur pays d'origine n'était pas situé sur la mer. Comment auraient-ils pu autrement l'oublier ? Ils n'avaient donc non plus de bateaux, mais des voitures. Le mot allemand *Wagen*, qui désigne le véhicule à quatre roues, ne se retrouve pas partout, mais bien le mot *Karren* ; chez les Romains, *currus* ; en suédois, *kärra* ; en norvégien, *kjerre* ; en espagnol *carro*, *careta*. Le *Karren* était une voiture à deux roues ! L'auto-car porte donc un nom qui ne lui revient pas et que devrait, au contraire, avoir la remorque. Le char du triomphateur romain était aussi à deux roues, comme le char de course à Delphes, en Grèce, ou encore le char d'Achille.

Nous savons également que les Indo-Germains primitifs savaient filer et tisser, qu'ils cultivaient l'avoine, lorsqu'ils pratiquaient l'agriculture, mais que, généralement, c'étaient des peuples nomades, des peuples de pasteurs. La philologie comparée s'attache à recomposer l'image de nos communs ancêtres indo-germains. La plus notable impulsion a été donnée à ces recherches par Frédéric Schlegel, auteur romantique allemand, dans son ouvrage : *De la langue et de la sagesse des anciens Indiens*, publié en 1808 — ses précurseurs étaient le Danois Raske et l'Anglais Jones. Les mots et groupes de mots que nous venons d'étudier, mots de la vie quotidienne, nous rappellent ces efforts. Les mots sont des formes que l'esprit a imaginées pour s'exprimer. Ce qu'il y a de

beau dans ces formes, c'est qu'une fois inventées, elles ne peuvent plus périr ; nous le voyons clairement lorsque la science découvre la forme indo-germanique d'un mot, bien que nous n'ayons aucune tradition écrite sur un peuple dont seule la linguistique nous permet de retrouver les traces. Si nous songeons à l'histoire de ces mots, il ne semble plus impossible de considérer que toutes les langues européennes sont dérivées d'une même langue primitive. Le Japonais dont nous avons parlé au début n'avait pas tout à fait tort. Seulement, l'usage a fini par déformer tellement les mêmes mots dans le parler des différents peuples qu'en général nous ne nous comprenons plus. Johann Peter Hebel raconte l'histoire d'une sentinelle française postée, au temps de la Révolution, sur la rive du Rhin et qui crie à un Souabe qu'il apercevait sur l'autre rive : « *Fjellou !* » Mais celui-ci comprit « *Viel Uhr* » (Quelle heure ? en allemand) et répondit tranquillement : « *Trois heures et demie* ». Tous les malentendus ne se terminent pas si paisiblement. Nous ferions bien, en Europe, de nous rappeler à quel point nous sommes tous parents.

Curiosités sportives

De la haie aux boules !

Peut-être qu'avec beaucoup d'imagination on peut trouver une vague ressemblance entre une piste cendrée et une piste à quilles, mais avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait prétendre que la course d'obstacles peut se comparer au jeu de quilles. Et néanmoins, Sten Pettersen qui était, il y a quelques années, un des meilleurs coureurs d'obstacles de l'Europe et qui a été maintes fois champion suédois, joue aux quilles et il ne joue pas mal du tout ! Notre maigre Sten, qu'on appelle aussi « *Pelle* », a la bonne manière pour déployer tant ses bras que ses jambes. Aux championnats de quilles qui se déroulèrent il y a quelque temps à Malmo, Sten Pettersen se classait second derrière Karl Svenson, avec 851 points.



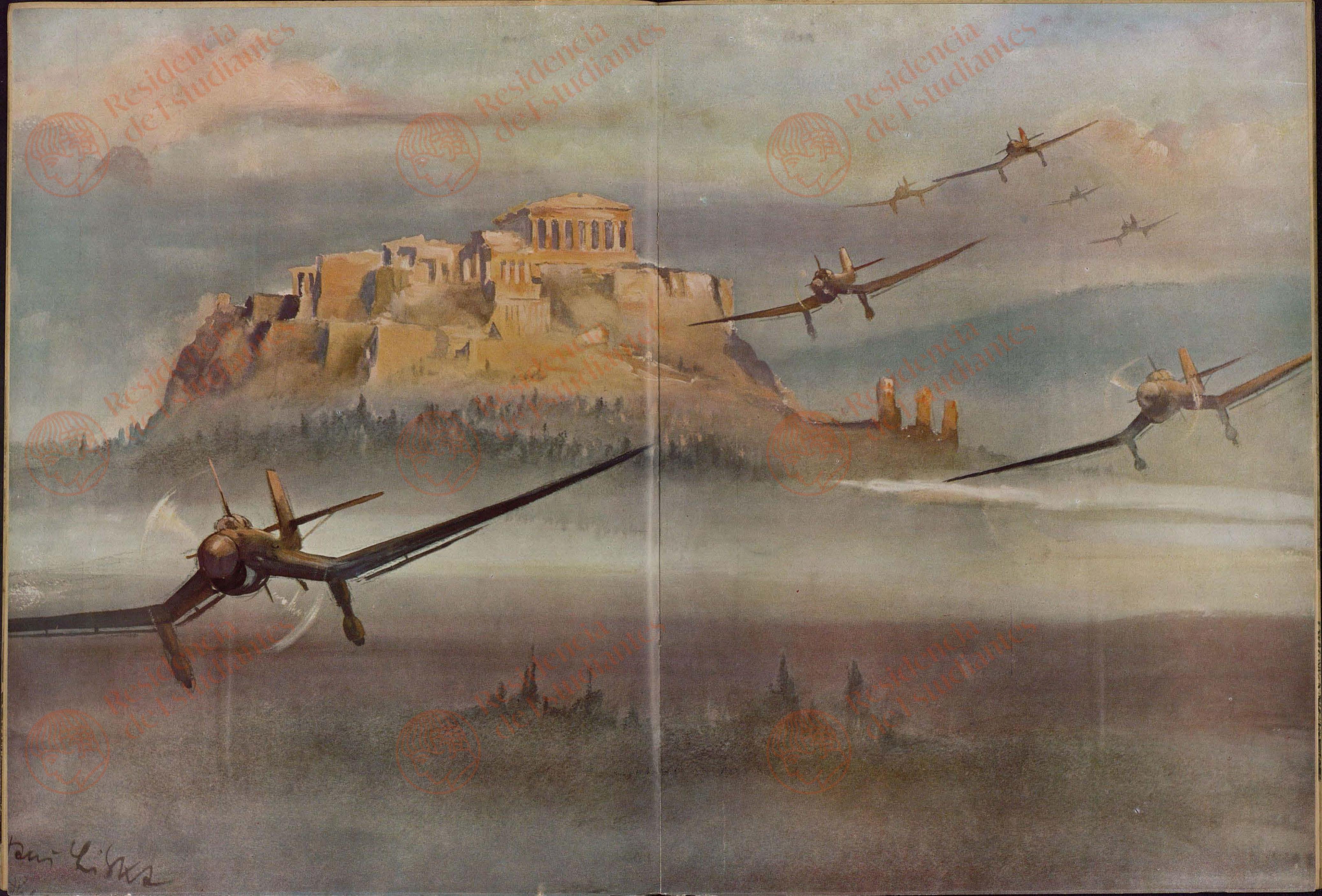
La trouée de la ligne Metaxas

Des chasseurs alpins allemands ont pris d'assaut un blockhaus camouflé en ferme. Le camouflage a pris feu. L'assaut se poursuit. Les soldats allemands s'approchent du blockhaus suivant. Une mitrailleuse tire une rafale pour arrêter leur élan ; mais des Stukas, attaquent l'un après l'autre les blockhaus et les neutralisent pour l'assaut.

Quelques pages du carnet de croquis de Hans Liska dessinateur de « Signal »

Sur les deux pages suivantes

notre dessinateur a retenu l'aspect que présentait Athènes le matin du 20 mai. Avant l'aube, les Athéniens avaient été réveillés par un énorme vrombissement de moteurs. Escadre après escadre passait au dessus de la ville, se dirigeant vers la mer. Mais avant le lever du soleil, elles étaient déjà de retour. Dans les rues d'Athènes, les habitants et les soldats allemands se pressaient, les regards levés vers le ciel où les escadres allemandes arrivaient en ligne de manœuvre, comme si elles revenaient d'un paisible exercice. L'Acropole rougeoyait sous les premiers rayons du jour et les escadres allemandes accomplirent un vol d'honneur autour de ce véritable monument de l'antiquité. Où étaient-elles allées ? Leur vol fut le prélude de la bataille de Crète. Les « Ju's » allemands avaient débarqué les premiers détachements de parachutistes



Tom Litska



Notre dessinateur Liska raconte : « A Argos, près de Corinthe, les Anglais avaient utilisé un grand bois d'oliviers pour camoufler leurs avions. Sur des ponts de bois, ils avaient hissé leurs machines jusqu' sous les cimes des arbres ; mais nos « Stukas » les ont pourtant découvertes et, sauf deux, ont pulvérisé les cinquante appareils qui se trouvaient ainsi cachés. Le bois d'oliviers incendié fut pris d'assaut peu après le bombardement. Je me suis assis au bord de l'oliveraie en flammes et j'ai fait ce croquis. Absorbé dans mon travail, je n'avais pas remarqué que les colonnes du génie allemand avaient déjà commencé à déblayer le terrain. Une énorme détonation éclatant derrière mon dos me fit bondir. Les pionniers venaient de faire sauter un obstacle, une pluie de sable tomba sur le carnet où je dessinais. Alors je me sauvaï. Lorsque je revins, le lendemain, je ne reconnus plus l'endroit. On y voyait 200 « Stukas » déjà prêts à partir. »

« Voici l'immense incendie dans le port du Pirée, attaqué par des « Stukas » ; mais l'incendie fut l'œuvre d'un seul aviateur. La bombe ayant trouvé un bateau-citerne anglais, le pétrole se répandit et couvrit la mer sur plusieurs milles, puis le tout s'enflamma. Le feu détruisit tout ce qui se trouvait au voisinage. Un bateau anglais qui transportait des munitions sauta par morceaux avec des crépitements prolongés. Des jours entiers, le port fut transformé en fournaise. Dans les entrepôts, le sucre placé dans les étages supérieurs fondait, coulait le long des murs, des charpentes de fer ; les bâtiments semblaient d'énormes bonbons glacés. »





« Quand je soulevai le couvercle du cuveau, j'entendis un sifflement, et à 15 centimètres de mon nez surgit la tête d'un serpent qui, à cette distance, apparaissait énorme »

Trois aventures avec Hannah

PAR LE DR. R. MELL

L'homme qui a vécu ces aventures et qui les relate dans « Signal » est un zoologiste allemand bien connu. Il s'est spécialisé dans la connaissance des reptiles et des papillons. Depuis 15 ans, il étudie la faune des tropiques et de la zone subtropicale. Il a complété ses études dans la brousse par des observations faites à son jardin zoologique personnel de Canton, où se trouvent 209 serpents vivants

Un anthropologue berlinois souhaitait posséder quelques mensurations de crânes chinois, et je résolus de procéder moi-même à ces mensurations à l'occasion d'un week-end passé, à Canton, auprès des « Vases d'or ». Les Gamm kong (Vases d'or), ce sont, en Chine, les grands cuveaux d'argile pourvus d'un couvercle, adossés au pied des collines, et dans lesquels on conserve les ossements d'anciens cimetières.

Je m'attendais bien à ne pas passer inaperçu. Mais je n'avais aucun moyen

de faire comprendre aux indigènes analphabètes ce qui m'amenaient en ces lieux ; or, s'exposer, dans le pays où fleurit le culte des ancêtres, à l'accusation d'avoir violé des sépultures, c'était à la fois une entorse à la politesse internationale et une sottise tout court. Si bien qu'arrivé devant les cuveaux, je me sentais de moins en

« Soudain, Hannah, le cobra, se retourna vers nous, se mit à ramper dans notre direction et se prépara à l'attaque »

Clichés: Dr. Mell et « Signal »

moins d'ardeur à entreprendre ma tâche. Comme je me décidais, non sans répugnance, à soulever le couvercle du quatrième ou du cinquième cuveau, j'entendis un sifflement qui s'en échappait, un sifflement qu'on eût dit souterrain et qui était dû à la forme convexe du cuveau : à quinze centimètres de mon nez émergeait une tête de serpent qui, à cette distance, m'apparaissait gigantesque.

Etre agenouillé et avoir, par-dessus le marché, une mauvaise conscience, ne prédispose point à l'héroïsme ; aussi bien ma retraite du cuveau fut-elle prompte. Aussitôt que je me retrouvai sur mes jambes, mes regards se portèrent vers le cuveau, par l'ouverture duquel sortait encore la tête du serpent. J'articulai, non sans peine, ces quelques paroles : « C'est... Hannah... la... géante... »

La géante du Kouala-Lumpur

L'attention et l'irritabilité du serpent sont proportionnelles à la mobilité des objets vivants qui l'entourent ; ce qui ne bouge pas n'existe pas à ses yeux. Aussi n'esquissai-je pas un geste, sans pour cela perdre des yeux le cuveau. Hannah, ou, pour l'appeler moins familièrement, le naja Hannah, ou le cobra royal, ou encore le serpent à coiffe géante, présente trois particularités remarquables. D'abord, sa taille. Il est le serpent venimeux le plus long de la terre et le plus grand serpent qui soit, si l'on excepte les espèces géantes non venimeuses. L'exemplaire à la longueur record mesurait 4 m. 25. Au musée de Kouala-Lumpur, on conserve une peau de 4 m. 75 ; mais il faut tenir compte du fait que la peau tendue pour le séchage subit une dilatation d'environ 15 %, si bien que, vivant, ce dernier exemplaire n'a pas dû mesurer plus de 4 m. 25, chiffre qui représente

donc le maximum de longueur auquel puisse atteindre le corps du serpent.

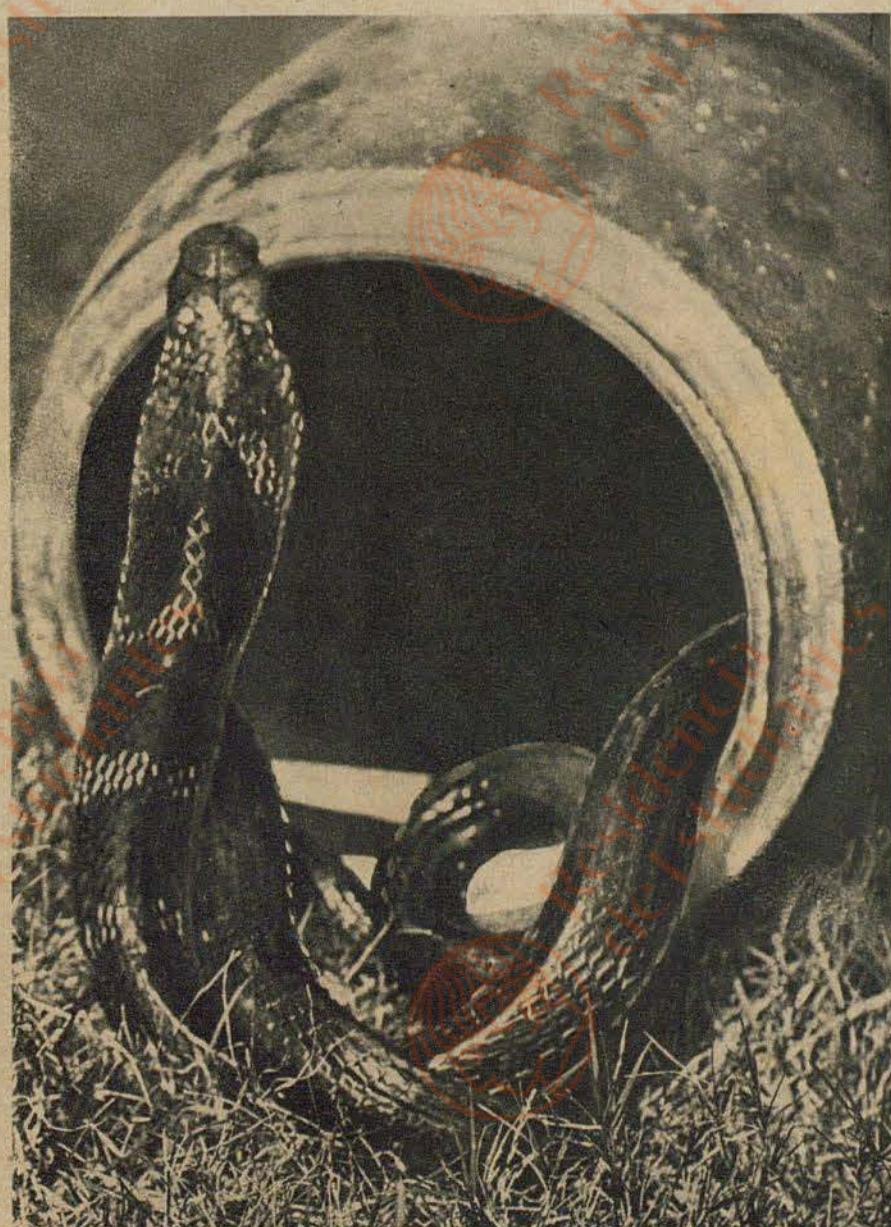
En second lieu, le cobra royal n'a pas l'apparence d'un serpent venimeux. Il ne possède aucun des signes distinctifs qui caractérisent ces animaux, ni la tête presque triangulaire, emmanchée d'un col beaucoup plus mince, ni la courte queue qui s'amincit brusquement, ni la grosseur relative de l'abdomen, cette dernière caractérisant ses congénères les plus proches, tels que le cobra capello ou serpent à lunettes du sud de l'Asie. Tout au contraire, il a plutôt la sveltesse des grandes et vigoureuses couleuvres non venimeuses qui font la chasse aux souris et aux rats. En troisième lieu, il est — à l'opposé des autres serpents venimeux qui mènent, en général, une vie nocturne et qui sont paresseux à partir de leur maturité sexuelle — un animal diurne, très mobile, très excitable, prêt à l'attaque comme à la défense.

Dans les clubs européens des grandes villes sud-asiatiques, on ne tarit pas d'histoires effroyables qui concernent la virulence de son poison et ses armes défensives. A croire ces racontars, la mort s'ensuivrait quinze minutes après la morsure. Ceci est sans doute possible ; mais on a également constaté que des hommes adultes, mordus par des serpents absolument inoffensifs, étaient morts d'épouvante. On imagine le degré de frayeur lorsqu'il s'agit d'une bête géante de trois à quatre mètres de long et de son attaque subite !

Quand un serpent se met à la poursuite d'une auto

Voici ce qu'on connaît à Mandalay : un cobra géant s'était mis à la poursuite de l'auto du major Evans, en conservant la vitesse de la voiture sur

Suite page 38

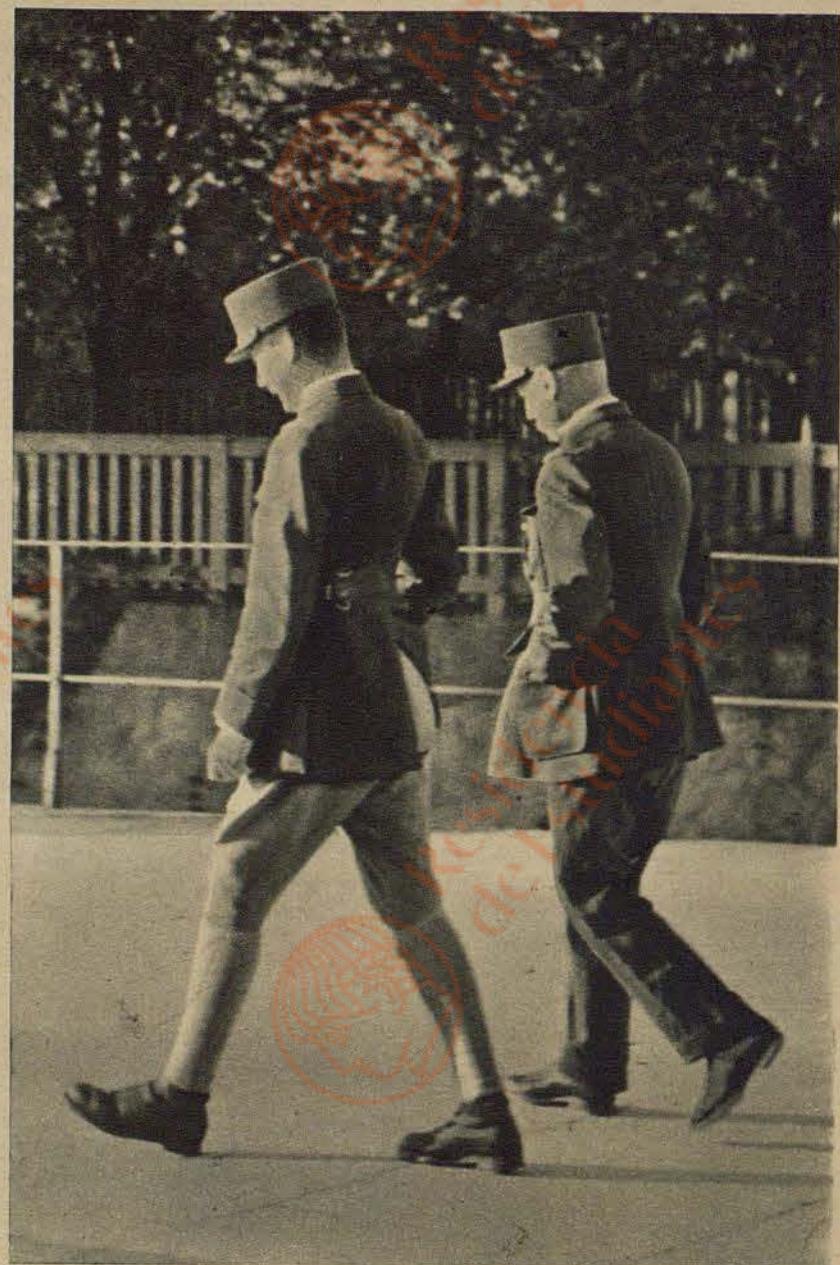


Le château fort aux 100 généraux

« Signal » a visité la forteresse de Koenigstein



Ici, plus de cent généraux attendent la fin de leur captivité. On leur a assigné comme « camp » l'antique forteresse de Koenigstein, dans la vallée saxonne de l'Elbe. Mais ce vénérable bâtiment, plein d'intérêt, qui compte parmi les plus beaux châteaux forts de l'Allemagne, est bien plus un lieu de repos idyllique qu'une prison. Des généraux qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans les colonies garderont certainement un bon souvenir des jours vécus à Koenigstein où ils se sont reposés peut-être contre leur gré



La promenade matinale. La même infertile, les longues heures d'oisiveté permettent à la camaraderie d'éclorer. On se découvre des goûts communs qui n'ont rien à voir avec la vie de soldat. On parle art et science, et ces conversations contribuent à resserrer les liens d'amitié qui rapprochent ces hommes d'habitude si peu communicatifs



Photos:
Müller-Waldeck (PK.)
Arthur Grimm (PK.)

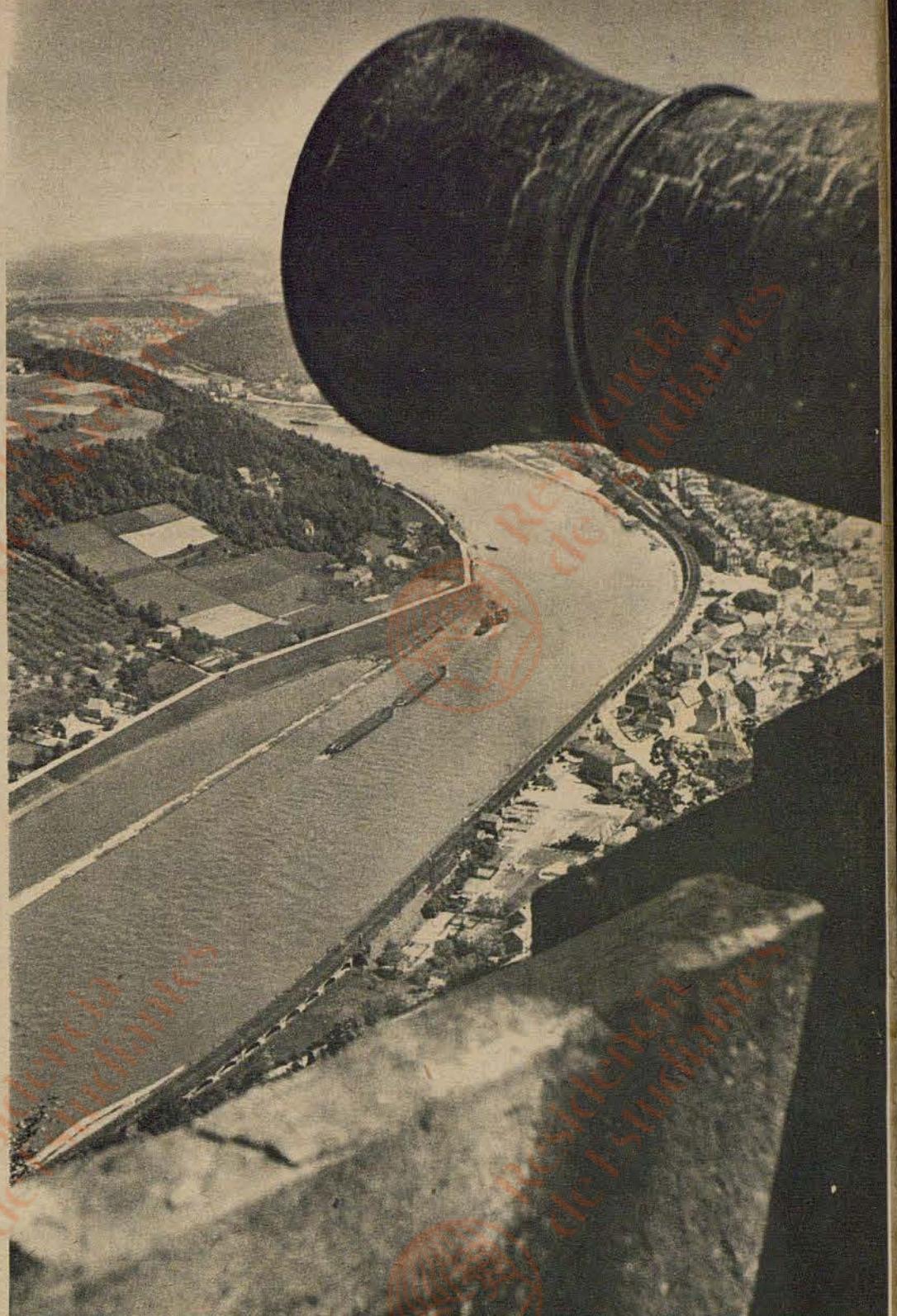
En plein soleil sur les remparts de la forteresse. Ils peuvent librement circuler dans l'enceinte de la forteresse de 8 heures du matin à 9 heures du soir. Ils vont par groupes, bavardant et souvent gesticulant. Les vieux souvenirs, les lettres de la patrie lointaine, mais principalement « la stratégie et la tactique » fournissent d'inépuisables sujets de conversation



Le sort de la captivité de guerre pèse lourdement à chaque soldat, fût-il un combattant anonyme ou un général dont le nom et les mérites sont depuis longtemps connus de toute sa patrie. Il va sans dire qu'une nation comme la nation allemande se fait un point d'honneur d'adoucir la détention des prisonniers de guerre et de traiter l'adversaire sans défense de façon à ne blesser ni sa fierté militaire ni sa dignité d'homme. Quand visite les généraux captifs à la vieille forteresse de Koenigstein, en Saxe, où ils sont logés, se rend bien compte qu'il n'est guère possible de faire bénéficier un ennemi d'hier de meilleur traitement et de soins plus attentifs. La plupart de ces grands chefs militaires ont dépassé la soixantaine, beaucoup d'entre eux portent les cicatrices de plusieurs guerres et sur leurs visages est empreinte la trace de la vie dure dans les contrées lointaines de la terre. C'est avec dignité et résignation qu'ils se sont soumis à l'inévitable et ils attendent avec

calme le jour qui les rendra à leur patrie et à leurs foyers. Leur état de santé est l'objet d'une surveillance et de soins constants, et un médecin militaire français est attaché au corps chargé de ce service. Leur logement est confortable; leur nourriture est saine et variée. Elle est complétée au goût de chacun par les colis envoyés des familles.

Les généraux ont plus de temps qu'il ne leur en faut pour s'adonner, soit seuls, soit en compagnie, à leurs fantaisies. Ils organisent des jeux et, pour conserver leur forme physique, ils s'exercent aux sports ou exécutent de légers travaux manuels. Les journaux de la patrie leur parviennent régulièrement et ils fréquentent avec assiduité une bibliothèque qui se complète de jour en jour. Les émissions en langue française du poste de Stuttgart les tiennent au courant des événements et à la ville voisine ont lieu fréquemment des séances cinématographiques organisées pour les généraux de la forteresse.



Vue de la vallée de l'Elbe. Les beautés pittoresques du plus riant des paysages de la Suisse saxonne s'offrent à perte de vue à l'œil de l'étranger; mais elles ne lui sont pas inaccessibles. De fréquentes excursions en commun sont organisées aux proches environs de la forteresse

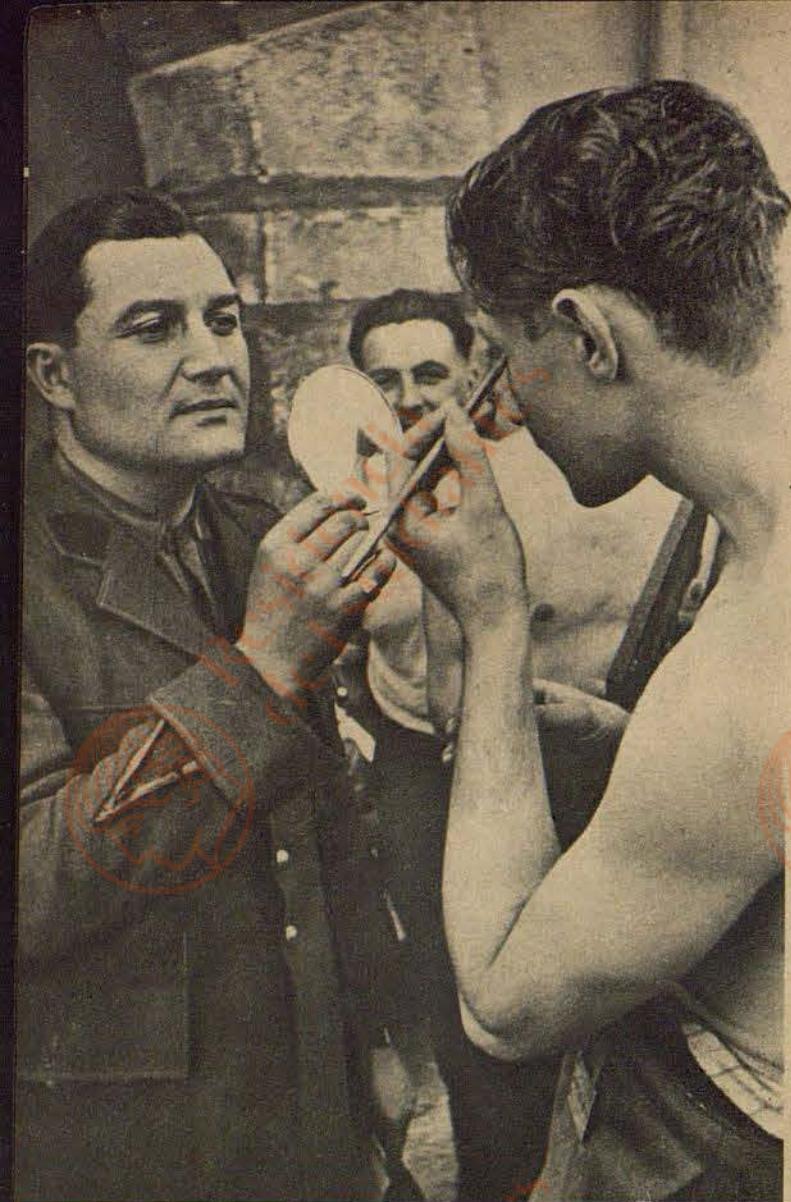
Les trois inséparables.
Ces trois messieurs qui ont dépassé la soixantaine se sont connus sur les bancs de l'Ecole militaire. Comme ils accordent leur pas ils ont accordé leurs idées et la triple sagesse de leurs années d'expérience

L'adversaire captif n'est plus un ennemi. Le commandant du camp, un général allemand, fait tout pour que ses hôtes souffrent le moins possible des rigueurs de leurs séjours forcés à Koenigstein. Un esprit de bienveillance et de courtoisie préside aux rapports qu'il entretient avec eux et, dans la mesure du possible, tous les désirs particuliers sont réalisés



Le « Burgtheater » de Koenigstein s'installe ...

Thalie règne dans l'antique halle de chasse



Loges d'artistes en plein air. Acteurs, chanteurs, musiciens, acrobates, tous sont des hommes de troupe, prisonniers de guerre dans un camp voisin. Le groupement qu'ils forment, sous la direction de Guy Rapp, du Palais Royal de Paris, offre une matinée aux généraux de la forteresse. Francisque Chevalier, de l'Opéra, aide ses camarades à se maquiller



Une cigarette avant d'entrer en scène. — Georges Fagot se hâte de lumer. C'est la « jeune première » d'une parodie très spirituelle du « Faust » de Gounod. Cambou, le fameux comique français, qui figure ici Siebel, souffle à la « jeune fille » sa première réplique



A gauche: « Mimile et Nénesse », les clowns du « Stalag Lager Zirkus » (le cirque du camp des soldats prisonniers), l'un aidant l'autre, achèvent de s'habiller. Costumes, peintures, maquillages, ils ont eux-mêmes tout réalisé par des moyens de fortune, tailleur, rognant, cousant, avec diligence et amour



A droite: Et voici qui règne sur le Monde des Harmonies. — M. Giot, prix de trompette solo du Conservatoire, est un virtuose de bien d'autres instruments. Il dirige l'orchestre du camp



Un parterre de généraux. Ils sont tout oreilles en écoutant Pierre Falk, bien connu des Parisiens qui l'ont entendu à la Gaîté-Lyrique. La parodie de « Faust », très réussie d'ailleurs, déroule ses péripéties ; et l'entrain de la scène gagne les spectateurs : les généraux se mettent à battre la mesure



A gauche : Bravo, Méphisto ! Le jeu remarquable de Jean Causimon, du Trianon de Bordeaux, déchaine des applaudissements qui n'en finissent plus

A droite : Orchestre improvisé. Piano, violons, saxophones, clarinettes, trompettes, et même la batterie ! Voilà un orchestre qui contenterait les exigences des spectateurs d'un café-concert montmartrois !



J'y étais, en Syrie

Seul journaliste européen, l'envoyé spécial de « Signal », Wolfgang Weber, a assisté au déclenchement des hostilités de Syrie, entre l'Angleterre et la France, et il les a fixées par le texte et par l'image. Le reportage suivant fera revivre d'une manière immédiate et saisissante la crise des journées de juin 1941 à Beyrouth

BEYROUTH, toit-terrasse de l'hôtel Normandie. La brise de mer pénètre la nuit, agite les palmiers et le feuillage, balaye les tables. Le jazz joue des airs entraînantes. Mais personne ne danse. La France est en deuil. Deuil national. Il n'y a pas un an que c'était Corpiègne. Et la nouvelle morale de Pétain n'admet pas de contradictions. Si quelqu'un s'avisa de poser le pied sur la piste, la musique cesserait aussitôt. Tous les jours, et à mille détails, on reconnaît la main de Vichy.

Les Britanniques oseront-ils ?

Aujourd'hui, même si la danse n'était pas interdite, le parquet resterait vide. Aux tables, les gens chuchotent. A quelques pas de là, des Japonais ont étalé une carte de Syrie, sans se soucier des plats qui refroidissent. J'ai à ma table Saïd Bey, possesseur de vastes domaines dans le triangle Syrie-Palestine-Transjordanie. Il a fait ses études en Allemagne. Sa femme est Berlinoise.

— Il paraît qu'ils ont bombardé Homs hier !

— Ils ont envoyé trois colonnes contre la Syrie, vous m'entendez bien !

— Impossible. Ils n'oseront pas se jeter sur leur allié. Qu'en dirait l'étranger ?...

— Ils joueront la provocation. Sois-dant que des soldats allemands seraient dans le pays. Le désert de Syrie n'est pas une mauvaise excuse. Aucun Lindbergh, aucun Kennedy ne pourra venir contrôler...

— C'est justement. Londres et New-York sont prêts à avaler tous les bombardements. Mais nous autres, ici, nous avons tout de même des yeux pour voir, et ils feraient mieux de chercher autre chose...

« Ils », ce sont les Anglais. Ils sont jour et nuit le sujet de conversation de cette ville qui n'est qu'à 80 kilomètres de la bonne route goudronnée de la frontière de Palestine. Et demain matin — que dis-je ? cette nuit même — des troupes rapides pourront avoir raison des barrages et camper incontinent devant l'hôtel ! Quel que soit le courage de la défense française, comment pourrait-elle résister plus de deux ou trois jours au nombre, à cette armée de Wavell qui compte un demi-million d'hommes ?

Des racontars d'ailleurs que tout cela ! Au fond, il n'est pas un Arabe, pas un Français qui attribue de si noirs desseins au « frère d'armes » de 1940 ! Aussi, n'a-t-il pas été question d'obscurcir la ville. Une centaine de petites lampes éclairent les tables du toit-terrasse. Des milliers d'autres se reflètent dans la mer.

Si l'on suit des yeux la ligne de lumières jusqu'à la plage, on découvre une autre source lumineuse, vacillante, de couleur rose. Ce sont les bureaux et les entrepôts de la « Shell » auxquels sont certainement réservées les premières bombes anglaises sur Beyrouth...

Les premières bombes sont tombées

— Que de seul pétrole les ait attirés dans ces parages, c'est ce que je ne crois pas, opine, en toute ingénuité, un des jeunes Arabes qui ont vécu les premières attaques aériennes. Sinon, pourquoi, au lieu de bombarder, nous tirent-ils dessus à la mitrailleuse ? Et il ne faut pas compter sur une défense possible dans notre coin. Un beau jour, un appareil s'est approché de nous en vol piqué, et un de nos camarades s'affaissa, blessé ; nous avions compris... Mais ceci n'était encore rien



... La deuxième bombe tomba sur les réservoirs de pétrole ; ce fut un incendie, bien que l'essence n'en fût pas cause, comme les Anglais se l'étaient imaginé. L'essence, il y avait longtemps qu'on l'avait ôtée de là...

en comparaison du bombardement qui suivit le lendemain. Ils arrivèrent à 6 h. 50 et, d'une seule bombe, ils détruisirent les bureaux de fond en comble. La deuxième bombe tomba sur les réservoirs de pétrole ; ce fut un incendie, bien que l'essence n'en fût pas cause, comme les autres se l'étaient imaginé. L'essence, il y avait longtemps qu'on l'avait ôtée de là... Il y eut juste quelques barils de pétrole brut qui flambèrent. Vous savez les nuages de fumée que cela fait ? Une photo à effet, c'est tout ce que demandait leur propagande.

Une heure plus tard, nous nous entretenions, quelques Français et moi, de ce premier bombardement. On me montra un tract lancé par un de ces aviateurs. On lisait, en tête, ce mot : « Français. » « Nos attaques ne sont pas dirigées contre vous, mais contre les Boches », lisait-on plus loin. L'un des Français prend son crayon et souligne la phrase : « Pour vous, nous n'avons que des sentiments d'amitié et de sympathie... » Il me jette un regard étrange.

— Ces paroles ne les empêchent pas de tirer sur les Arabes et d'anéantir notre pétrole français, tout cela parce qu'ils ont pour nous des sentiments d'amitié et de sympathie...

— Ils. Les Anglais ! Je me mets de moins en moins à douter que les trois colonnes prennent le départ...

Le faux calcul du colonel Collet

Rien de plus passionnant que de vérifier sur place, à proximité même de la frontière britannique, l'exactitude des communiqués anglais. Il n'y a pas de soldats allemands en Syrie, c'est ce que j'ai pu établir en toute certitude. Par contre, où en sont les de Gaullois ? « L'armée française tout entière est de cœur avec de Gaulle », écrit l'Angleterre ; il nous suffit de nous faire voir à la frontière et, drapeaux flottant au vent, les Français viennent à nous. » Jour après jour, je cause avec des soldats, des officiers, des fonctionnaires, ou je me fais rapporter leurs propos jusqu'à ce que tout se précise. Et voici ce que j'apprends... Certes, il y en a quelques-uns, très peu du reste, qui, par-ci par-là, critiquaient Vichy.



... Au fond, il n'est pas un Arabe, pas un Français qui attribue de si noirs desseins au « frère d'armes » de 1940. Aussi n'a-t-il pas été question d'obscurcir la ville. Une centaine de petites lampes éclairent les tables du toit-terrasse. Des milliers d'autres se reflètent dans la mer...

Ce sont toujours ceux qui n'ont pas pris part à la guerre, ceux qui n'ont pas encore réalisé la défaite de la France, ceux qui ne savent pas grand-chose sur l'Allemagne ni même sur la France, et qui préféreraient rester entre eux dans le pays syro-libanais. Mais ils sont tous d'accord pour ne pas vouloir entendre parler de l'Angleterre ! Tels étaient les « de Gaullois » syriens que les Anglais alignaient déjà par la pensée dans la cinquième colonne.

Cependant, il y avait, en Syrie, un chef de Gaullois bon teint : le colonel Collet. Sa femme était une juive anglaise. Il réunit ses hommes, au nombre de 2.500, les forma en colonne et leur laissa croire qu'ils partaient en manœuvre. Et puis, d'un seul coup, — la distraction fait si bien les choses, — on se trouva en territoire palestinien. Jubilation d'allégresse, à la radio et dans la presse britannique. La réception solennelle des « premiers transfuges loyaux » dégénéra, ô stupeur, en une petite bataille rangée. Les Français joués par Collet entendaient fêter leur « délivrance ». Près de 200 reprirent le chemin du retour. Quant à Collet lui-même, il a dû se suicider ; en tout cas, il a disparu sans laisser de traces.

Les notes qui précèdent datent du 7 juin. Comme je les confiais à la poste turque, les événements se précipitaient. On savait dorénavant si les « de Gaullois » avaient reçu les Anglais à bras ouverts ou s'ils étaient uniquement des fantômes créés par la radio anglaise.

Denz, le général à poigne

Cette nuit du 8 juin fut pénible entre toutes. Les gens, dans la rue, ne voulaient plus rentrer. Les éditions successives des cinq journaux français et des cinquante journaux arabes locaux étaient depuis longtemps épuisées. De nouvelles informations font le tour de Beyrouth. A la frontière palestinienne, six lignes télégraphiques des plus importantes ont été coupées. Viendront-ils aujourd'hui ? Et s'ils viennent, par où entreront-ils tout d'abord ? Peut-être à Déraa, opinent les connaisseurs, le repaire de contrebandiers à la frontière transjordanienne.

Les frères de ce coin-là sont toujours à vendre, l'Angleterre n'en est pas à quelques sacs d'or près.

Rien d'impossible, pourtant, à ce qu'ils préfèrent la route de la côte. S'ils sont aussi rapides que les Allemands sur Abbeville, ils seront là une heure dix après avoir passé la frontière. Nous les voyons déjà, avec leurs tanks et leurs casques plats, installés place des Canons. A l'hôtel, je laisse toutes les fenêtres et la porte du couloir ouverts. Un courant d'air ne fera pas de mal. Le calme est revenu. On distingue nettement les bruits de la rue, le pas d'un promeneur, le jappement d'un chien. Un lourd camion roule sur le pavé, puis un autre, puis un troisième. Non, ce n'est rien : de vieux camions syriens partis de Damas et qui arrivent tardivement. Mais prudence est mère de sûreté. Ma malle est à la porte, toute faite. Les films sont dans un sac, ils ne les auront pas sans moi.

Mais dormir tranquille, il n'y faut pas songer ! Il n'y a personne pour croire que la nouvelle des fils télégraphiques coupés soit un bobard. Allons à la salle de bains, histoire de prendre encore une douche froide ; rien de tel pour se mettre en humeur de relire les notes brèves sur les événements syriens de 1941.

Des troubles, il s'en est produit à plusieurs reprises ; on ne peut pas contenter tout le monde et son père. Voici, par exemple, Homs : petite émeute. Les souks, les magasins ferment, mais nous avons un gouvernement à poigne : la distribution des vivres est arrêtée pour deux jours : 200.000 francs d'amendes. Le calme est déjà revenu.

Côté des Bédouins : le vieil émir Ronallah Nouri Es Schaan s'est laissé persuader par les Anglais, dans la personne du célèbre major Glubb, qu'il devait se rendre en Transjordanie. Il finit par se soustraire à l'entretien et le voilà de retour.

Des voyages interminables du Haut Commissaire français, le général Dentz. Succès sur toute la ligne, je le constate. A la surprise générale, les Druses dissidents reconnaissent le général. Les dernières créatures de de Gaulle ont disparu sous terre. Dentz fonde le

« Groupement de la Jeunesse française du Levant ». Et il invite les partis à se taire. Tout changement du statut actuel sera ajourné à des temps normaux. Pour le moment, c'est l'économie et le ravitaillement qui réclament tous les soins.

Les spéculateurs ne lâchent pas leurs céréales. Dentz en ordonne le recensement. Un négociant part pour l'Irak, achète du blé, le jette sur le marché, d'où une formidable baisse ; la spéculation s'effondre, les approvisionnements reprennent leur cours régulier. Mauvaise affaire pour les Anglais dont la propagande se saisissait de toutes les nouvelles alarmantes autour du ravitaillement...

Une liberté à laquelle personne ne croit

Les Anglais ! Je les avais oubliés. Dehors, il fait déjà jour. Ils ne sont donc pas venus. Je passe de nouveau sous la douche, puis descends l'escalier quatre à quatre. Dans le hall, tout le monde est déjà sur pied. Le patron me tire par la veste :

— A trois heures, ils sont entrés...
— Où donc ?
— A Déraa !...

« Ah, ah ! me dis-je ; l'homme à la théorie de la corruption avait raison. »

Dans le coin d'en face est assis l'émir A..., une personnalité arabe en renom ici. J'ai fait sa connaissance hier.

— Vous êtes bien matinal, Excellence ?

L'émir ne se déride pas. Il est vêtu d'un complet bleu foncé, très élégant, et porte des guêtres. On le voit très bien au Kaiserhof, à Berlin. Avec ses cheveux gris, séparés par une raie, et son extérieur calme et simple, il ne trahit en rien un prince de l'Arabie, et aux abords du désert, par-dessus le marché !

— Je ne me soucie pas d'être pris par les Anglais, dit-il du ton le plus naturel, il me faut partir. Une rencontre fâcheuse signifierait pour moi et bon nombre de mes amis la prison, sinon la mort.

Il me tendit encore la main. A le voir, nul ne se serait douté que dans une petite heure, peut-être, il monterait en auto, à moins que ce ne soit à dos d'âne ou de chameau, sous quelque déguisement étrange, et qu'il entreprendrait un voyage aventureux.

Mais au même instant, la radio anglaise glapit :

« Arabes, l'heure de la délivrance a sonné ! »

Ce qu'on n'avait pas vu depuis Napoléon

Je me rends au palais du Haut Commissaire. On détourne la voiture à deux reprises, on l'arrête une fois. Des troupes patrouillent dans les rues. Toutes les positions de D.C.A. sont occupées. Voici l'auto du consul général américain. Mais il ne reste pas longtemps chez le général Dentz. Les fonctionnaires, les officiers, qui affichaient encore tant de calme hier, dévalent et escaladent les marches. Mais ils ont encore le temps de me tendre la main.

— Eh bien ! leur demandé-je rapidement.

Leurs yeux brillent :

— On se bat.
Un autre me fait :
— Ils n'ont pas passé.
« Ils n'ont pas passé. » Où donc ai-je lu cette phrase, taillée dans la pierre ?

Je me souviens. Sur les champs de bataille de la Grande Guerre, à Verdun, sur une des hauteurs les plus disputées, gravée dans un monument chauvin français, la phrase se déta-



... La France traite des Anglais en prisonniers de guerre. Et l'objectif escorte le groupe jusqu'à la voiture des prisonniers. Ils montent les uns après les autres ; ce sont pour la plupart des officiers... Clichés Wolfgang Weber.

chait... Pour un peu, on jurerait qu'il y a des siècles de cela. De l'époque où Français et Anglais combattaient côté à côté...

Mais... que se passe-t-il ? Ai-je la fièvre, ou la chaleur exerce-t-elle ses ravages ? De la chambre d'à côté, me parviennent, par bribes, des phrases en français et en anglais tout à la fois. Je ne me suis pas trompé. C'est tout à fait clair. J'ouvre brusquement la porte...

On interroge les premiers prisonniers anglais. Il y a des sergents français à côté d'eux. Non, je ne fais pas erreure.

Il est des instants où l'Histoire vous frappe de saisissement. Cela n'était pas arrivé depuis quand ? Voyons, depuis plus de 100 ans, depuis Napoléon ; ce sont les premiers Anglais que les Français font prisonniers. Et ces deux sergents démontrent à l'univers que l'Angleterre et la France sont en guerre aujourd'hui... La radio anglaise a beau parler d'une pénétration pacifique, elle n'a plus qu'à se taire en présence du fait irrécusable : la France traite des Anglais en prisonniers de guerre.

Et l'objectif escorte leur groupe, descend l'escalier avec eux, traverse la cour, et s'arrête devant la voiture des prisonniers. Ils montent les uns après les autres. Ce sont pour la plupart des officiers ; quelques soldats seulement. A présent, c'est au tour du sergent français ; il rabat la bâche. Pendant que s'ébranle l'auto du consul général américain devant l'entrée principale, le camion aux Anglais quitte le Haut Commissariat sans se faire remarquer, par la sortie de derrière... En route pour la Sûreté !

Finiront- « ils » par me capturer ?

Ma voiture, elle aussi, se met en marche. Nous sortons de Beyrouth et nous engageons sur la route côtière qui, par Tripoli et Alep, mène vers la Turquie. La liaison postale la plus proche avec l'Allemagne est à Ankara. Nous roulons à bonne allure. S'« ils » ont fait leur profit de la guerre-éclair allemande, pensons-nous, « ils » ne vont pas tarder à réussir leur manœuvre d'enveloppement. Ils pousseront par le sud et aborderont à Lattakieh, au nord. Et je serai pris au piège.

Le chemin de fer commence à Tripoli. Une foule d'Arabes attend le train. Ils n'ont aucune envie de se faire délivrer par les Anglais pour connaître ensuite les douceurs de la prison. Dans le port, trois cuirassés français sont sous pression.

L'Angleterre n'est pas encore à Lattakieh. L'Angleterre n'a pas encore pris Beyrouth. Mais elle a une excuse toute prête : « Si les lignes françaises avaient été réellement occupées par des Français, ceux-ci n'auraient pas manqué de changer de camp. En fait, les premières lignes grouillaient d'indigènes les plus invraisemblables, ne comprenant rien au langage des « Français libres » qui nous accompagnaient. D'où notre succès passager. »

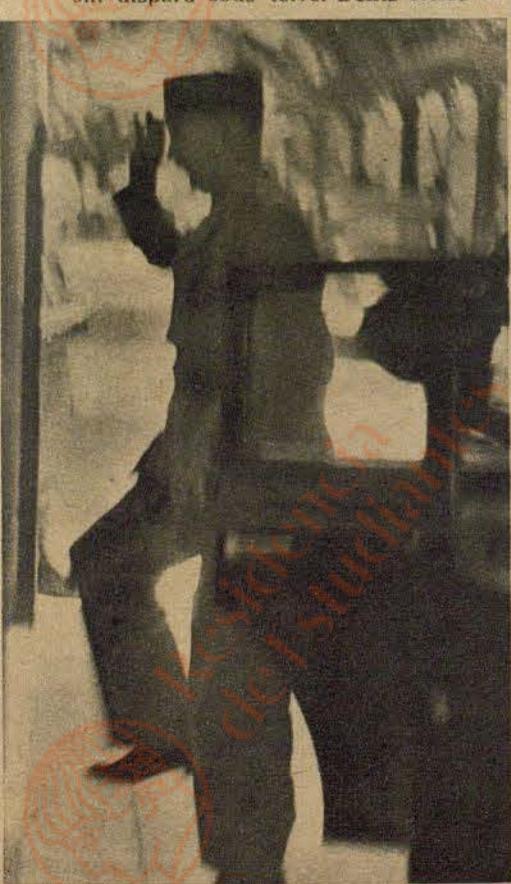
Au début, notre voyage semblait ne plus vouloir finir. Je passai la nuit à Alep et m'endormis d'un sommeil paisible. Il n'y avait pas grand' chose à signaler. Les deux tanks qui stationnaient devant le poste de police, en plein Alep, prêts à réprimer toute tentative de trouble, reposaient depuis des mois dans leur coin. Les Anglais en ont été pour leur plaisir que la Syrie se disloquerait dès le début des hostilités ; bien au contraire, l'agression avait fait le front commun des Arabes et des Français. Le lendemain matin, ce fut bien autre chose encore : 80 agents anglais venaient d'être arrêtés.

Peu après, j'approchais de la frontière turque. Les barrages antichars sur les routes formaient un réseau très dense et rouler exigeait une attention soutenue. Quelques contrôles, et voici la douane entre Alep et Alexandrette. Un fonctionnaire obligeant appose son cachet sur mon passeport.

« J'ai le sentiment, dit-il, le visage soucieux, que l'empire anglais a choisi notre petit pays pour s'y tailler des succès à bon marché... Il n'y a pas d'erreur, les nôtres se battront bien. Mais une semaine de résistance serait déjà un grand succès... »

Il ne se doutait guère, en disant cela, que, la semaine d'après, une contre-offensive française se déclencherait.

Comment l'agression anglaise s'est terminée, nous le savons à présent. Ce qui est désormais acquis, c'est que la stratégie anglaise a démontré son incapacité.



... Des voyages interminables du Haut Commissaire français, le général Dentz. Succès sur toute la ligne. invite les partis à se taire... .

Nous trouvons l'ennemi

— Rien à faire, il faut descendre à la cave, déclare l'officier d'état-major.

Et nous passons, en effet, la nuit dans une cave humide et malodorante.

Pour moi, l'aviateur, c'est une sensation toute nouvelle que d'entendre les obus arriver en hurlant. A dire vrai, elle n'était pas agréable au début. On ne sait pas où l'obus va éclater. Mais l'oreille s'accoutume vite; au bout de quelques heures, j'étais si bien aguerri que j'arrivais déjà à distinguer au son le calibre et à peu près l'endroit où le projectile allait éclater.

A notre tour, maintenant!

La nuit passe avec une lenteur désespérante; enfin, l'aube va poindre. Nous nous redressons et nous pensons: « A notre tour, maintenant! » Bientôt, nous entendons au-dessus de nous la claire chanson d'un moteur d'avion. L'aviateur cherche d'abord son objectif, puis les premiers coups de notre artillerie éclatent, grondements isolés d'abord, puis, tout à coup, sur toute la ligne, nos pièces crachent la mort dans la montagne, écrasant les positions et les groupes ennemis. Sans répit, nos canonniers tirent salve après salve. L'aviateur disparaît dans les nuages en direction de l'est, sa mission est remplie. Le tout a duré 49 minutes.

Nous envoyons un détachement de pionniers sur les hauteurs du col. Au bout de deux heures, ils reviennent avec dix prisonniers, dont un officier. Nous demandons à ce dernier ce qui s'est passé là-haut.

— Nous faisons partie d'une division serbe qui était en garnison à Nisch. Ce matin, votre artillerie a écrasé toutes nos positions. Nous avons eu d'énormes pertes. Notre général a donné l'ordre d'évacuer immédiatement les positions et de nous retirer en direction de la frontière grecque. Nos troupes sont démoralisées et nos formations en désordre.

En parlant, il passe dans ses cheveux une main qui tremble.

Ida prend son vol

Des jours ont passé, le sud de la Serbie est bien entre nos mains. La nouvelle attaque va se faire en direction du sud, contre la Grèce. Mon rôle d'officier de liaison est terminé et je retourne à mon groupe comme observateur. Nos formations blindées ont déjà atteint le cœur de la Grèce. Nos avant-gardes sont déjà aux environs de Ptolémaïs. On a fait sauter les ponts. « Il y a de gros effectifs anglais dans les montagnes », disent les prisonniers. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? Le chef d'escadre me fait appeler :

« Allez reconnaître les forces sur les routes qui mènent d'Aliakmon vers le nord. Où se trouve l'ennemi? A-t-il avec lui des chars de combat? »

Quelques instants plus tard, je discute avec mon pilote les détails de notre vol. L'après-midi touche à sa fin. Les monts dénudés forment un cadre imposant à notre aérodrome de campagne. Pareilles à de lourds oiseaux antédiluviens, nos machines sont prêtes à s'envoler. Nous découvrons notre Ida de son camouflage, enlevons sa bâche. Le moteur se met à chanter d'une voix grave comme un gros moteur de turbine. Nous grimpons dans la carlingue et, pour la centième fois, nous commençons les dernières manœuvres avant le départ, toujours les mêmes, et exécutées avec la même exactitude qu'en Pologne, en France, dans nos

vols au-dessus de l'Atlantique. La mitrailleuse est approvisionnée, le cran de sûreté enlevé. Un geste de la main, un cri: « Prêt! » La machine est poussée vers la piste; un rien d'hésitation; clair et sonore, le moteur ronfle, la machine roule, par petits bonds, elle décolle, s'élève, s'élance dans l'azur. En spirales étroites, nous gagnons de la hauteur au-dessus de l'aérodrome. Notre altimètre indique 1.800 mètres

En quelques minutes, nous avons atteint le front. Des maisons en flammes, l'éclair des canons, marquent la sanglante action qui se déroule au-dessous de nous. Où sont les Tommies? Il faut que je les trouve. Nos chars de combat, sur les flancs rocheux et dénudés des montagnes, ressemblent à des insectes qui rampent. Je pousse plus loin, vers le sud. Au-dessous de moi se creuse une gorge profonde et sombre. Des points clairs s'y dessinent. Qu'est-ce que c'est? J'attire l'attention de mon pilote et la machine pique brusquement. 1.500, 1.000, 700 mètres indique l'altimètre. Nous entendons déjà le crépitement des mitrailleuses, les projectiles à trajectoire lumineuse semblent des doigts jaunes et crochus qui cherchent à nous égripper. Sur chaque pente s'élève la voix d'une mitrailleuse qui forme, avec les autres, un concert de feu. N'importe! Je soupçonne des chars d'assaut anglais à l'abri dans cette gorge et je veux en avoir le cœur net. En rase-mottes, nous effleurons le flanc de la montagne, les roches abruptes. En effet, rangés les uns à côté des autres, voilà des chars anglais, énormes et jaunes. Tandis que nous passons à haute allure, j'aperçois les Tommies en kaki courant vers leurs chars et pointant leurs mitrailleuses. Trop tard! Les salves passent derrière nous.

Découverts dans une gorge

« Pas mal imaginé, pensé-je. Attendre l'attaque allemande dans cette gorge et tomber ensuite sur son flanc. Malheureusement, Messieurs, nous vous avons découverts! » Nous rebroussons chemin à toute vitesse vers le nord, passant au-dessus des soldats grecs stupéfaits, de petites maisons de paysans accrochées au flanc de la montagne et de quelques maigres champs. La nouvelle nous brûle comme le feu. Chaque seconde est précieuse; chaque seconde perdue avant que nos chars sachent où est l'ennemi peut être décisive.

Mais voici, au-dessous de nous, les premiers sombres colosses. Nous descendons et croisons très bas au dessus d'eux. Mon message tombe juste devant les chenilles d'un de ces monstres d'acier. Je vois un soldat en uniforme noir qui ramasse le papier et disparaît dans sa tourelle. Je respire. L'affaire est en ordre. Les nôtres sont avertis et sauront tenir tête à l'adversaire; l'instant dangereux, la surprise, échappe à l'ennemi. Notre brave appareil continue son chemin vers le nord. Fumantes et noires, voici les ruines de Ptolémaïs. Je jette encore une fois mon compte rendu. Ma mission est terminée.

Nous avons dépassé l'Olympe. Notre aérodrome est aux abords de Larisse, sur le terrain d'une vieille propriété qui, pour quelques jours, est devenue notre foyer. Il y a là une excellente prairie et l'essentiel pour nous est un bon terrain d'atterrissement. « Embarquements de troupes anglaises près de Molos », nous annonce un matin l'avion de reconnaissances lointaines. Au poste de commandement, les hom-

mes de l'escadre attendent. Le chef arrive, les réunit autour de la carte :

— Vol tactique de reconnaissance entre Lamia, Chalchis, les Thermopyles. Votre tâche est de surveiller les routes de Molos à Chalchis, également la route qui traverse les Thermopyles. Vous pourrez partir dans une demi-heure. Bonne chance !

Mystérieux panaches de fumée

L'aviateur de reconnaissance survole le front à plusieurs milliers de mètres d'altitude. Les hommes ne voient presque rien de ce qui se passe en bas. Un voile de fumée enveloppe toutes choses et empêche l'observateur de discerner les phases du combat. Le défilé des Thermopyles, aux flancs abrupts, apparaît soudain. Des souvenirs d'histoire, du temps de l'école, reviennent peut-être en mémoire à l'observateur, effacés aussitôt par la dure nécessité de la guerre. Ses regards scrutent attentivement l'horizon. Si par malheur un groupe d'avions de chasse surgissait de la montagne, ce serait le diable ! Au loin, dans le sud, le Parnasse dresse sa masse d'une blancheur immaculée. La mer, comme une langue d'un bleu étincelant, se glisse dans la baie de Lamie. La machine suit le ruban soyeux de la route côtière et dépassé Molos en direction de Chalchis. Parfois, on distingue une colonne d'autos vers l'est. L'observateur étudie soigneusement l'horizon, là où doit se trouver le port de Chalchis; des panaches de fumée noire montent droit au ciel et excitent sa curiosité. Qu'est-ce que ça peut être ? Il attire l'attention du pilote qui hoche la tête : compris ! et prend sa course vers les mystérieuses fumées.

Ils poussent d'abord une pointe au-dessus de la mer pour se rabattre de l'est vers le point repéré. Et ils voient maintenant ce qui se passe. De grands bateaux de transport sont à l'ancre. Les Tommies essaient avec des transbordeurs d'opérer un embarquement. Nul ne soupçonnerait jamais que l'on puisse embarquer dans cette baie solitaire. Les mitrailleuses anglaises tirent furieusement sur l'avion de reconnaissance allemand, mais la D.C.A. ennemie ne nous atteint pas. L'avion décrit une longue courbe au-dessus de la baie pendant que l'observateur prend ses notes. Puis, la machine repart vers la mer, reprend de la hauteur au-dessus des eaux calmes et tourne en direction de l'aérodrome.

Quelle surprise ! Diable ! Enroué d'émotion, l'observateur transmet au microphone :

— Embarquement anglais, carré 4.569, 5 bateaux de transport, 20.000 tonnes, à 15 h. 36.

La nouvelle va éclater là-bas comme une bombe.

Et que va-t-il se passer ? Quelques minutes se sont écoulées ; les observateurs survolent de nouveau le territoire tombé en mains allemandes et, à l'horizon, ils voient déjà l'effet de leur rapport. Minuscules d'abord comme des points, mais grossissant rapidement sur le fond bleu du ciel, arrivent des formations de Stukas, 8, 10, 17, 25 machines. Lourds de leur charge mortelle, les avions de bombardement s'avancent en formation de combat. Où vont-ils ? Là-bas, d'où reviennent les avions de reconnaissance. Vers la fin de l'après-midi, la nouvelle nous parvient de l'aérodrome des Stukas : « Embarquement anglais — 5 bateaux de transport — détruits à 16 h. 49 ».

Des canons dans un bois d'oliviers

Aux Thermopyles se déroulent des combats acharnés. Les Anglais cherchent à s'accrocher à chaque tournant

de la route, derrière chaque groupe de rochers. Nous avons rapproché notre poste tout près de la ligne de combat à Samia. Du premier étage de notre maison, le regard embrasse le massif des Thermopyles ; nous pouvons observer où l'on combat et déterminer l'avance de nos troupes.

Soudain, un bruit de gargarisme nous fait baisser la tête. Vacarme assourdisse d'une détonation suivie de la chute de débris.

— Le Tommy tire sur nous ! crie quelqu'un.

Chacun cherche à la hâte à gagner un abri quelconque. Les obus, se succèdent, arrivent en hurlant, broyant tout ce qu'ils rencontrent. Diable ! et nos appareils ? songeons-nous. Le commandant ordonne à un équipage de prendre le départ immédiatement. Mission : repérer la position exacte de la batterie ennemie. Avec une hâte fiévreuse, la machine est prête à s'envoler. A chaque instant, l'ennemi peut atteindre le terrain d'atterrissage. L'avion roule, décolle. A droite, à gauche, la terre jaillit du sol ; en détonant, les obus éclatent.

La moto a trahi la position

Nos camarades ont grimpé jusqu'à 2.000 mètres. L'observateur scrute les bois d'oliviers pour découvrir la batterie ennemie. Comme si elle se doutait que son plus redoutable adversaire plane au-dessus d'elle, elle vient de cesser le tir. Les larmes brouillent la vue de l'observateur fatigué. Mais voici qu'il vient de reconnaître un motocycliste, gros comme une fourmi. Il ne le lâche pas des yeux et le voit disparaître dans un bois d'oliviers. Il remarque aussi de l'agitation à travers le feuillage et il aperçoit distinctement les canons sombres entre les branches. Il indique exactement l'emplacement de la batterie ennemie et il ajoute :

— Je dirigerai le feu.

Nos premiers obus tombent déjà. Nous voyons de notre observatoire la flamme des éclatements. L'observateur corrige les premiers coups et, au bout de quelques instants, il annonce : « Au but dans le bois d'oliviers ! » et il demande le tir d'efficacité. Nos canonniers envoient salve sur salve. Le bois d'oliviers est rempli d'une fumée épaisse et noire. L'observateur voit une auto qui cherche à échapper au chaos, mais elle saute en mille pièces, atteinte en plein par un obus. Puis, soudain, une flamme, une fumée noire : un dépôt de munitions vient de sauter. Notre artillerie cesse peu à peu de tirer.

Nous attendons avec une joie impatiente le retour de notre équipage. La machine apparaît enfin du côté de la montagne, passe au-dessus de nos têtes, le moteur ronfle une dernière fois et nous pouvons serrer la main de nos camarades.

— Du bon travail ! leur dit notre chef. Le tir n'a pas duré en tout 40 minutes.

Une moto arrive ; un officier d'artillerie en descend :

— Je suis le commandant de la batterie qui vient de tirer et je tiens à remercier l'excellent équipage qui a si bien dirigé le tir.

L'officier d'artillerie et l'observateur, qui ont ensemble contribué à vaincre une partie de la résistance anglaise, se serrent la main.

Lorsque l'artilleur nous quitte, nous poussons notre cri de guerre :

— Bonne chance !

Sous-lieutenant Hutter



Sans hésiter

vous pouvez choisir des couleurs gaies et vives pour vos costumes de plage, car avec les Indanthren les tissus ne paraissent pas défraîchis au bout de quelque temps, mais gardent toujours un bel aspect.



Indanthren

est synonyme de maximum de résistance à la lumière, au lavage et aux intempéries.

Exiger l'étiquette Indanthren !



Dans la «Sevillana», danse favorite des Andalous, la spontanéité de chaque mouvement est due au sentiment naturel d'une émotion intérieure

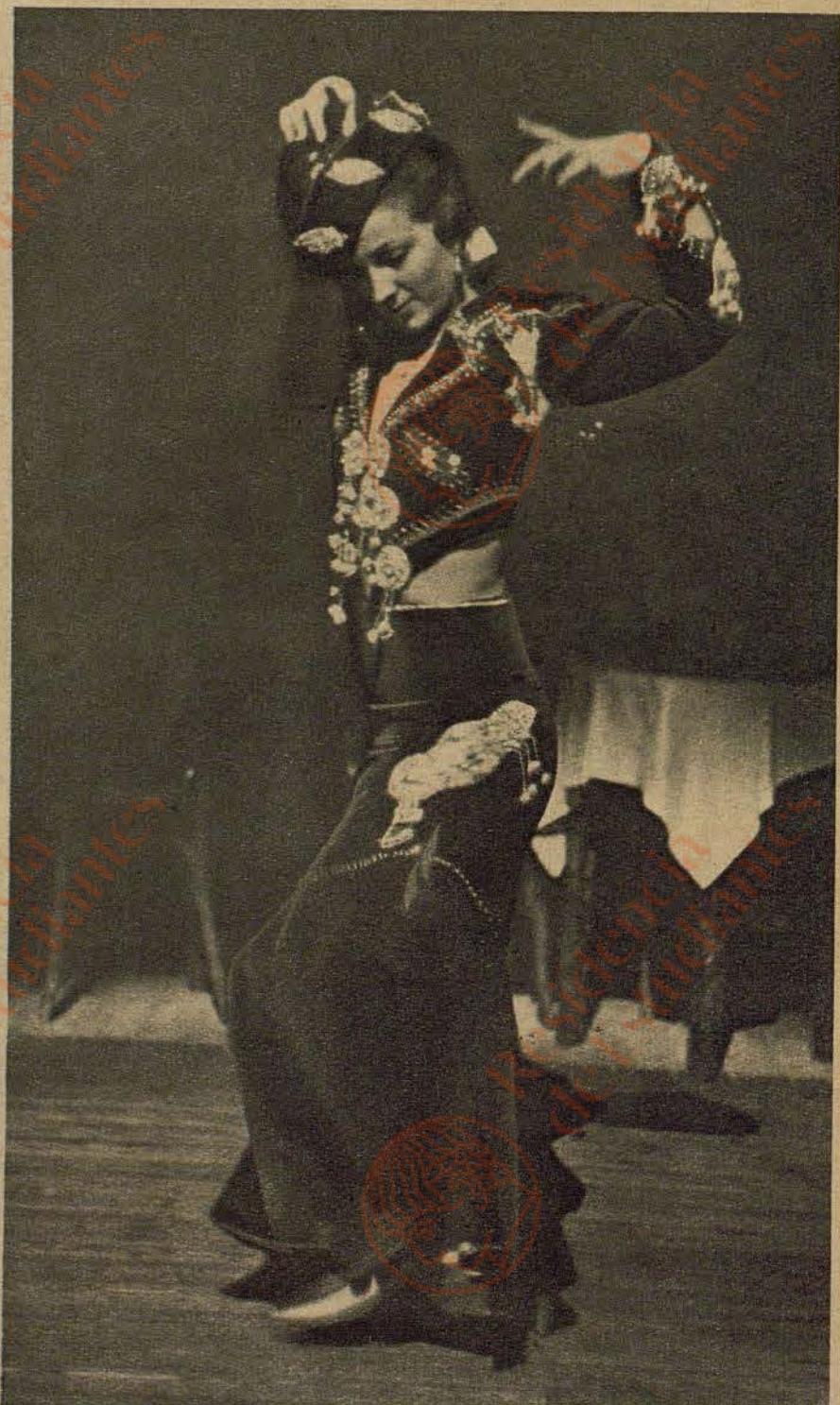


Le «tourbillon» reflète toute la joie de vivre du peuple espagnol
Clichés Hubmann



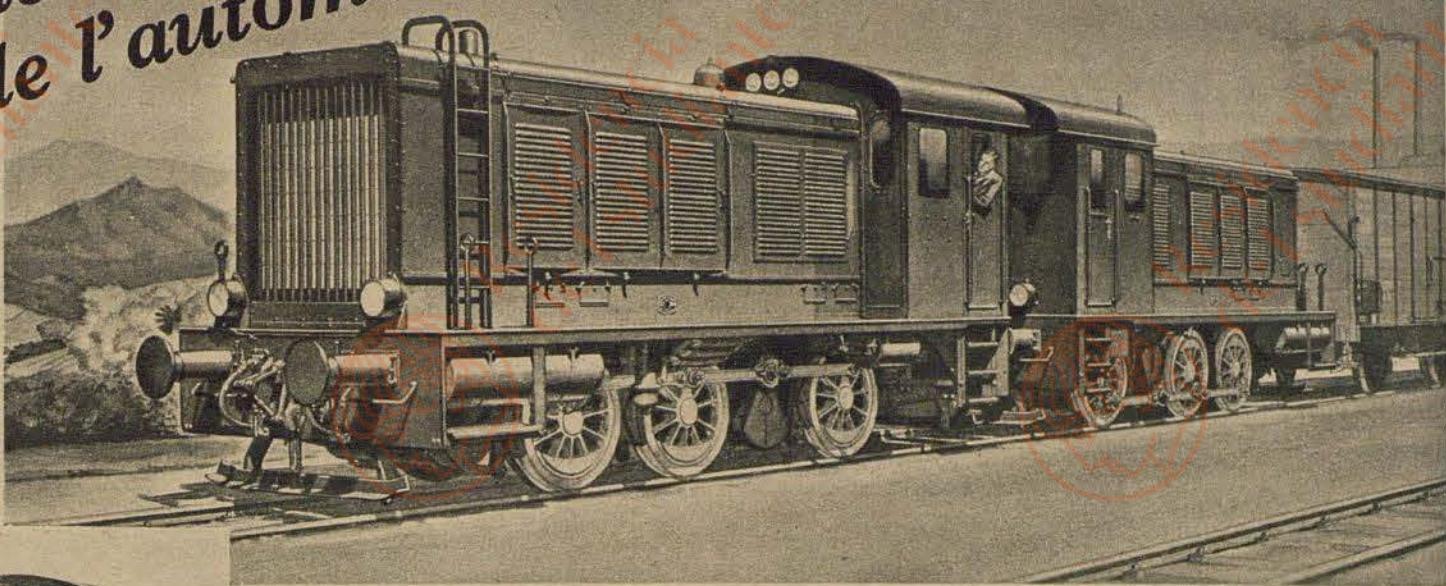
Chaque mouvement, chaque pas s'accompagne du son des castagnettes, à la fois coquet, rythmique et d'une pureté de cristal

L'Espagne danse au rythme des castagnettes



Frappant le sol avec force, puis trépignant avec allégresse, la danseuse espagnole souligne son expression fougueuse en exécutant sa danse nationale, le «boléro»

Les derniers perfectionnements de l'automotrice

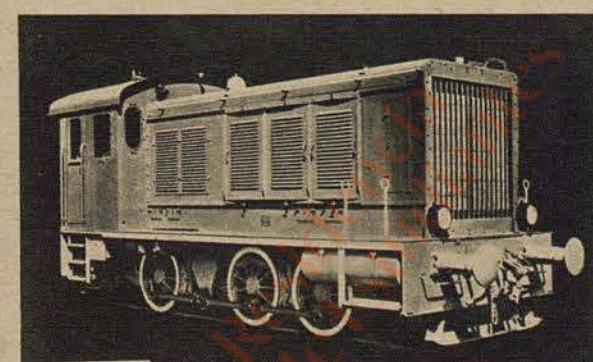


2 automotrices de 360 CV à transmission hydraulique accouplées. On réalise ainsi une double machine d'une puissance de 720 CV dont la direction est contrôlée par un seul homme, d'une seule des cabines.

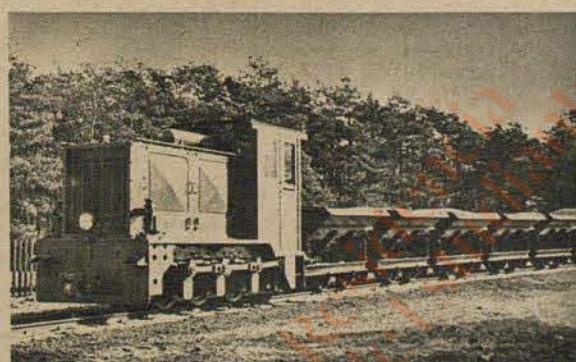
Ces dernières années, l'automotrice a fait ses preuves dans bien des domaines. Les chemins de fer allemands l'utilisent pour les grandes lignes et pour le trafic local. Les établissements industriels l'emploient à la manœuvre de leurs wagons sur leurs embranchements particuliers rattachés au chemin de fer. Les automotrices à voie étroite servent également dans l'industrie du bâtiment.

La "Berliner Maschinenbau A.G., vormals L. Schwartzkopff", qui entreprend actuellement la construction en série d'automotrices du même type en 110, 200, 360 et 550 CV, a contribué d'une façon décisive au développement des automotrices Diesel de moyenne et grande puissance. La construction d'automotrices Diesel présentant de telles performances a été rendue possible grâce aux engrenages hydrauliques qui, par la seule énergie du courant, transmettent la puissance du moteur à l'arbre. Dans cette sorte de transmission tous les contacts métalliques de l'embrayage sont évités; la fatigue des organismes est moindre et le coefficient de sécurité s'en trouve augmenté. Sans l'intervention du conducteur, un changement de vitesse automatique permet à la machine de régler l'accélération de sa marche sur la rapidité maximum correspondant toujours à la résistance du moment donné. Le conducteur, ainsi déchargé, peut porter plus d'attention à la surveillance de la voie.

En vue de rendre l'automotrice capable d'accomplir son service aussi bien sur les voies principales que sur les embranchements, il a été prévu un système de transformation du mécanisme pour 2 vitesses. Le changement de commandes s'effectue quand la machine ne fonctionne pas. Pour l'utilisation particulière des automotrices sur les embranchements, on dispose d'une grande puissance de traction avec vitesse réduite jusqu'à 30 kilomètres-heure. Pour le service sur les voies de trafic, la puissance de traction est moindre, mais la vitesse peut atteindre un maximum de 60 kilomètres-heure. A la transmission hydraulique peut être adapté un système de commande mécanique à distance qui permet d'accoupler deux machines de ces séries, et même des automotrices de forces différentes. Le contrôle du système est effectué par un seul conducteur, d'une seule des cabines des automotrices. Les domaines d'application des automotrices s'en trouvent ainsi considérablement étendus.



Automotrice de 360 CV à transmission hydraulique, avec mécanisme pour 2 vitesses maximum de 30 et 60 kilomètres-heure, respectivement.



Automotrice de 130 CV à 3 essieux, à court rayon, pour les transports lourds de l'industrie du bâtiment.



BERLINER MASCHINENBAU-AG.
VORMALS L. SCHWARTZKOPFF, BERLIN

Cabine du conducteur, dans les voitures des séries de 200, 360 et 550 CV.

Trois aventures avec Hannah

une longueur de plus de 100 mètres, la tête dressée à la hauteur de la poignée de la portière, prêt à foncer. Voici ce qui était arrivé : Mr. Evans avait roulé sur la queue du serpent en train de traverser la route, ce qui, sans contredit, ne plait pas outre mesure à l'animal. A ce propos, imaginons le soulier clouté d'un monsieur écrasant le cothurne en lamé d'or d'une jeune dame, — la scène se passe dans l'autobus, — imaginons encore que cette compression s'effectue sur le petit doigt de pied, il n'est pas douteux que point ne sera besoin d'un crochet venimeux ou d'une taille de 4 mètres pour que l'intéressée réagisse assez violemment et non sans raison, dans les deux cas, voulons-nous dire.

Les expériences que j'ai faites jusqu'à ce jour me permettent de déclarer : le volume de l'homme marié croît proportionnellement au carré de la distance qui le sépare du jour de ses noces ; le danger d'une maladie croît proportionnellement au carré de l'éloignement du médecin ; le danger d'un serpent venimeux, proportionnellement au carré de son éloignement du lieu où il pullule. Qu'Hannah se distingue par une puissance de venin et une défense remarquables, nous l'accordons volontiers, tout en faisant observer que les géants grandissent en proportion de la peur qu'ils inspirent. N'en serait-il pas de même dans le cas de notre géant au puissant venin ?

Mieux vaut assommer que se laisser mordre !

La tête a disparu dans le cuveau. Je me dirige de l'autre côté de la colline, où je retrouve trois de mes Chinois en train de faire la chasse aux insectes. Nous tenons conseil. Nous ranimons mutuellement notre courage, les Chinois se taillent des bambous énormes. J'extrais mon appareil photo du sac tyrolien, et nous nous mettons en marche vers le champ de bataille supposé. Arrivés là, nous nous plaçons en cercle à huit mètres environ du cuveau. Mot d'ordre :

1. — Prendre des photos. Il n'en existe pas encore de la géante en liberté.

2. — La prendre vivante, afin d'expérimenter l'action de son venin sur les animaux.

3. — Mais plutôt renoncer à cela et tuer la bête que se laisser mordre.

L'appareil fut placé sur le récipient dont le fond troué avait servi de cache au serpent, cache d'une efficacité même symbolique. Je fis un signe au Chinois en face de moi. Celui-ci heurta le cuveau de son bambou : un nouveau sifflement, et l'énorme tête réapparut au-dessus du bord. Je ne crois pas faire injure à mes gens si j'avance qu'à cette minute où nous fûmes les yeux dans les yeux avec le serpent, chacun de nous eût préféré laisser l'animal en paix et nous en aurions soupiré de soulagement. Mais il en était de notre témérité comme de bien des actions viriles ; elle était née d'une gaminerie et notre aventure subit son cours, d'autant plus que, pour ne pas perdre la face, nul après coup n'avouerait avoir eu peur.

Un animal sans fin

Me référant aux bruits qui, aux Indes, couraient sur son compte, j'avais cru que notre cobra allait bondir du cuveau et nous attaquer incontinent. Il n'en fit rien. Alors, à l'aide d'une branche fourchue, fixée par l'un de ses

bouts à l'extrémité d'un bambou, nous retournâmes doucement le cuveau. Un second bambou devait l'empêcher de rouler plus loin. La partie antérieure de l'abdomen du puissant animal se coule au dehors, se cabre un instant et, cependant que le second bambou tourne le cuveau, le corps s'étend lentement sur l'herbe, anneau par anneau. Nos yeux s'agrandissent à mesure, nos visages s'allongent de même : Mi-sé-ri-cor-de ! on n'en verra donc jamais la fin !

« 4 mètres ! », je manifeste mon inquiétude. C'est un fait bien connu qu'on surestime comme adversaire l'animal en liberté, surtout en ce qui concerne les serpents.

Il est des images qui demeurent dans l'âme comme les pierres dans la profondeur d'un puits. L'œil vert-jaune, courroucé, d'un léopard pris au piège poursuit, des années durant, les rêves du dormeur dans sa tente ou sa hutte d'écorce. Presque aussi hallucinante était la vision du serpent meurtrier près de son cuveau d'ossements, et si nous disons « presque », c'est à cause de ce calme qui tient du sphinx ; mais, pour ce qui est du symbolisme artistique, le regard du cobra n'a pas son pareil. Sa « froideur » impénétrable et sans geste est comparable à la maîtrise de soi que possède l'homme du même pays. Toute explication du serpent glisserait à sa surface ; il semble être l'incarnation de la haine du natif contre l'intrus étranger.

Quatre paires d'yeux fixent deux yeux ! Je regarde rapidement mes trois hommes : à la grimace que fait le chasseur d'insectes, on dirait qu'il a avalé clandestinement dix comprimés de quinine ; le boy sourit, comme toujours, le plus innocemment du monde, comme s'il ne se rendait pas compte ; le masque du cuisinier n'a rien perdu de l'impassibilité dont il témoigne quand il s'agit de faire danser l'anse du panier. Je tente de prendre une nouvelle photo.

Le cobra s'élance en trombe

Soudain, le cobra — le naja Hannah est le seul serpent à ma connaissance qui part à l'attaque en se redressant — s'élance sur moi d'une distance de 5 mètres, sans effort apparent, telle une bannière de la mort qui se déploie. A un mètre de l'appareil à terre, à 30 centimètres de mon genou droit, je lui porte un coup sec de mon bâton de chêne dans la région gauche de la tête et l'animal a son compte ! Un petit maraudeur n'aurait pas plus facilement raison des fleurs qu'il décapite tout le long du chemin ! J'ai frappé trop fort et il y avait de quoi, vous l'avouerez ! A présent, le serpent était étendu contre le sol, sur le côté droit de la tête, et il apparaissait que le troisième point du programme était exécuté aux dépens des deux premiers. Semblant respirer avec difficulté, le serpent bâilla lentement, à pleine gueule, une fois, deux fois, trois fois, puis il remboîta sa mâchoire inférieure et il lui fallut de 7 à 8 secondes pour se redresser et se mettre en état de défense.

Je me débarrassai de ma veste blanche, la jetant à l'homme le plus zélé, le cuisinier, et le jeu reprit de plus belle. Quatre paires d'yeux y voient plus clair qu'une seule et, en un rien de temps, nous eûmes le dessus. Le cuisinier était chargé d'occuper le serpent, auquel il présentait la veste blanche avec toute l'adresse d'un bande-

rillero, cependant que j'essayais de diriger mon appareil. A la moindre attaque du cobra, les deux autres lui faisaient face avec leurs bambous.

Il fallut deux heures pour que les plaques fussent épuisées et que le point 2 du mot d'ordre fût entré dans la voie de l'accomplissement. Le serpent et nous-mêmes avions plutôt perdu de notre ardeur du début ; l'adversaire songeait de moins en moins à attaquer. A chaque fois que le combat se relâchait, il tentait de s'échapper. Cette fois encore, il fila ; la tête baissée et la nuque légèrement raidie, — attitude caractéristique de la peur — en serpentant vite, il recula de quelques mètres. Un coup sec sur la queue et il rebrousse chemin, il se redresse. Un moment après, détendu de tout son long, il essaye de nouveau de fuir, mais deux bambous enserrent son col, un troisième l'extrémité de l'abdomen. Avec la poignée de ma canne, je ramène sa tête sur le sol, saisie de la main gauche la partie postérieure de cette même tête et la soulève. Pour que les violentes torsions de son énorme corps ne lui permettent pas de dégager son cou de la main qui l'étreint, deux de mes hommes maîtrisent le serpent par derrière.

« Ouf ! » Nous nous regardons en riant. Il y a de quoi : le deuxième point vient d'être accompli, lui aussi ! Mais la bête diabolique nous a donné pas mal de fil à retordre ! Quelle peut-être sa longueur ? Nous la maintenons au sol, nous la mesurons au pas : plus de 3 mètres ; exactement 3 m. 10, comme nous l'établissions par la suite. La mère la plus féconde qui soit est l'action, mais aussi la plus redoutable : car ses enfants se nourrissent en partie d'une autre chair, en partie sur un autre sol, et ils finissent par se tourner contre leur mère.

3 m. 10 de chair à poison dans un sac tyrolien

A trois, nous tenions le serpent à pleines mains ; et voici qu'une nouvelle nécessité s'imposait à nous : comment emporter ces 3 m. 10 de chair récalcitrante, chargée de venin ? Trois heures à pied, une heure de trajet en chemin de fer, une heure par les rues grouillantes de Canton, la grand'ville ? Pour tout bagage, nous n'avions qu'un sac tyrolien, deux petites sacoches, une douzaine de coffrets à cigarettes (pour nos chenilles), quatre flacons grands comme la main et remplis d'alcool et de cyanure de potassium, quelques bandes de sparadrap. Nous n'avions pas le choix. Hannah fut gratifié de deux bandes à pansement au museau, sauf votre respect, afin de neutraliser l'action des crochets venimeux ; il s'agissait de serrer assez fort, mais pas trop, pour ne pas gêner la respiration. Puis nous confectionnâmes quelques cordes avec des lianes très résistantes et, en moins de rien, le cobra fut ficelé à la manière d'un crâquelin de dimension et fourré dans le sac tyrolien. Soyons francs, malgré sparadrap et lianes, je portais ce sac avec moins d'assurance que de coutume.

Rentré chez moi, je n'eus rien de plus pressé que d'ôter au serpent ses liens et de lui administrer des soins préventifs contre une infection possible de la bouche. Cette maladie est la terreur de tout éleveur de serpents. Elle est presque inévitable lorsque la bête a mangé peu de temps avant sa capture. Elle vomit sa proie engluée de sucs gastriques, en partie pour récupérer sa mobilité et être mieux en état de se défendre, en partie cédant à une excitation nerveuse. Or, le serpent ne mâche pas sa nourriture, il avale tout entières souris et grenouilles ; aussi son suc gastrique est-il très

corrosif. Il décompose peau, muscles et os ; seules les parties coriaces, telles que les poils, les sabots ou les serres, sont rejetées. Pour peu que le suc gastrique pénètre dans la gueule, il corrompt les muqueuses et infecte la bouche ; c'est la mort à brève échéance.

Hannah n'avait rien rendu du tout. Mais il n'était pas impossible que, par suite de la forte commotion, le suc gastrique eût pénétré dans sa gueule, et qui sait si la pression prolongée des bandes de sparadrap n'avait pas fini par meurtrir la gencive, susceptible d'inflammation ? Des cobras royaux, on n'en capture pas tous les jours. Nous procédâmes d'abord, avec de l'alcool étendu, à un lavage externe de la gueule fermée, afin d'effacer jusqu'aux dernières traces de sparadrap. Puis, l'un de nous tint l'abdomen du serpent, un autre la tête, un troisième lui ouvrit la gueule en paralysant les mâchoires et, à l'aide d'un large pinceau à poils doux, je lavai soigneusement la cavité buccale avec une solution d'alcool étendu et de « pierre à serpent ».

Fung-Tsin n'est jamais embarrassé

Encore une chose de faite. Mais où loger l'animal ? J'avais bien un local de 10 mètres sur 6, affecté aux reptiles ; mais rien n'avait été prévu pour l'installation de ce géant. Je ne pouvais tout de même pas le loger de compagnie avec les autres serpents, car Hannah dévore ses congénères ; sans compter qu'on ne peut généralement pas mettre des bêtes de petite taille à proximité de plus fortes qu'elles sans qu'il en résulte pour les premières des conséquences des plus fâcheuses. Il fallait donc procéder à la construction d'un logis spécial. En attendant, je fourrai mon serpent dans une cage à insectes vide, en treillis métallique (longueur, hauteur, largeur : 60×30×25) ; on avait enlevé la terre qui recouvrait le plancher en tôle incurvée et on avait rempli ce dernier d'eau ; le tout était juste de la taille de notre géant.

Quelques jours après, la nouvelle cage était prête et j'étais en train de calculer le minimum d'énergie qu'il nous faudrait à tous pour effectuer le déménagement. Vint à la rescousse mon chasseur de serpents Fung-Tsin, retour du « pays ». D'un coup d'œil, il jugea la situation et demanda :

— Dois-je le transporter ?
— Comment vas-tu t'y prendre ?
— M' tsai pah ! Ne vous en faites pas !

C'était sa locution habituelle lorsqu'il avait affaire à des serpents venimeux qu'il s'agissait de mater ; on ne savait pas exactement au sujet de qui d'entre nous il ne fallait pas s'en faire, de lui, des autres ou du serpent.

La cage à insectes où logeait le géant était posée à hauteur d'homme, sur un récipient destiné à l'élevage. Le serpent était à ce moment déjà fort excité par la présence et les mouvements de cinq hommes à sa proximité. Il tendait la tête du côté où l'on cherchait à approcher, dans une attitude défensive, immédiatement derrière le treillis métallique, à 2 centimètres du plafond de la cage. Il paraissait impossible d'en ouvrir la porte sans que le serpent nous bondît à la figure au même moment. Fung tire de sa poche sa seule arme habituelle pour la chasse aux serpents venimeux : un sac court, en toile grise ; il s'approche de la cage d'Hannah, tend son sac ouvert entre le pouce et l'index de la main gauche et le tient devant la porte, à la hauteur de la tête du serpent.

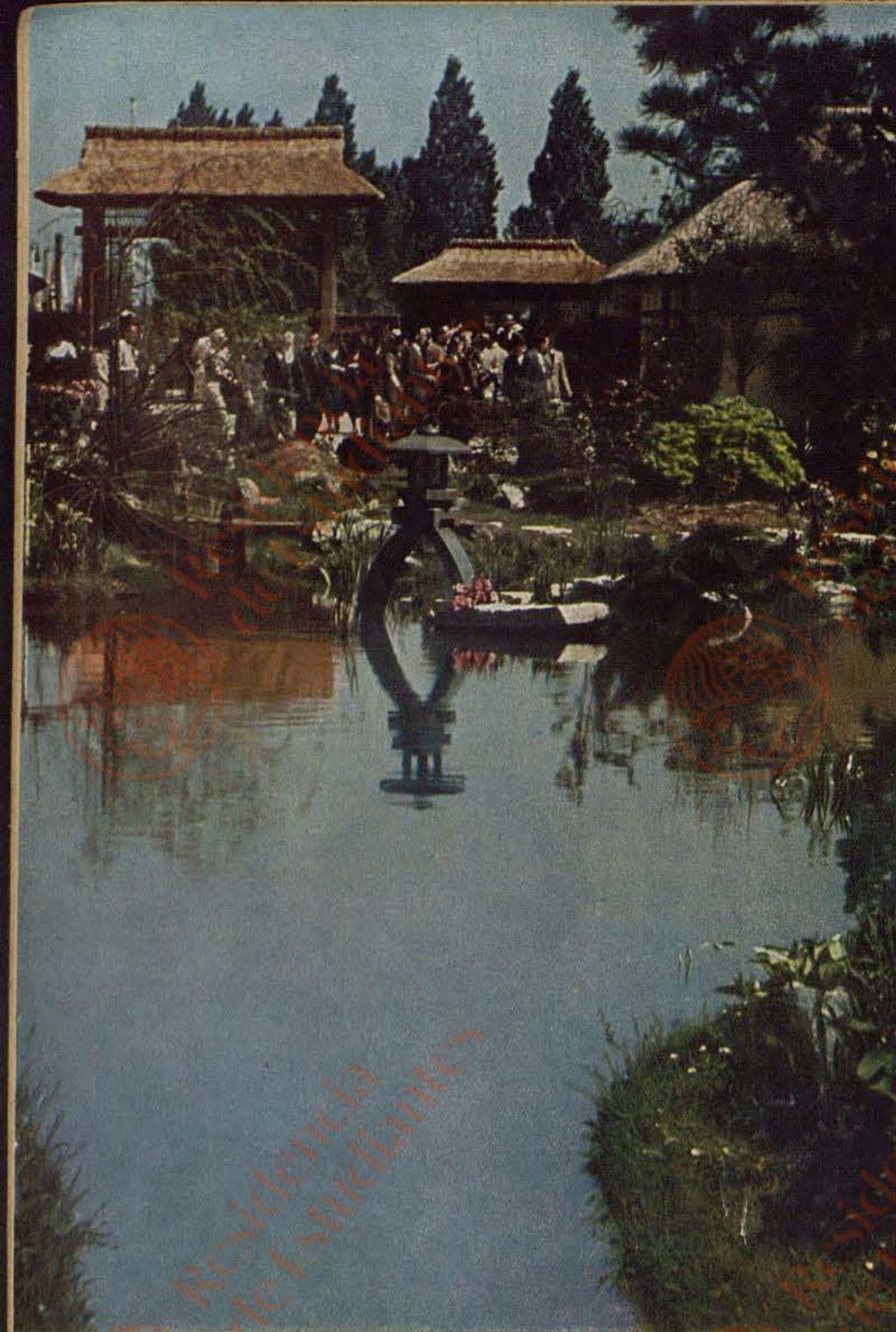
Sa bouche étendue s'arrondit, tout comme s'il s'apprêtait à jouer de la flûte ; ses yeux, qu'il dirige sur le cobra, ont l'éclat vitreux des yeux du

Suite page 42



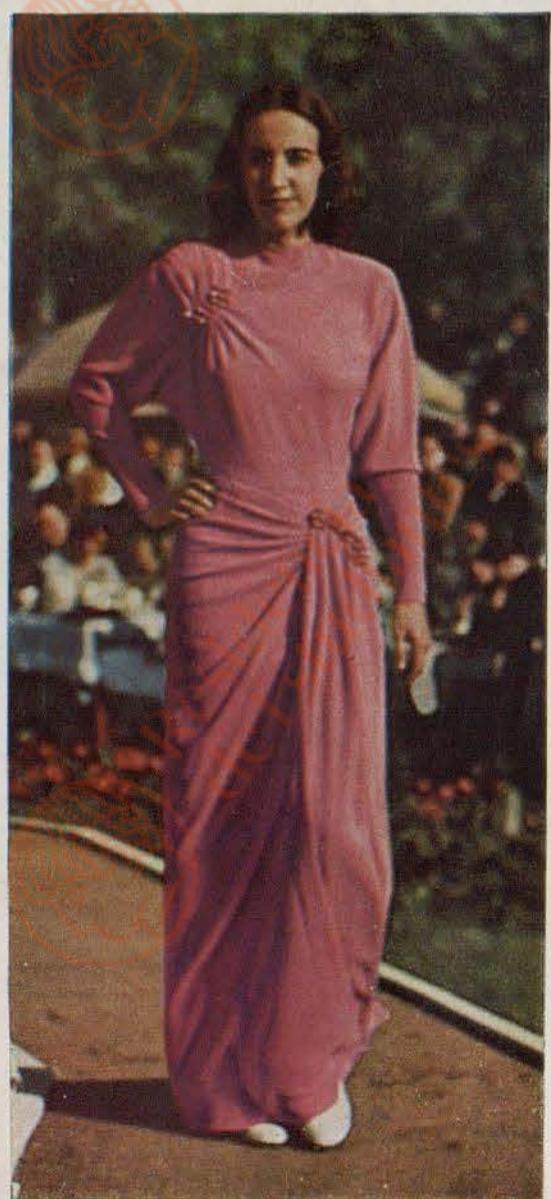
Trois jeunes filles dans un bateau

Loin des soucis quotidiens, rafraîchies par la brise de la mer, elles passent leurs courtes vacances d'été dans les aimables baies de la Riviera italienne. Photo: Dr. Bricarelli



Des « fleurs » d'une espèce rare ...

Gracieuses au possible, de jolies femmes défilent sur le podium. Elles présentent les dernières créations de la mode et exercent un attrait irrésistible sur le public

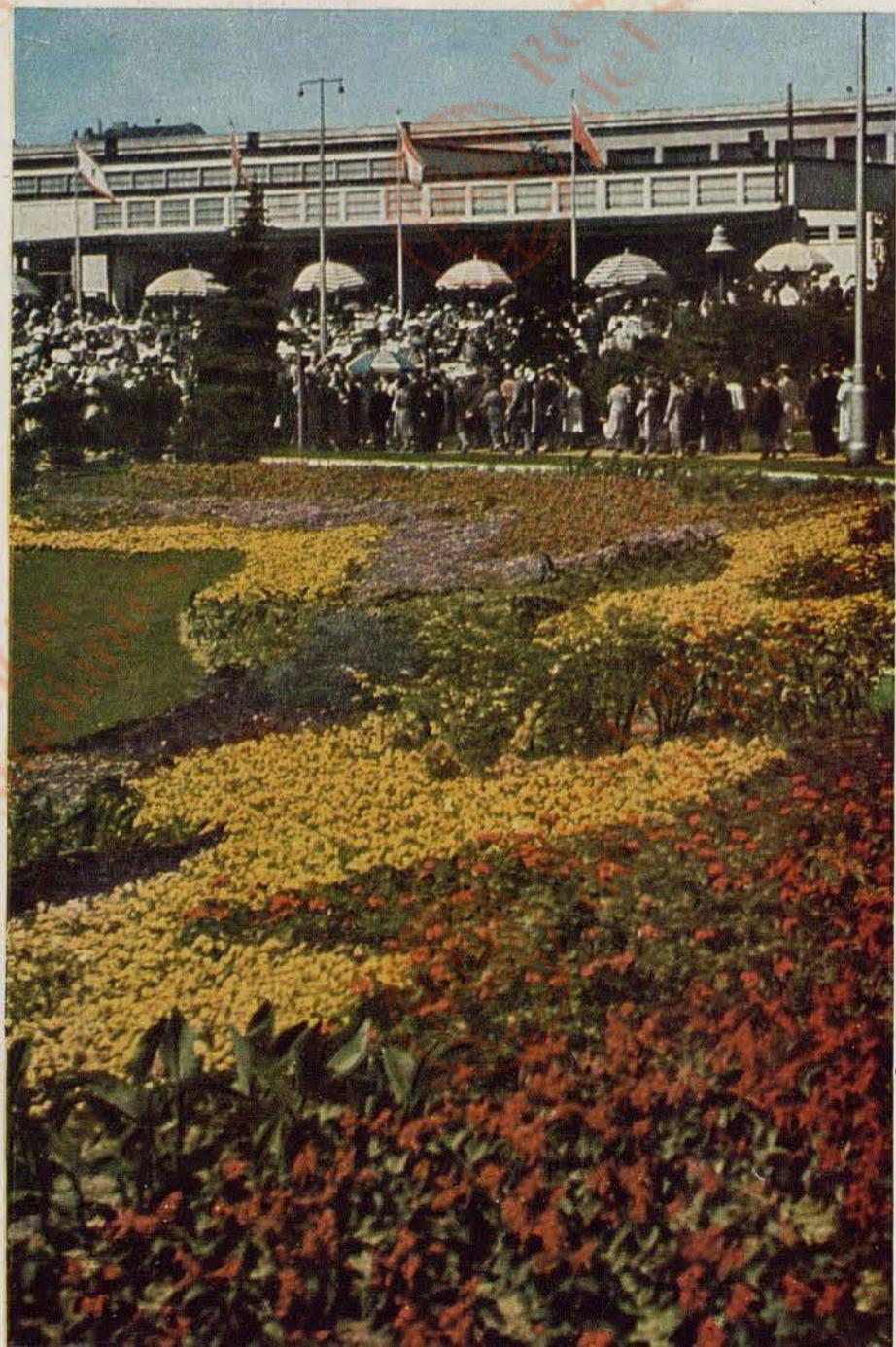


Tokio? Non, Berlin
L'exposition de fleurs de 1941 a enrichi les terrains de la foire de Berlin d'un immense jardin d'ornementation dont le centre attractif est constitué par le pavillon japonais. Celui-ci a créé de toutes pièces l'ambiance d'un paysage d'une grâce pittoresque que les Berlinois ne connaissaient encore que par les gravures sur bois japonaises

Splendeurs florales et enchantement de la mode

Clichés Perckhamer

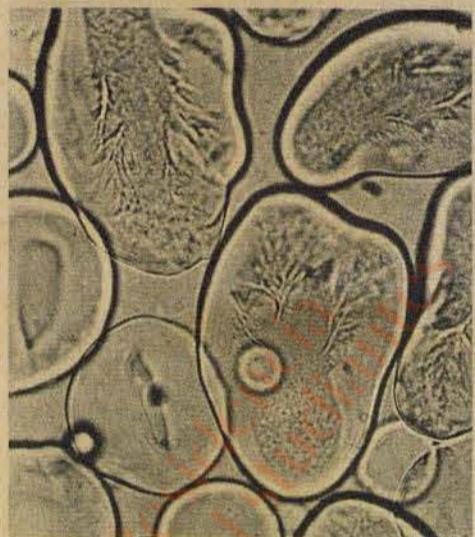
Jeux des formes et des couleurs
Les parterres sont en fleur et s'étendent au loin; ils reflètent toutes les couleurs de l'été et sont le cadre rêvé de cette exposition de la mode



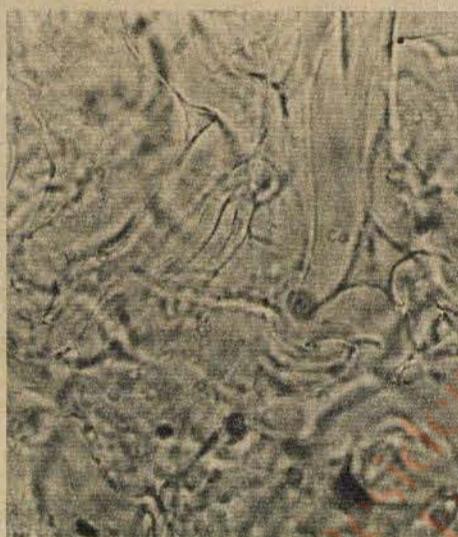
Le microscope, auxiliaire de la cuisine et éducateur



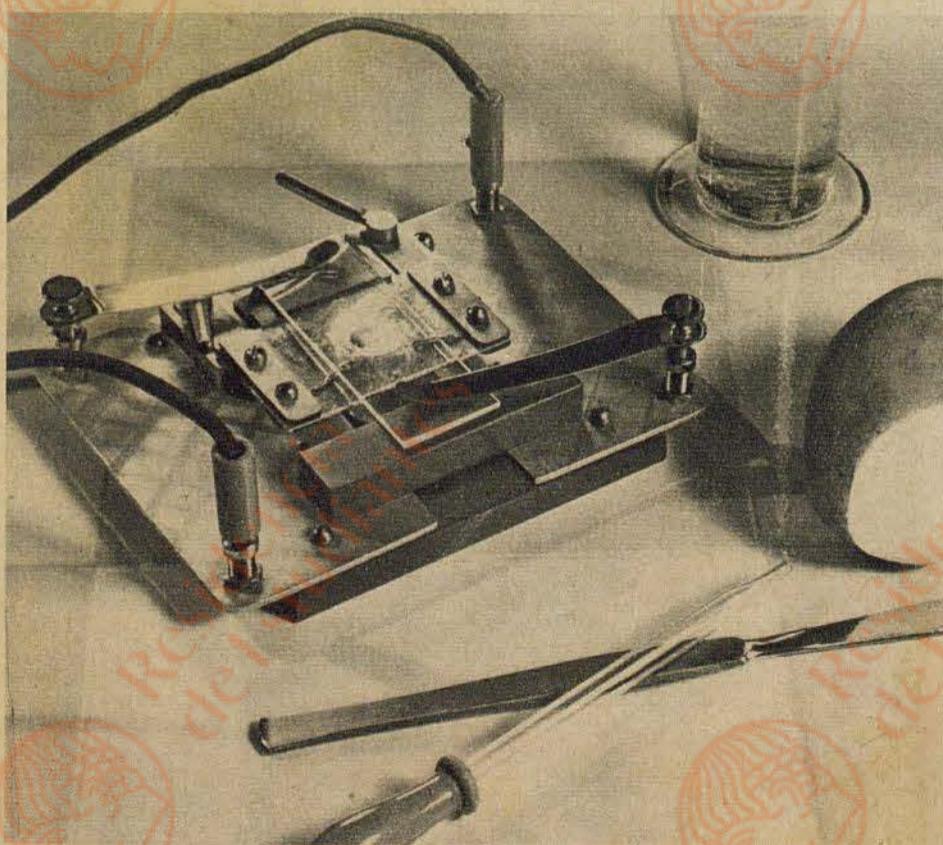
Une goutte de pomme de terre crue râpée, 600 fois grossie, montre au microscope les cristaux d'amidon qui constituent la valeur nutritive essentielle de la pomme de terre, soit 20,0/0, contre 2,0/0 d'albumine, 1,0/0 de corps gras, 1,0/0 de minéraux, sans parler de l'importante substance complémentaire que représente la vitamine C. Mais personne ne mange de pomme de terre crue. Que reste-t-il donc de ces valeurs nutritives quand la pomme de terre est cuite?



Presque tout, si l'on culte la pomme de terre en robe des champs. Les grains d'amidon gonflent sans se dissoudre, notamment lorsque l'on se sert d'eau « dure », c'est-à-dire contenant de la chaux



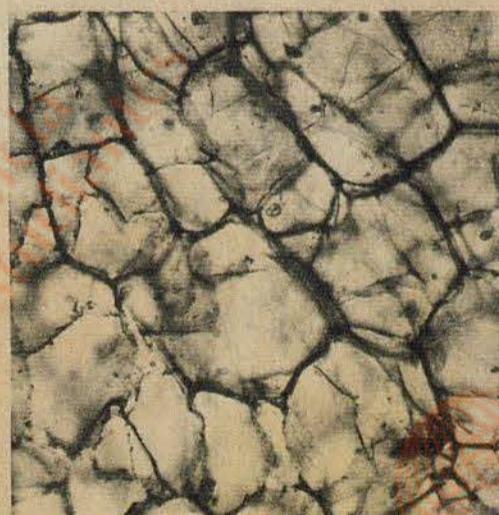
Presque rien, si l'on pèle la pomme de terre avant de la cuire. Les cristaux d'amidon, agglutinés et délavés, sont jetés à l'évier avec l'eau qui a servi à cuire la pomme de terre; la vitamine C elle-même est en partie perdue



Le « docteur de cuisine » : fourneau micro-électrique. Cet instrument permet d'observer exactement les transformations biologiques et chimiques des aliments produites par la cuisson. Nous lui devons aussi de savoir que cuire lentement les aliments dans de l'eau qui n'est pas « dure », c'est leur enlever les substances nutritives, alors que, cuits dans une eau riche en chaux, ils conservent leur valeur alimentaire Clichés: Croy



Ce n'est pas un arbre antédiluvien, mais une pointe d'asperge, grossie au microscope. Ainsi que tous les légumes, l'asperge doit être cuite comme le demande notre « docteur de cuisine » pour conserver ses qualités nutritives et son goût. On ajoutera à l'eau de cuisson un sel minéral sans saveur, appelé « hydro-protecteur des valeurs nutritives », qui, tout en protégeant les matières alimentaires, permet un temps de cuisson moins long. Qu'en dit le microscope ?



Cellules d'asperge cuite avec l'hydro-protecteur. La structure des cellules n'a pas été attaquée, les matières nutritives y ont été entièrement conservées. L'asperge est restée ferme et pleine; elle est nutritive, facile à digérer et a conservé son bon goût



Et voici comment se présente l'asperge « tuée » par la cuisson : les parois des cellules sont détruites, leur contenu est délavé, l'asperge n'a plus aucune valeur nutritive; elle est à la fois molle et blandieuse et n'a guère d'arôme ni de goût

Trois aventures avec Hannah

serpent. « C'est du bluff », me dis-je, sceptique. A présent, le voilà qui appuie le pouce de la main droite sur l'extrémité inférieure de la porte de la cage. — « Il n'osera pas ! », me fais-je à moi-même, sans doute pour m'excuser de ne pas empêcher cette folie. « Du bluff, rien que du bluff ! »

Mais non ! Pas possible... C'est que c'est vrai !... Il ouvre... imperceptiblement... tout doucement... la porte... d'environ... hum !... d'environ un centimètre... « Celui qui agit manque toujours de conscience ; la conscience seule est le propre de celui qui contemple. » C'est bien possible après tout... mais il peut tout aussi bien arriver que, en ne dépassant pas le stade de l'observation, on ne soit pas plus avancé au point de vue conscience morale. D'ailleurs j'ai laissé passer l'instant : intervenir ce serait maintenant faire perdre contenance à l'acteur de ce drame, annihiler sa concentration et ce temps-là suffirait pour que la tête du serpent émergeât de l'interstice.

Nous quatre, nous en restons stupéfaits

Fung... a... fini... par... bouter... le sac... par l'ouverture... à l'intérieur !... Maintenant il ouvre... tout doucement... millimètre par millimètre... la porte !... Et cela continue !... Il bouche... l'ouverture... à la hauteur... de la tête du naja... à l'aide... du sac béant ! Nous en restons stupéfaits

tous les quatre. Nous ne respirons qu'à peine, afin d'éviter le moindre mouvement qui pourrait exciter davantage le serpent ou distraire Fung. Je n'y tiens plus, je détourne quelques instants mon regard.

Et voici... que... la porte... s'ouvre... dans toute sa largeur ! Lentement... il continue à l'ouvrir... lentement... millimètre par millimètre... toute grande... en arrière ! Nos yeux cillent, nous avons la gorge serrée : nous nous attendons à chaque instant à voir apparaître la tête du serpent ! Elle va passer en dessous du sac ! Quant aux suites, nous n'osons pas y songer. Mais le serpent reste immobile, dressé de toute sa stature, il fixe l'extrémité supérieure du sac mouvant et, par delà, le chasseur. Que le sac ait une solution de continuité par le bas et que cela soit le chemin de la liberté ! Voilà qui dépasse l'entendement et l'expérience de notre animal.

Qu'est-ce... qui... se... prépare... ? Le chasseur lève le bras droit jusqu'à hauteur du plancher de la cage. A présent — il est fou, ma parole ! — il avance... la main droite... sous le sac... dans le fond... de la cage... toujours plus au fond... il atteint... le serpent ! Cela à travers une ouverture de 25 centimètres... dans la cage... qui est occupée... par le corps d'un serpent ! Le dos en bas... la main glisse... jusqu'au milieu de la cage... et là... le pouce se dresse le long de la paroi cependant que... le petit doigt se plie dans l'autre sens et qu'entre eux deux l'index et le médius palpent l'animal !

Mais enfin, tout de même, le serpent ne perçoit-il pas cette main humaine ? Pourquoi ne réagit-il pas ? Les doigts écartés... empoignent... parmi les spires... le corps du serpent... le plus qu'ils peuvent. Et maintenant

ils soulèvent du sol... une poignée de spires... lentement... lentement... tout en ne cessant pas... d'agiter... le sac... devant la tête de l'animal... et en le sortant de la cage.

Là, cela y est... Le serpent est dehors... L'homme tourne... la main... droite ; la partie antérieure de l'abdomen dressée, le serpent perd son point d'appui, il bascule vers le bas, les anneaux encore libres suivent en glissant. Fung-Tsin se recueille quelques secondes puis, tenant la bête à bras tendu afin de préserver ses jambes nues jusqu'à mi-cuisse, il atteint la nouvelle cage. Rendu à ses nouveaux foyers, le cobra s'avise seulement de donner de la tête contre les parois, pendant que les quatre hommes se pressent tout autour, riant et soupirant d'aise.

De la théorie à la pratique, il y a une marge. Le cobra royal est, comme beaucoup d'autres serpents, un animal du type visuel, à ce point que les autres sens n'entrent pas en ligne de compte lorsqu'on attire son attention par la voie optique, comme elle l'avait été ici, par le sac et la physionomie de Fung. D'autre part, les serpents sont insensibles au toucher, tel que celui qui exerce la main de l'homme, parce que leur réaction consiste précisément en un frottement de tout le corps à même le sol.

Mais le charmeur de serpents le sait-il ? Non. Les charmeurs professionnels se distinguent par une anomalie mentale plus ou moins prononcée que du point de vue de la médecine européenne on peut désigner comme une déficience et à laquelle ils doivent de ne pas avoir conscience du danger qui les menace. Ou bien ils se considèrent comme immunisés, en quelque sorte doués de vertus magiques qui les rendent invulnérables —

leur entendement spirituel et religieux regardant les serpents comme des être apparentés — ou bien ils sont sujets à une anomalie mentale (dans le sens où la médecine européenne prend ce terme). On a parfois l'impression que d'être saisis par les mains de ces hommes, et sans que pression s'exerce, les serpents recouvrent leur calme.

De plus, en Extrême-Orient, l'homme est plus féminin que l'homme d'Occident. Cela n'a rien de péjoratif ; nous voulons seulement dire que, dans notre cas, il a conservé l'instinct féminin plus proche de la nature, et presque complètement perdu pour l'Européen ; cet instinct est comme un entendement inconscient, d'où une action conforme au but recherché.

Le diable d'animal s'est évadé

Il y a des mois que Hannah loge dans ma ménagerie, je veux dire dans un compartiment de « dame seule ». Mais l'homme sensible et savant ne résiste pas au caractère fascinant de l'attitude altière dont elle ne se départ à aucune heure du jour. Elle semble être constamment le représentant d'un monde avec lequel tous les ponts sont coupés.

J'habite un grand jardin cultivé, en dehors de la ville de Canton, où il n'y a pas encore l'électricité. Un soir, je rentre tard, vers onze heures, et je viens juste d'allumer la lampe à pétrole dans la pièce principale de mon logis. Et j'entends, venant de la pièce à côté, le glissement bien connu, l'espèce de raclement d'un grand corps de serpent sur la terre nue ; et puis j'entends encore le siflement perçant qu'en Asie, à part la vipère rousse, le cobra royal fait seul entendre.



« Du calme ! » Je tourne lentement la tête à gauche. La porte de la pièce voisine est ouverte. Dans l'embrasure se dresse de tout son long le serpent royal. Je m'entends proférer en chinois et en d'autres langues : « Le grand diable ! — Evadé ! — A pénétré jusqu'ici — par l'ouverture — ménagée — par une tuile qui manque au plancher de la maison chinoise — il veut se venger ! »

Entrecoupées par ces mots embarrassés, mes pensées passent comme un courant électrique : « Vite, prenons la lampe, vivement à l'étage supérieur, fermons la porte ! » — « Et demain, juste au moment où tu t'y attendras le moins, il aura ta peau, probablement dans la salle de bains ! »

Comme si ma conscience s'était détachée de mon corps, avec le froid intérêt d'un observateur étranger je vois un homme qui, la lampe à pétrole d'une main, un coussin de l'autre, se dirige lentement vers le serpent. Le cobra royal est un animal diurne : il est démonté par le contraste entre le faisceau de lumière au-dessus de sa tête et l'obscurité tout autour de lui : il est aveuglé, désorienté. Il se redresse à mesure de son excitation, mais comme rien de violent n'accroît celle-ci, la tête ne surgit qu'à mi-hauteur ; il faut dire aussi que la lumière du haut et qui l'aveugle presque douloureusement maintient l'animal dans cette position baissée. C'est ainsi que, derrière le coussin protecteur, il cède à la pression légère et intermittente mais obstinée de mon pied, se laissant repousser jusqu'au milieu de la pièce voisine.

La conscience isolée pressent ce qui va arriver : dans le mur du fond, il y avait autrefois un lit de repos chinois en alcôve ; après sa disparition il est resté, sur trois côtés, un emplace-

ment libre, de deux mètres sur un mètre de dimension. C'est là que se décidera la bataille. Après vingt à trente secondes de répit, le coussin et la lampe recommencent leurs évolutions. Protégé par le coussin, je dirige du pied gauche le serpent fuyant la lampe, je le ramène avec prudence et lenteur jusqu'au milieu de la paroi du fond, je l'accueille dans l'espace vide. Là, je vois ou sens quelqu'un qui heurte la lampe contre un escabeau, avec un grand bruit de l'abat-jour ; qui de sa main rendue libre, saisit une caisse posée sur la table, et lance l'objet à toute volée sur le serpent.

Inondé de fines gouttelettes de venin

Il fallait s'y attendre : avant même que le fond de la caisse jetée en biais ait recouvert l'animal, voici déjà la tête énorme qui passe au-dessous et se dresse. Je la foule du pied gauche, saisis de la main droite la nuque du serpent, jette le coussin au loin, saisis de la main gauche à son tour, lève le pied, redresse la partie antérieure de l'abdomen et je siffle... je siffle... à m'en faire éclater les joues ; sur quoi, le boy arrive en courant des communs situés à quatre-vingts mètres de là. Il faut être d'Extrême-Orient pour savoir ce qu'il en coûte de faire venir à coups de sifflet, après onze heures du soir et d'une distance de quatre-vingts mètres, un serviteur endormi !

Il détache les anneaux qui s'étaient enroulés autour du pied de la table et des montants, et nous transportons le géant chez lui. Rapide comme l'éclair, il se redresse de toute sa hauteur, et frappe la paroi de verre devant laquelle nous nous tenons. L'animal est en fureur, et il lance contre la vitre, une pluie de fines gouttelettes de venin. J'envoie le serviteur au lit.

Ensuite, je me rends à la cage du serpent se reposant à la manière asiatique, accroupi. Alors, les yeux dans les yeux, contre la glace où glissent verticalement des gouttelettes de poison, je lui dis : « Pourquoi donc ô roi des serpents, pourquoi donc t'es-tu laissé prendre au piège ridulement enfantin d'une tuile qui manquait au plancher, pour revenir dans l'enfer des hommes ? J'ai perdu le sens de la nature propre aux primitifs et avec lui la compréhension instinctive de l'horizon vital des animaux. C'est pourquoi il me manque aussi cette absence de nerfs, cette assurance de soi-même qui permettent de t'approcher, toi et les tiens, à un degré qui correspond à l'intérêt que je te porte. Cette déficience est cause de ce que je t'ai, aujourd'hui, fait mal pour la deuxième fois. Cela me cause de la peine : intérêt n'est pas cruauté !

« Demain je te rends à la liberté des bois ! »

Courte et bonne... /

Anecdotes du monde entier

Louange méritée

Le compositeur français Mermet rencontre au foyer de l'Opéra, à la fin d'une première, son confrère italien Rossini. Le maestro a la mine rembrunie. Mermet cherche à expliquer pourquoi l'œuvre n'a pas rendu ce que l'on espérait.

— Le ténor était enrhumé... la cantatrice fatiguée... les choristes aussi... et puis la salle ne rend pas les sons.

— Une bien honnête salle, murmure Rossini.

Incurable

Le portraitiste américain Whistler s'entretenait, un jour, avec un jeune peintre et faisait la critique de ses travaux.

— Je ne puis donc peindre les choses telles que je les vois ? finit par dire celui-ci, un peu mortifié.

— Mais si, répondit Whistler en haussant les épaules. Le malheur, c'est que vous voyez les choses comme vous les peignez.

Reproche justifié

Le grand écrivain norvégien Knut Hamsun vivait à Copenhague vers le début du siècle et y rencontra chaque jour un de ses compatriotes, l'écrivain Thomas Krag. Un jour, Krag, pris de mélancolie, voulut se pendre. Hamsun lui dit qu'il avait toujours désiré voir pendre un auteur et demanda d'assister à l'opération. Krag voulut bien et emmena chez lui Hamsun, avide de sensations. On ne tarda pas à trouver le crocheton convenable ; mais, les préparatifs terminés, Krag éprouva soudain le besoin de remettre la chose à plus tard. Alors, Hamsun, le regardant avec indignation, lui dit d'un ton plein de reproche :

— Et tu appelles cela de l'amitié ?

Il connaissait son pays

Un jeune juge, voulant mettre dans l'embarras l'écrivain anglais Jonathan Swift, lui demanda qui l'emporterait dans le cas d'un procès entre le diable et le clergé. Swift répondit placidement :

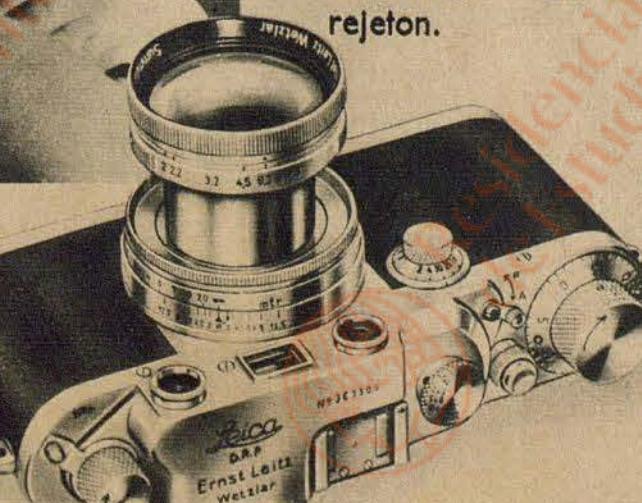
— Le diable, évidemment. Il a toujours eu les juges anglais de son côté.



avec le

LEICA

qui est toujours prêt



ERNST LEITZ · WETZLAR

Et pourtant ils se meuvent !

LA DISTANCE QUI SEPARÉ L'AMÉRIQUE DE L'EUROPE CROît D'ANNÉE EN ANNÉE DE 32 CM

LES dernières recherches scientifiques confirment la théorie d'Alfred Wegener relative au déplacement des continents.

Nombreux doivent être nos lecteurs qui, à la vue d'une mappemonde, ont été frappés de la surprenante analogie existant entre les contours des côtes qui se lont vis-à-vis dans l'océan Atlantique : à chaque saillie importante de la côte sud-américaine correspond un creux de la côte africaine. Il en va à peu près de même pour les côtes de l'Amérique septentrionale, mais le fait saute moins aux yeux, parce que les granulaires îles du Groenland, de Terre-Neuve, d'Islande et de Grande-Bretagne empêchent jusqu'à un certain point de constater ce phénomène de géographie unique en son genre.

Ce fait a été, pour le géographe et l'explorateur polaire Alfred Wegener, le point de départ de sa théorie du déplacement des continents. Il se dit que le véritable support des continents est constitué par une matière très lourde, sur laquelle « flottent » les continents plus légers, tels des glaçons de proportions immenses.

Bien entendu, il ne convient pas de prendre le mot « flotter » dans son sens courant, puisqu'en pratique la couche inférieure est un corps solide. Elle possède néanmoins — eu égard aux dimensions énormes de notre globe terrestre — certaines propriétés qui se retrouvent dans certains liquides très épais. Sous l'influence de forces volcaniques et qui tendent à les éloigner des pôles, les glaçons continentaux sont tantôt déchiquetés, tantôt heurtés les uns aux autres ou repoussés mutuellement. Tout cela à une lenteur infinie.

L'hypothèse hardie du professeur Wegener fut diversement accueillie par les savants : les uns l'adoptèrent d'enthousiasme, les autres la combattirent éperdument. Mais il n'y a aucune erreur possible : tout concorde à faire croire que les continents, séparés aujourd'hui par les océans, n'ont formé jadis qu'un seul tout.

Quant à l'« élasticité » de la croûte terrestre, les géophysiciens s'en portent garants.

Détaché depuis des millions d'années

Les géologues soulignent que la composition géologique de l'Afrique occidentale est identique en bien des points à celle de l'Amérique du Sud orientale. Seule la théorie du déplacement des continents explique pourquoi maintes chaînes de montagnes, cessant brusquement au bord de l'Europe occidentale, se retrouvent tout à coup au Groenland ou en Amérique du Nord, où les falaises dominent en fait la côte. La nouvelle théorie suffit à expliquer également les origines des principales chaînes de montagnes : il y a des millions d'années de cela, le continent américain s'est détaché de la masse euraso-africaine et, depuis, il s'éloigne toujours davantage de nous, en direction de l'ouest. Les bords antérieurs, donc occidentaux, du continent américain présentent une ondulation marquée. Et cette ondulation n'est autre que la longue chaîne de la Cordillère des Andes. L'Inde anglaise constituait une partie de l'Afrique, probablement à l'emplacement

fois vraisemblable et satisfaisant toutes les hypothèses de phénomènes qu'on ne saurait interpréter sans son secours.

Autant d'arguments, d'indices en faveur de la théorie de Wegener, mais non des preuves d'un caractère absolument convaincant. Seule une constatation irréfutable peut servir de preuve certaine : il est exact que les continents se meuvent aujourd'hui encore. La géodésie moderne, c'est-à-dire la

science et la technique de la mesure de la terre, s'est donnée, entre autres, pour tâche d'en faire la démonstration. La question de savoir si la position géographique de deux localités l'une par rapport à l'autre est sujette à des modifications est d'une importance à ce point décisive pour toute notre conception du monde, qu'avant le début de la guerre on procédait régulièrement sur plus de soixante-dix points diffé-

rents du globe, à des mesures internationales exactes de la terre. L'une des stations d'observation parmi les plus réputées se trouve à Potsdam.

A 25 centimètres près

Les méthodes modernes de mesure astronomique et les instruments sont à ce point perfectionnés qu'on est à même aujourd'hui de déterminer exactement, à 25 centimètres près, les variations intervenues dans la distance qui sépare Potsdam d'Honolulu ou de Madagascar.

Cela semble à peine croyable, rien de plus vrai cependant : ce merveilleux exploit de la technique des mesures a été rendu possible grâce à l'ingénieuse combinaison de l'observation des astres, de la chronométrie et... de la télégraphie sans fil.

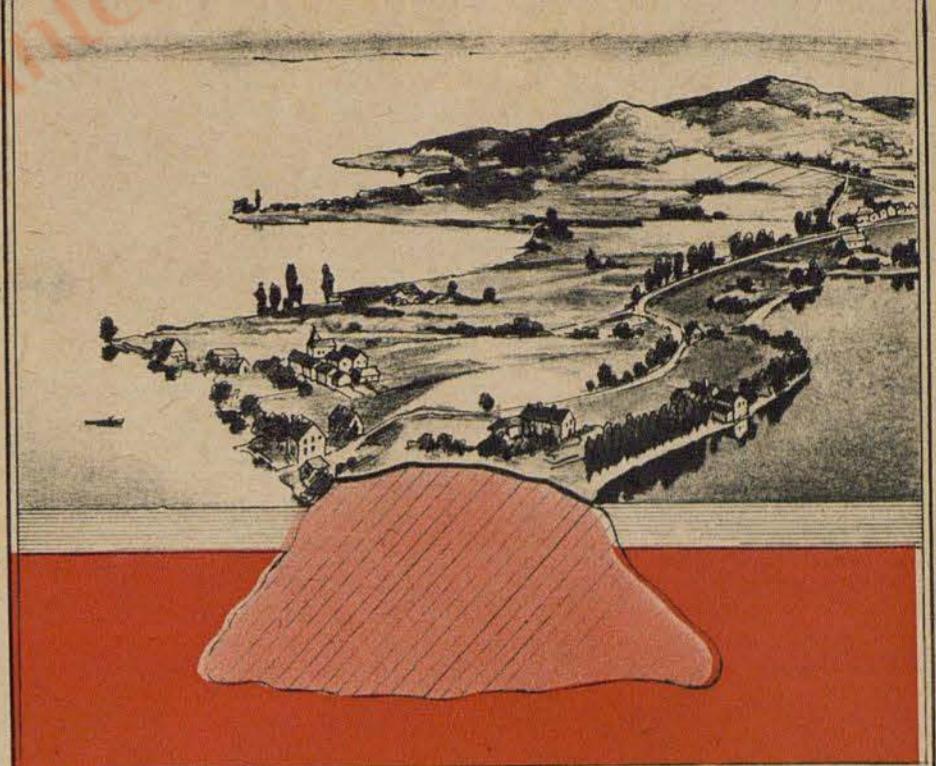
On part du fait que la verticale de chaque étoile, en n'importe quel endroit du ciel, peut être repérée avec la précision la plus absolue. Pour déterminer ce « point culminant », on utilise les « instruments de passage », c'est-à-dire non pas les lunettes qui agrandissent l'image d'un corps céleste, mais celles qui enregistrent le mouvement apparent d'un de ces corps à travers le firmament.

L'instrument de passage est pourvu d'un dispositif graphique qui décrit sur une bande de papier le mouvement de la lunette. Lors de la détermination des longueurs terrestres, on a également capté, à Potsdam, des signaux semblables émis de Tokio, des îles Sandwich et de 73 autres stations, et on les a enregistrés sur une bande portant les indications horaires de Potsdam.

Aucune erreur n'est possible

La multiplicité des stations qui participent à l'évaluation internationale des longueurs exclut pratiquement toute erreur d'importance, car il se

agit par trop invraisemblable que la totalité des stations, européennes, amé-



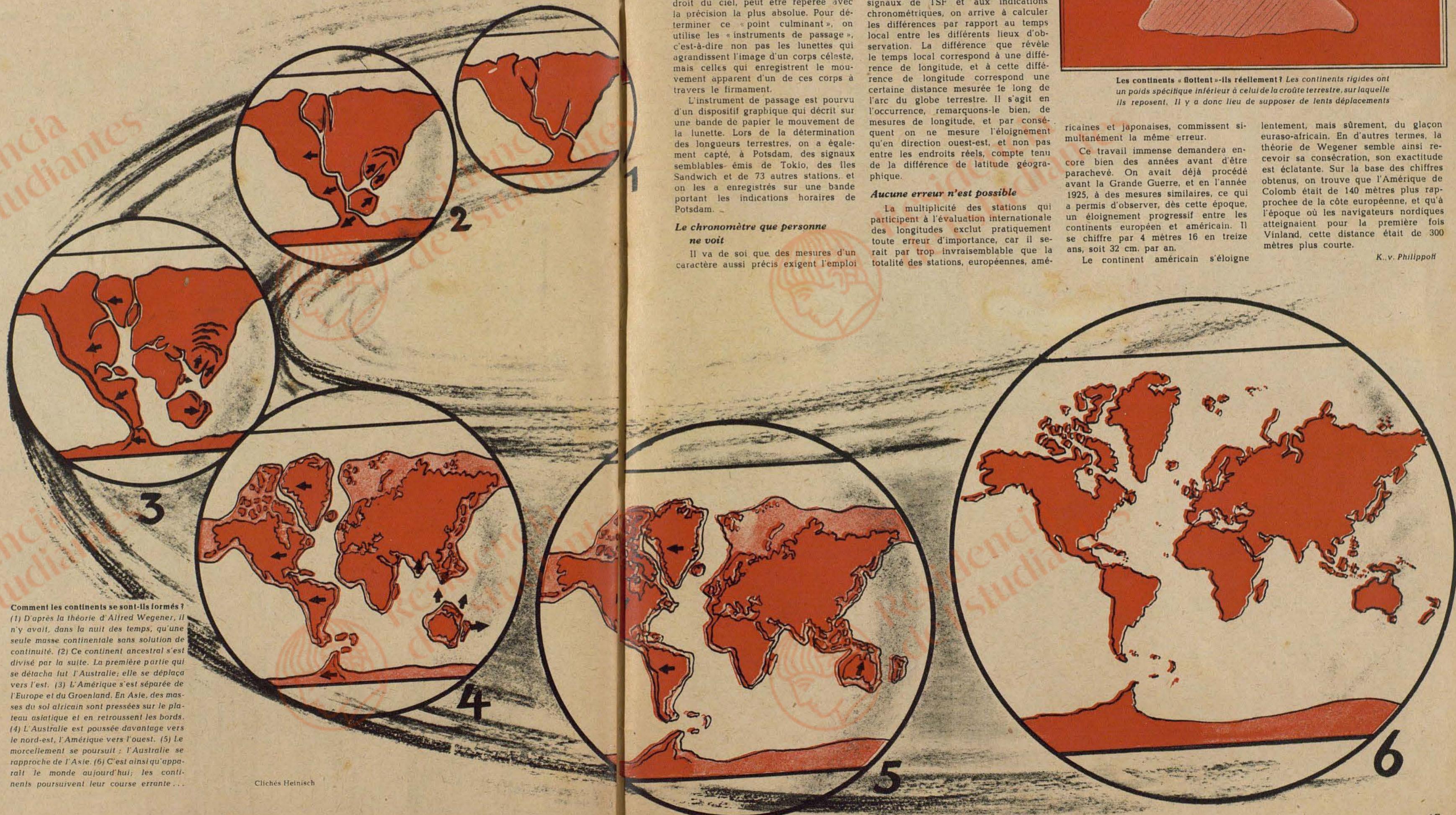
Les continents « flottent »-ils réellement ? Les continents rigides ont un poids spécifique inférieur à celui de la croûte terrestre, sur laquelle ils reposent. Il y a donc lieu de supposer de lents déplacements

ricaines et japonaises, commettent simultanément la même erreur.

Ce travail immense demandera encore bien des années avant d'être parachevé. On avait déjà procédé avant la Grande Guerre, et en l'année 1925, à des mesures similaires, ce qui a permis d'observer, dès cette époque, un éloignement progressif entre les continents européen et américain. Il se chiffre par 4 mètres 16 en treize ans, soit 32 cm. par an.

Le continent américain s'éloigne

K.v. Philippoff



Clichés Heinisch

La cueillette des imperméables

*A l'époque des pluies,
dans la forêt vierge,
le tout est d'avoir
une dose d'ingéniosité*

Clichés: Edith Boeck

Attention, nous y sommes ! Dans la forêt vierge, la période des pluies est marquée par des orages. Comment le pâtre mexicain s'abritera-t-il ? C'est bien simple : une grande toile de caoutchouc, percée d'un trou en son milieu et par où passera la tête, l'homme et son cheval n'ont plus rien à craindre



De l'eau à l'intérieur seulement. Telle est la devise des pots que ce Mexicain, venu de loin, porte à la ville. Une tresse de joncs protège tant la marchandise que le marchand



Craquera-t-il ou non ? Un imperméable en feuilles de bananier, pratique, peu coûteux, imprégné. Sur mesure

«Et l'eau ne le perce pas !» Notre envoyée a tout de même quelques doutes. Mais le Mexicain se contente de sourire. Aussi bien, son chapeau de paille en a vu d'autres. Et sous la doublure de caoutchouc — qu'on peut se procurer à tous les coins de rues de Mexico — il se joue de la pluie



On vient de cueillir ce parapluie d'un arbuste. Une feuille éléphantique et sa tige. Ici, on a le droit d'être distract et d'oublier son parapluie; on en retrouve uu de rechange à chaque pas



Voici qui est plus élégant encore. A Mexico-City, le manteau et le parapluie en cellophane se portent beaucoup. Que la pluie exagère un tant soit peu, eh bien! on reste chez soi; ce n'est pas plus difficile que ça



SIEMENS

Equipements électriques pour la production, la distribution et l'utilisation de l'énergie électrique

SIEMENS & HALSKE AG · SIEMENS-SCHUCKERTWERKE AG · BERLIN-SIEMENSSTADT



**Mais la lutte contre
l'Angleterre continue:**

Dans l'Atlantique, à 400 km ouest de Tanger, un bombardier lourd allemand attaque un convoi britannique. Il y a quelques secondes, une torpille aérienne, touchant en plein but, vient d'écraser la poupe d'un navire de 3.000 tonnes; une minute plus tard, le bateau coulera.

Un « piqué » sur les batteries anglaises, devant Tobrouk. Le Stuka allemand se trouve juste au-dessus de l'objectif; ses bombes viennent de tomber. Encore une seconde, et le pilote redressera l'appareil pour rejoindre ses camarades qui croisent, là-haut.

Billhardt-(PK)